

Fabio Bartolomei

La dernière fois que nous avons été des enfants

roman

*traduit de l'italien
par Léa Drouet*



MERCVRE DE FRANCE

Fabio Bartolomei

LA DERNIÈRE FOIS QUE NOUS AVONS
ÉTÉ DES ENFANTS

ROMAN

Traduit de l'italien par Léa Drouet



MERCVRE DE FRANCE

OceanofPDF.com

AU CENTRE D'UN PETIT MONDE

Ce qui se passe au juste là-dehors, Cosimo l'ignore. Il est à l'âge où l'on cherche les réponses dans le regard des parents ou, dans son cas, du grand-père. Sauf que le vieux a toujours cette expression de machinerie éteinte. Ni les nouvelles des triomphes au front, ni celles des *replis tactiques* de plus en plus fréquents ne sont jamais parvenues à allumer en lui la moindre petite lumière, comme du reste les bombes sur la ville et le chaos qui s'est ensuivi : le fascisme est tombé et la guerre est sur le point de se terminer, ou plutôt non, pardon, le fascisme est de retour et la guerre se poursuit. Journées étranges, indéchiffrables. Ils étaient nombreux à se réjouir dans les rues, et tout autant à se terroriser par crainte des représailles. Puis, soudain, ils ont échangé leur place : les joyeux à la maison et les peureux de nouveau dehors à faire la grosse voix. À la fin, personne n'y comprenait plus rien et ils sont presque tous restés cloîtrés. Comme le vieux, mais avec trois ans de retard.

Si la guerre continue, pour Cosimo ce n'est pas un problème. Au contraire. Il a neuf ans et demi et l'intelligence impertinente des enfants qui ont poussé sans trop d'attentions. De sa vie en temps de paix, il garde peu de souvenirs, hormis les gémissements de sa mère malade, des gémissements affreux, pires que toutes les alarmes antiaériennes, tous les couvre-feux et tous les rationnements réunis. Le problème, c'est plutôt le manque d'espace. En quelques mois, les frontières de son monde sont passées progressivement de « va où ça te chante du moment que tu ne fais pas de bêtises » à « ne sors pas de la cour ! », puis, à partir du 8 septembre et de l'arrivée des Allemands en ville, elles se sont carrément réduites à

« reste dans ta chambre et fiche-nous la paix ». Un cauchemar. Le seul jeu toléré était la cabane de draps et d'oreillers. Pendant deux semaines, avec son petit frère de six ans, Sebastiano dit Pissedessous II, il a affronté ouragans et tempêtes de neige, abattu et reconstruit le refuge avec une foi inébranlable en l'unique but que l'enfance et certaines formes de démenche ont en commun, à savoir la victoire finale.

Après s'être couvert de gloire du pôle à l'équateur, Cosimo a commencé à passer ses journées à la fenêtre. Il regardait la cour déserte. Il y en aurait eu des choses à faire là en bas avec Italo, Riccardo et Vanda.

Italo est son ami depuis le cours préparatoire ; les deux autres, eux, ont été choisis parmi les clients occasionnels, ceux qui se faufilaient tous les jours, attirés par les cris et les bagarres de la cour.

Riccardo s'était présenté pendant une partie de billes, avec discrétion. Planté derrière Cosimo et Italo, il suivait attentivement leurs lancers, muet, soulignant d'un signe de tête ceux qui étaient bien réussis et ceux qui partaient de travers, jusqu'au moment où on l'avait invité à faire une partie, histoire d'éviter son ombre sur le terrain de jeu.

Vanda, elle, s'était montrée plus expéditive. Elle avait osé interrompre les trois amis engagés dans une bataille de campagne : « Je peux faire l'infirmière qui soigne les blessés ? » Proposition pertinente, honnête, qui, par amour du réalisme – les jeunes guerriers en avaient assez de ressusciter miraculeusement après chaque fusillade –, avait été immédiatement acceptée. Un choix inspiré. Vanda était compétente, elle les bandait avec ses rubans colorés et les renvoyait au front, au-devant d'une nouvelle balle ennemie, sans jamais faire de chichis. À l'époque, ils ignoraient que c'était une enfant de l'orphelinat et se limitaient à s'interroger, amusés, sur ses fuites précipitées.

Heureusement, les adultes s'habituent à tout, même aux nazis en ville, et quelques semaines seulement après leur arrivée, la cour s'était progressivement repeuplée. Manque de chance pour Cosimo, le grand-père faisait toujours exception. Italo et Vanda avaient été parmi les premiers à réapparaître, mais en le voyant à la fenêtre, ils lui avaient mimé deux solutions – « tire-lui dessus, à ce vieux schnock », « pends-le » – avant de

repartir. Quelques jours plus tard, c'était au tour de Riccardo, mais lui, non, il n'était pas reparti. Sous la porte de l'appartement, il lui avait fait passer une feuille sur laquelle il avait traduit le code Morse. C'est tout lui, d'avoir ce genre d'idées. Ce n'est pas le plus malin, pas le plus fort ni le plus sympathique, mais il a la tête farcie de pensées qui se trouvent en général dans celle des grands. Ils restaient assis des heures devant la porte à s'échanger des messages secrets, en tapotant avec les doigts une lettre à la fois. Mais ça, désormais, ce sont des choses qui se passaient il y a un siècle.

Aujourd'hui c'est la plus belle journée de ma vie, se dit Cosimo dès que le grand-père émet le signal tant attendu : lui aussi peut retourner jouer dans la cour. Air, soleil, espace. Il dévale l'escalier, salue la signora Menardi, lui demande si elle a besoin d'aide pour monter avec un regard implorant qui convainc la dame de donner la bonne réponse : non, mon chéri, merci mille fois. Il se précipite dans l'entrée puis dehors, vers un rayon de soleil engageant qui éclaire le pavé. Il se fige un instant avant d'être assailli par la lumière. Un pas de plus et il finissait sous la fenêtre surveillée par le grand-père, qui a été clair sur la question : tu peux aller en bas, mais sans courir ! Sinon tu vas trouver tes chaussures, ou ton pantalon, ou bien les manches de ta veste. En somme, la seule chose qui ne servira pas à son frère Sebastiano quand il sera plus grand, et que Cosimo peut donc trouver en paix, ce sont ses propres genoux. Fatigué de ces réprimandes, il fait son entrée dans la cour en marchant à pas mesurés, presque sans entrain, tel un noble héritier se promenant dans son domaine.

Il a les cheveux roux de sa mère, de ce roux qui s'enflamme sous les rayons du soleil, et des yeux noirs qui s'ouvrent comme des gouffres sur sa peau laiteuse, avides de vie et du monde. Un pas après l'autre, il reprend possession de ce carré de terre tant attendu, s'arrête là où les deux allées de gravier se croisent, définissant avec précision le centre de son royaume. Il tourne le regard vers les quatre quartiers de jardin avec leurs arbrisseaux chétifs et les buissons qui implorent une taille, vers les gamins occupés à leurs jeux sans but, vers les immeubles de cinq étages qui l'entourent comme un mur d'enceinte.

« Les gens du deuxième, ils ont une nouvelle radio et doivent le faire savoir à tout le monde.

— Personne n'achète plus rien, qui sait comment ils l'ont trouvé, l'argent. »

Les bougonnements proviennent de deux vieilles qui passent des journées entières à tricoter et chercher des prétextes à s'indigner sur leurs chaises disposées de part et d'autre de l'entrée, là où dans les immeubles des gens riches on trouverait deux belles statues de lions rampants. Mais Cosimo est trop occupé à avancer et à attendre l'arrivée de ses amis pour réfléchir aux injustices sociales. Il scrute la fenêtre du coin de l'œil. Le grand-père n'y est plus. Il peut donner des coups de pied dans le gravier si ça lui chante. Il ne s'en prive pas, et comment, avec rage. *Maintenant que je peux enfin sortir, Italo, Riccardo et Vanda ne se montrent pas ! Et puis cette maudite radio à plein volume. Et ces maudites vieilles râleuses. Et cette maudite cour, sans personne avec qui jouer. Le jour le plus nul de ma vie !*

Il suffit toutefois de l'écho de pas précipités dans l'entrée de l'immeuble pour rendre à cette journée la primauté qui lui revient. Italo et Vanda déboulent, en uniforme tous les deux. Tenue de *balilla* avec chemise noire, pantalon gris-vert et foulard bleu autour du cou pour lui ; d'orpheline avec petite robe bleu clair, nœud dans les cheveux et collants blancs pour elle. Cosimo exulte et se précipite en courant dans la direction opposée, les mettant au défi de l'attraper. Un jeu qui reprend tout naturellement là où il avait été interrompu des semaines auparavant, sans perdre de temps avec les politesses.

« Comment t'as fait pour t'échapper ? Ils avaient pas mis le grillage ? » demande-t-il à Vanda en affrontant le deuxième tour de la cour.

Et elle, tout essoufflée :

« Les Allemands. Ils l'ont repris. Ils en avaient besoin. »

Elle n'avait jamais eu de difficultés à s'esquiver de l'orphelinat, mais depuis qu'une partie du mur d'enceinte s'était écroulée, elle réussissait même à venir dans la cour deux fois par jour.

« Elle est pas comme toi, se moque Italo. Sans la permission de ton grand-père, tu sors même pas du lit. »

Cosimo se laisse attraper. Il va se cacher avec les amis sous le buisson d'aubépine, leur quartier général. Il a une envie folle de savoir tout ce qu'il a raté pendant la réclusion.

« Comment va ton frère ? demande-t-il à Italo.

— Bien, le docteur dit que d'ici quelques semaines il pourra retourner au front.

— Tu l'as vue, la blessure ?

— Évidemment que je l'ai vue.

— Elle est grande ? »

Italo pose un doigt sur sa cuisse, dessine un cercle, trois fois, de plus en plus large.

« Grosse comme ça. Ou plutôt comme ça. Même un peu plus.

— Il a pleuré ? lui demande Vanda.

— Vittorio ? Bien sûr que non ! Tu crois qu'ils donnent des médailles à ceux qui pleurent ?

— Quel courage. Moi j'aurais pleuré comme une Madeleine.

— Ils vont l'envoyer où, quand il sera guéri ?

— Aucune idée. Là où on a besoin de héros avec une médaille. »

Ça doit être génial d'avoir un frère héroïque blessé et décoré, songe Cosimo. Lui aussi irait se pavaner comme le fait Italo, sans une once de style.

« Et Riccardo ? » demande Vanda.

Ils se tournent vers la porte d'entrée, comme toujours quand on parle de lui. Parce que Riccardo n'est pas le plus malin, pas le plus fort ni le plus sympathique, mais du jour au lendemain ils se sont mis à l'attendre pour commencer à jouer.

« Il arrivera quand on s'y attend le moins, comme d'habitude, déclare Italo. Pendant ce temps, on va voir les avions ? »

Monter en cachette sur la terrasse. Guetter le passage d'un avion. Se demander où il va. Et puis hurler « c'est un appareil ennemi ! », le pointer du doigt et tirer comme des fous pour l'abattre. Regarde, rêve et détruis tout, voilà ce qu'ils sont en train d'apprendre.

OceanofPDF.com

VANDA ET RICCARDO

Vanda s'en est tirée avec dix *Ave Maria* et deux *Salve Regina*. Sœur Agnese est gentille, elle ne lui donne jamais de punitions trop sévères pour ses escapades à l'extérieur de l'orphelinat, et la petite fait ce que font tous les enfants de dix ans, elle en profite. Une heure au maximum de temps en temps, c'est le pacte. Généreux et sans appel, pour sœur Agnese. Misérable et interprétable, pour Vanda. Comme le montre sa nouvelle fugue après le dernier *Salve Regina*.

Rien de grave de toute façon, elle se contente de sortir dans le jardin tandis que les autres orphelines s'agitent sous les couvertures pendant ce qui devrait être la sieste. Depuis la fenêtre du dortoir, elle a aperçu un jour une enfant « complète », comme elle appelle celles qui ont une famille. La petite restait sur le trottoir, appuyée contre un réverbère, le regard tourné vers une jeune fille, probablement sa sœur aînée, qui minaudait un peu plus loin avec un soldat allemand. Aucune orpheline ne moucharde quand Vanda sort du dortoir car elle donne des claques sur les fesses. Elle a de grandes mains, Vanda, grandes et potelées comme tout son corps d'enfant robuste et peu gracieuse, plus adaptée aux travaux des champs qu'à l'adoption. Et si elle frappe sur les fesses, c'est parce que aucune orpheline n'oserait baisser sa culotte devant une sœur.

« Quelle jolie robe ! Elle est neuve ? » demande-t-elle en s'arrêtant de l'autre côté du mur effondré.

L'enfant complète se retourne et arrange ses boucles de façon qu'elles tombent parfaitement sur son manteau bleu. Elle plisse le nez.

« Pourquoi tu pues autant ? »

— C'est pas moi, c'est la robe. Ça fait deux jours qu'on mange de la soupe aux choux », se justifie Vanda en reniflant sa manche.

Puis elle fait comme la petite, elle arrange ses cheveux. Et le nœud. Et remonte sa chaussette, qui s'empresse de s'affaisser de nouveau autour de la cheville. Elle aime être propre et soignée. Si tu es orpheline et pas idiote, tu dois forcément aimer ça. Les adultes mariés qui veulent une fille choisissent d'abord les jolies enfants, puis celles qui sont propres et soignées. La mère supérieure le dit toujours, qu'elle doit tout miser sur l'hygiène.

« Nous on mange de la viande trois fois par semaine », déclare la fillette.

Une famille, une maison, de la viande dans son assiette un jour sur deux. Même toutes les leçons de catéchisme réunies n'ont jamais donné à Vanda une idée aussi précise du paradis. Et en posant les mains sur son estomac pour réprimer un gargouillement soudain :

« Elle aussi, elle a une jolie robe, murmure-t-elle en faisant un signe de tête en direction de la jeune fille.

— Oui, c'est ce que disent aussi les soldats allemands. Tu aimes les soldats allemands ?

— Il y en a un qui est passé à moto il y a quelques jours et il m'a lancé un de ces regards... »

Elle ne ment pas facilement, Vanda, disons plutôt qu'elle déforme la réalité. Elle se frayait un chemin entre les décombres du mur et ce soldat lui avait effectivement lancé un regard, celui de quelqu'un qui voit une enfant toute pomponnée déplacer des débris d'au moins quinze kilos.

Sa sœur l'ayant rappelée, la fillette s'en va. Vanda les voit s'éloigner main dans la main sous les yeux impudemment insistants du militaire. La grande se déhanche de façon inconvenante, la petite saute d'un pied sur l'autre en balançant ses boucles d'avant en arrière. Elles savent comment attirer l'attention des hommes, ces deux-là.

« Sens-moi ça », dit une voix qui la fait tressaillir.

C'est Riccardo. Surgi d'on ne sait où, il lui tend la manche de son manteau. Vanda renifle. Et sourit.

« Ça pue le chou.

— J'en ai eu au dîner et au déjeuner, confirme le garçon avec une grimace. Tu viens dans la cour ? »

Vanda fait non de la tête.

« Je suis punie. Les autres aussi. Le grand-père de Cosimo nous a découverts sur la terrasse et il nous a passé un savon. Il a enfermé Cosimo dans la cave, et puis il a emmené Italo chez son frère et moi chez sœur Agnese. Ce vieillard a peur de tout. Il est vraiment... comment on dit... par les dangers, tu comprends ?

— Obsédé. »

Vanda sait qu'elle sourit béatement, mais elle ne peut pas s'en empêcher. Riccardo a des tas de mots, plus que n'importe qui, et sœur Agnese ne verrait aucun inconvénient si elle lui annonçait qu'elle voulait l'épouser quand elle serait grande. Toutes les sœurs le connaissent, ses parents tiennent une mercerie et ils offrent toujours un peu d'étoffe, quelques boutons. Donc ce sont de braves gens. Donc elle dirait oui. Si seulement ce garçon riche en mots sortait ceux qu'il fallait pour demander sa main.

« Vous avez au moins vu quelques avions ? » se renseigne plutôt Riccardo.

La route séparant le monde qu'elle souhaiterait de celui qui lui est échu est sans limites, mais Vanda la connaît bien désormais. Et elle sait faire marche arrière en un clin d'œil.

« Oui, un avion grand comme ça est passé. Immense ! »

Elle voudrait ajouter que sans lui, ça n'a aucun sens de regarder les avions, même les plus gros, mais Riccardo veut savoir si la punition sera sévère, modérée ou clémentine pour Cosimo et Italo.

Peu importe, le simple son de sa voix lui fait du bien. Toute légère. Exactement comme elle se sent à présent, tandis que cette voix l'informe que la mijaurée au manteau vert est une menteuse, il la connaît, elle ne mangeait pas de la viande trois fois par semaine avant la guerre, alors encore moins maintenant.

ITALO ET RICCARDO

Assis à son bureau, un vieux meuble de famille usé par l'ennui des enfants, avec deux creux à l'endroit où les coudes insistent et des tiroirs cassés par des générations de mains impatientes, Italo a les yeux posés sur son livre d'histoire, mais il marmonne tout autre chose.

« Malgré les forces ennemies écrasantes, il tenait la position... et avec une froide détermination, il n'hésitait pas à mettre en danger sa propre intégrité physique pour secourir un soldat blessé. »

Ces mots, il les connaît par cœur. Non qu'il ait lu le parchemin reçu par son frère en même temps que la médaille d'argent, mais parce que son père ne cessait de les répéter. « Les forces ennemies écrasantes », murmurait celui-ci du bout des lèvres, totalement absorbé ; « il n'hésitait pas à mettre en danger sa propre intégrité physique », divaguait-il, le regard tourné vers le haut, très haut, vers les dieux de l'Olympe. Un regard ample, reconnaissant, qu'il n'a jamais adressé une seule fois à Italo en dix ans.

Le garçon parcourt une page du livre, se résigne à lire les exploits des autres, ces hommes devenus des héros parce qu'ils n'ont jamais été brisés dans leur élan par les punitions des parents. L'année dernière, son père est passé pour un idiot à cause du bulletin scolaire de son fils, qui, avec un seul *Très bien*, en travaux féminins et manuels de surcroît, n'était pas à la hauteur du frère héroïque et du nom qu'il porte. Il ne manquait plus que cette crapule de grand-père de Cosimo qui est venu raconter l'histoire de la terrasse, très dangereuse depuis qu'ils ont bombardé la ville ! Comme toujours ces derniers temps, la punition est arrivée par téléphone, car son père est dans le Nord, avec sa mère et les autres membres du parti. Il

appelle Vittorio presque chaque jour pour savoir comment il va, si sa jambe lui fait encore mal, si tout se passe bien en ville, et quand arrive son tour à lui, il y a toujours une réunion urgente. Ça fait une semaine qu'Italo meurt d'envie de lui raconter qu'au camp d'entraînement, il a fait le parcours de guerre en moins d'une minute, mais pas moyen. En revanche, pour lui coller deux jours de punition enfermé dans sa chambre à travailler, son père l'a trouvé, le temps, ça oui.

« Qu'est-ce qu'il veut cet idiot, maintenant », bougonne-t-il, agacé.

Il fait semblant d'avoir perdu quelque chose et se réfugie sous la table pour essuyer ses larmes. C'est le frère d'un héros de guerre, il ne peut pas être vu dans cet état par Riccardo. Ce fouineur a de nouveau grimpé à l'arbre devant sa fenêtre. C'est ce qu'il fait toujours quand il apprend que son ami est puni. Italo le salue à la hâte, feint d'être occupé à étudier. L'autre reste là à le fixer et il le sait bien, il continuera jusqu'à ce qu'Italo se décide à lui adresser un sourire. Il est étrange Riccardo, comme tous ceux de sa race. Le père le dit toujours, « ceux-là, ils ne sont pas comme nous », et il a raison. Qu'est-ce que ça peut bien lui faire, qu'Italo soit heureux ou pas ? Mais inutile d'y penser, mieux vaut lui sourire, comme ça il est content. Et puis, Riccardo joue les grands amis mais ça ne colle pas, il ne vient lui rendre visite que lorsqu'il est puni, alors qu'il passe voir Vanda tous les jours. Parce qu'elle est orpheline, il dit, et qu'elle a besoin d'une double ration d'amitié, la deuxième chose la plus importante après la famille, mais pour Italo, la vérité c'est que Vanda lui plaît. Vanda la Grosse, Vanda la Grasse, Vanda le Gros Cul. Elle dit qu'elle le sait, parce qu'il lui lance des regards. Comme s'il y avait de quoi se vanter d'être regardée par quelqu'un comme Riccardo. Mais elle ne le comprend pas, ce supplément d'attention lui suffit. Vanda Double Ration.

Voilà. Maintenant qu'il l'a vu sourire, Riccardo est content. Il est comme ça, il faut être patient. Cosimo et Vanda l'appellent le Maremmano, comme le chien de berger, ils disent que les choses étranges qu'il fait servent à garder le groupe uni. *Et moi alors ?* songe Italo, *moi je suis le plus âgé, à part Vanda qui a un mois de plus mais c'est une fille, donc ça ne compte*

pas. C'est moi qui choisis les jeux, et c'est moi qui étais toujours en tête quand on explorait le quartier. S'il y a un Maremmano, c'est moi !

« Tu t'en vas déjà ? » demande-t-il en se levant brusquement de sa chaise.

Puis il retourne immédiatement s'asseoir, la tête basse. Il s'est mépris sur les intentions de son ami, qui ne voulait pas descendre de sa branche mais seulement prendre un petit livre dans la poche de son pantalon. Par bonheur, Riccardo ne l'a pas entendu, il s'est mis à lire. *Il veut étudier avec moi, même si l'école n'a pas encore commencé, même si lui n'est pas puni, même si les branches de l'arbre sont inconfortables et donnent des fourmis dans les fesses*, pense Italo. Et il se sent bien. Riccardo, le Maremmano, a besoin de sa compagnie.

COSIMO ET RICCARDO

S-O-S, S-O-S, murmure Cosimo tout en frappant contre la fenêtre de la cave avec la jointure de ses doigts.

Il savait qu'il finirait enfermé là. La règle est de ne jamais outrepasser, en aucun cas, les limites imposées par l'autorité principale. À savoir le grand-père. La terrasse est devenue un endroit dangereux, donc interdit, et celui qui y va risque de réveiller le vieux et de récolter des coups de pied aux fesses et trois jours d'isolement dans la cave. Au pain et à l'eau.

« Comme ça tu comprendras une fois pour toutes ce que vit ton emmerdeur de père depuis trois ans ! » lui avait-il dit la première fois en le flanquant là.

Par la suite, il le collait là tout court, car le grand-père n'est pas du genre à répéter les choses. Grincheux, malpoli, Cosimo en entend de belles sur lui, même s'il sait que le plus juste serait de dire : concentré. On ne peut pas espérer de gentillesse ni d'attentions de la part d'un homme qui ne fait qu'une chose à la fois, et avec la plus grande application, surtout si cette chose consiste à attendre le retour de l'emmerdeur de fils. Arrêté par les Chemises noires dès le début de la guerre et emmené dans un petit village perdu afin qu'il ne dérange plus personne. À part ces pauvres diables du petit village perdu.

Penché à la fenêtre étroite et longue qu'il ne parvient à atteindre qu'en se juchant sur une chaise, Cosimo regarde les autres enfants jouer. Il tente d'attirer leur attention en jubilant à chaque bon tir, en suggérant des tactiques, en participant à grands cris aux disputes. Jusqu'à ce qu'ils bouchent l'ouverture avec un morceau de carton.

Il s’amuse un moment avec les outils de son grand-père, mais dès la nuit tombée il ne lui reste plus qu’à se recroqueviller sur un sac de jute et à mettre sa peur en veilleuse en pensant aux bancs de sable. La mer, il ne l’a vue qu’une fois et ne se rappelle même plus à quoi elle ressemble, mais il se souvient d’être entré dans l’eau avec son père et d’avoir rejoint un banc près du bord. Il s’y était promené en se trempant à peine jusqu’aux chevilles et après avoir traversé un bras de mer sur les épaules de son père, il en avait atteint un deuxième où l’eau était à peine plus haute. Il avait aimé ces langues de sable, et même plus : elles lui semblaient miraculeuses. En de rares occasions et avec beaucoup de chance, en marchant de l’un à l’autre on peut arriver en Amérique, lui avait dit son père. En Amérique ! À six ans, Cosimo avait pris cette boutade pour une promesse. Un jour, il traverserait l’océan avec lui, en marchant d’un banc de sable à un autre.

Le crissement soudain du gravier de la cour le ramène brusquement dans la cave. Il devrait être silencieux pendant le couvre-feu. *Ça ne peut être que le pas d’un soldat ennemi infiltré*, se dit-il. Mieux vaut se réfugier sous la table cassée. Il distingue le bruit du carton, l’intrus est en train de le déplacer, puis de petits coups contre la vitre. De petits coups rythmés, *en code Morse* ! Il rampe hors de sa cachette, saute sur la chaise pour arriver au soupirail. Et avec ces yeux dilatés, le sourire incrédule et les bras qui dépassent pour tenter une accolade impossible, il a déjà récompensé Riccardo.

« C’est quoi ? demande-t-il à son ami qui lui tend un petit paquet fabriqué avec du papier journal.

— Une saucisse.

— Et où tu l’as dénichée ?

— À la boutique. Mon père les cache dans le mur, derrière l’étagère des échantillons. Mais j’ai pu en prendre seulement une, autrement il s’en aperçoit.

— T’en veux un bout ?

— Non, donne-moi la peau et la ficelle, je les mastiquerai sur le chemin du retour. »

Cosimo la pèle soigneusement, lui passe le petit tas.

« T'as pas peur de te promener dans le noir ?

— Non, c'est beau si tu connais les rues qui sont sûres. »

Riccardo n'est pas comme Italo, il ne fait pas passer n'importe quelle ânerie pour une mission héroïque. Il donne l'impression que tout est facile, lui. Je saute de la fenêtre, de toute façon j'habite au rez-de-chaussée. Je me promène le soir, de toute façon je connais les rues sûres.

« Et si tes parents te découvrent encore une fois ?

— Désormais je suis habitué, une claque sur la tête et c'est tout. J'aurais plus peur de rester enfermé là-dedans. »

Cosimo mord dans la saucisse. Le goût l'étourdit : ce n'est pas seulement la meilleure chose qu'il ait mangée depuis des mois, cette bouchée a la saveur de l'amitié, de la complicité, de la gifle donnée aux punitions du grand-père.

Des bruits indéchiffrables s'insinuent furtivement entre les froissements des feuilles et les font taire. Les yeux dans les yeux, les garçons partagent leur angoisse en souriant pour montrer leur courage – un courage encore jeune, qui a la peau dure. Lorsque Riccardo prend le chemin du retour, Cosimo reste à la fenêtre jusqu'à ce que la silhouette de son ami se perde dans l'obscurité et que le bruit de ses pas sur le pavé se dissolve dans l'inquiétude d'une ville qui dort désormais depuis des mois sur les lambeaux de ses rêves de gloire.

VOLEURS D'AMIS

Après les trois jours de punition, le monde de Cosimo connaît une nouvelle phase d'expansion. Les après-midi dans la cour passent à toute vitesse, identiques. Victoire éclair contre les troupes anglaises, partie de billes et lecture de la bande dessinée apportée par Italo, tandis que les regards se tournent régulièrement vers la porte d'entrée dans l'attente de Riccardo – il est peut-être malade ou travaille avec son père, ou alors tous ses grands-parents sont morts en même temps – qui ne se montre pas depuis quatre jours.

Jusqu'au moment où Vanda déboule dans la cour, le visage plus étrange et blanc que d'habitude. Elle entraîne Italo et Cosimo vers le quartier général, elle est agitée, sort une flopée de mots qui n'ont aucun sens.

« Qui ? Qui a volé Riccardo ? lui demande Italo en essayant d'y mettre de l'ordre.

— Les Allemands !

— Les Allemands ? Et pourquoi ils l'ont volé ?

— Pas seulement lui ! Ils ont pris un tas de gens, samedi, dans le ghetto.

— Et comment tu le sais, toi ?

— Hier, sœur Agnese est rentrée toute chamboulée et s'est enfermée dans le bureau de la mère supérieure avec les autres sœurs. Elle criait qu'ils avaient emmené des familles entières, et puis je l'ai entendue dire : les Segre aussi !

— Et les autres, qu'est-ce qu'elles ont dit ?

— Des trucs de bonnes sœurs. Oh Jésus, oh Mère de Dieu, l'une d'entre elles a dit : adieu les boutons. »

Italo hoche la tête, l'air sévère.

« Il ne devait pas se mélanger à ces gens.

— Quelles gens ? Il vivait avec ses parents.

— Peu importe ! C'est pas le bon moment pour être juif ni pour habiter dans le ghetto. Vous voyez ce qui se passe après ?

— Mais pourquoi ils l'ont volé lui ? Qu'est-ce qu'il a fait ? » demande Vanda.

Cosimo secoue la tête, il n'en a pas la moindre idée.

« Les Juifs sont ennemis du fascisme et des Allemands. C'est pour ça qu'ils les prennent, dit Italo.

— Mais lui n'a jamais rien fait de mal. C'est pas un méchant ennemi.

— Lui non, bien sûr, mais mets-toi à la place des Allemands. Qu'est-ce que tu fais, tu sépares un enfant de ses parents ? »

Les amis baissent les yeux. Arrachent des brins d'herbe. Grattent les croûtes sur leurs genoux. Cosimo se sent coupable, la pensée que son ami puisse s'être attiré des ennuis par sa faute lui reste sur l'estomac. Il y a toutes sortes de choses qui sont interdites aux Juifs désormais, il le sait bien, parmi lesquelles certainement aussi les sorties nocturnes dans les caves. Les trois ont maintenant le regard fixé sur le même point, là où le Maremmano devrait être assis. Un beau gros vide. Comme si leur étonnement quand Riccardo pensait comme un adulte, le bien-être qu'ils éprouvaient à son seul contact et la gratitude au fond de son regard, qui leur donnait le sentiment d'être spéciaux, le faisaient paraître encore plus grand.

« Et ils l'ont emmené où ? demande Cosimo à Vanda.

— Aucune idée. D'après ce que j'ai compris, ils les ont d'abord entassés dans un endroit et ensuite ils les ont tous mis dans un train. »

Dans un train, se répète Italo. Il se lève d'un bond, fait les cent pas devant le quartier général en additionnant trains et prisonniers, en quête d'un résultat qui continue à lui échapper. *Pourquoi ils mettent les gens dans des trains ?* s'interroge Cosimo de son côté, et l'instant suivant se pressent dans sa tête des images peu concluantes de familles vivant dans des wagons, de pères sortant pour aller au travail, d'épouses les saluant depuis les fenêtres et d'enfants jouant sur les quais.

« S'il est dans un train, on peut aller le voir. La gare n'est pas très loin. »

Sans lever les yeux, Vanda hoche la tête :

« C'était un train qui partait, pas un de ceux qui restent en gare. »

Tout en disant cela, elle songe que Riccardo ne viendra plus lui rendre visite à l'orphelinat, et ça c'est moche. Très moche, vu qu'il était pratiquement sur le point de lui demander sa main. Puis une autre pensée s'insinue dans sa tête. Une de ces idées horribles qui naissent, se développent et souvent prospèrent de façon démesurée contre sa volonté : si les Allemands ont volé tellement d'enfants, il restera peut-être quelques parents dans le ghetto qui ont maintenant besoin d'une fille propre et soignée.

« Comment on peut savoir où est allé ce train ? » s'enquiert Cosimo.

Italo, toujours occupé à faire les cent pas devant le buisson, ordonne à ses amis de se taire, avec tous ces bavardages il n'arrive pas à penser. Puis il s'arrête et se met à se balancer sur la pointe des pieds, les mains sur les hanches et les lèvres étirées dans une expression qui à ses yeux rappelle le Duce mais qui, selon Cosimo, lui donne plutôt un air imbécile. Il continue à se dandiner en hochant la tête, signe que quelque chose est en train de s'éclaircir dans son esprit. Quelque chose qui fait disparaître l'émulation qui existait entre eux en lui redonnant l'éclat de son enfance.

« On se voit demain ! Même heure ! » dit-il en décampant.

LES EXPLICATIONS DE VITTORIO

Italo est retourné chez lui en courant parce que les discours des grands, malgré la rigidité du protocole familial, il n'en a jamais raté un seul. Quelques mois plus tôt, un officier allemand était venu dîner et le père, euphorique comme toujours dans de pareilles occasions, les avait expédiés au lit avant l'heure, lui et sa mère, car il voulait rester seul avec ce héros de guerre et hôte de marque. La dame avait bien essayé de se donner de la crédibilité de toutes les manières possibles afin de participer à ces discussions vespérales, allant même jusqu'à étudier un manuel de tactique militaire, mais ses sorties paraissaient toujours inopportunes, lacunaires, et finalement, vaincue par les remontrances de son mari, elle avait renoncé. Italo non. Ce n'est pas son genre. Il se postait derrière la porte du salon et restait à écouter pendant des heures. Tout ce qu'il sait sur la guerre, sur les femmes et donc sur la vie, il le doit à ces incursions secrètes.

Le soir du dîner avec l'officier, il avait assisté aux présentations dans un frisson. « Voici mon fils, Vittorio. Et voilà mon épouse et Italo, qui se retirent. » Sa mère avait dû le pousser, car il restait hébété à l'idée du jour – était-ce une question d'âge ou de mérite, il ne savait pas trop – où il entendrait son prénom prononcé à côté de celui de son frère, sans pause ni baisse d'intensité. Après avoir fait semblant de se mettre au lit, il avait rampé jusqu'à la porte du salon, mais avait eu plus de mal que d'habitude à comprendre de quoi il retournait. L'hôte parlait dans un italien approximatif, il rapiécait les phrases avec toutes sortes de mots étrangers.

De cette conversation, Italo se rappelle clairement deux points seulement : que l'officier avait longuement parlé d'un voyage d'affaires

dans un endroit, *un camp modèle* comme il l'appelait, où l'on emmenait les prisonniers, et que pour suppléer à ses carences linguistiques il avait demandé des feuilles afin de dessiner des choses que d'abord son frère et son père, puis lui en cachette, avaient examinées avec le plus grand intérêt. S'il s'est enfui de la cour à toutes jambes, c'est précisément pour aller chercher ces papiers, sauf que dans le bureau du père il y a maintenant Vittorio, les yeux posés sur un article de journal, l'air peu coopératif.

Italo entre, s'assoit à côté de lui. Comme ça, histoire de tromper l'ennui, veut-il lui faire comprendre. Il y a une belle différence entre eux deux, on le saisit au premier coup d'œil, et pas uniquement à cause des vingt ans qui les séparent. Vittorio est né parce que les parents, alors tout jeunes, s'aimaient, et il en est résulté un grand garçon robuste au teint cuivré ; Italo, lui, n'a vu le jour que pour faire plaisir au Duce, qui voulait des familles nombreuses, et il est moins réussi, trapu et pâle. De modeste facture.

« Tu ne l'enlèves vraiment jamais, hein ? » dit Vittorio en jetant un coup d'œil à l'uniforme de *balilla*.

Il lui arrange son foulard bleu autour du col de chemise sans remarquer l'expression de son frère, regard fixe et bouche entrouverte, typique des enfants qui s'apprêtent à tenter une de leurs stratégies ingénues. En attendant de pouvoir fouiller dans le bureau, il y a deux choses qu'Italo cherche à savoir. Mais il va falloir ruser.

« Quand les Allemands attrapent un ennemi et le mettent dans un train, le train va par où ensuite ? »

— C'est quoi, cette question ? Les trains suivent toujours des rails.

— Oui, mais lesquels exactement ? Ceux qu'on aperçoit depuis la route quand on part voir les grands-parents au cimetière ? »

Vittorio est habitué aux questions farfelues de son frère. Pourquoi, pour envahir l'Angleterre, ils ne creusent pas en secret un tunnel sous la mer ? Lequel est le plus rapide, le char italien ou le char allemand ?

« Oui, ceux-là », lui répond-il distraitement.

Avant d'aborder le deuxième sujet, Italo préfère laisser passer un peu de temps pour éviter que son frère ne puisse faire un lien entre les deux questions. Il va vers la carafe d'eau. Remplit un verre. Ne boit même pas.

« Est-ce que les enfants des ennemis sont nos ennemis, eux aussi ? Les enfants des Français et des Anglais, par exemple. Ou d'autres, ajoute-t-il, l'air de ne pas y toucher.

— Les petits, tu veux dire ? Non, eux non. Les enfants ne sont pas coupables. Ils deviennent des ennemis uniquement quand ils grandissent et prennent les armes.

— Donc les garçons qui ont plus ou moins mon âge n'en sont pas...

— Non... évidemment », répond Vittorio en baissant la voix, comme quand on vient de buter sur un scénario imprévu. Si dans la bataille il s'était retrouvé face à un enfant de l'âge d'Italo, armé, qu'aurait-il fait ? « Tout individu qui constitue une menace pour vous et vos hommes est un ennemi ! » lui avait-on expliqué un jour à l'école d'officiers, et l'ensemble de l'auditoire, lui y compris, avait acquiescé. Il n'était venu à l'idée de personne de demander comment se comporter face à un enfant avec une arme à la main. Elle était belle la guerre qu'on enseignait dans cette école. Tellement aseptisée, toujours honorable. *J'aurais dû lui tirer dessus*, songe-t-il.

« Dans la jambe », murmure-t-il. Puis, croisant le regard perplexe d'Italo : « J'ai mal à la jambe. Je vais me coucher. »

Italo attend que son frère sorte, feignant d'être occupé à siroter son eau. C'est bien ce qu'il pensait, Riccardo n'est pas encore un ennemi. Ses parents si, lui non. Il se dirige immédiatement vers la bibliothèque. C'est là, sur l'étagère du bas, que son père garde les vieux journaux et les papiers avec les notes dont il n'a plus besoin. Il y en a toute une pile, mais il se la rappelait plus haute. La domestique, cette imbécile, doit déjà avoir fait un massacre pour allumer le poêle et nettoyer les vitres. Il trouve des dizaines de lettres commençant par Honorable ou Excellence, toutes interrompues après quelques lignes, des brouillons de discours regorgeant de soulignages et de points d'exclamation, des journaux, encore des journaux, et puis un bout de papier avec des chiffres écrits au crayon. Italo identifie l'écriture, pointue et dénuée de ces fioritures qui plaisent tant à son père. Celle de l'officier allemand. Sur le feuillet suivant, il reconnaît un étrange schéma rempli de carrés et de lignes pointillées. En-dessous, d'autres lettres

inachevées de son père – il y en a tant, suffisamment pour lui souhaiter une crampe éternelle à la main. Finalement, juste avant le dernier journal, maltraitée par le poids de tout ce papier, voilà la feuille qu’il cherchait. Et la confirmation que ses souvenirs étaient exacts.

Maintenant tout est clair. Très clair, conclut Italo.

OceanofPDF.com

LES EXPLICATIONS DE SŒUR AGNESE

Dans la partie la plus cachée du jardin de l'orphelinat, encadré par deux lauriers roses, se trouve un banc en marbre. Vanda l'appelle le Banc des excuses. C'est là que sœur Agnese l'emmène lorsqu'elle veut la réprimander. Pas un mot tandis qu'elle la prend par la main, ni pendant la traversée du jardin. C'est une sorte de règle du jeu, il faut qu'elles soient assises précisément là-bas, sinon ça ne compte pas. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un privilège, songe Vanda : ses camarades, la sœur les gronde n'importe où, elle non.

Sœur Agnese est grande, se tient droite et, contrairement aux autres religieuses qui ont des manières de paysannes, elle marche avec l'élégance des femmes riches. Quand elle parle, on dirait toujours qu'elle cherche à économiser son souffle, avec un ton très persuasif, presque déloyal.

« Tu t'es de nouveau échappée.

— Non, sœur Agnese.

— Dis-moi la vérité, Vanda. Tu t'es échappée ? »

Vanda, tête basse, lisse l'ourlet de sa robe.

« Je ne me suis pas échappée. »

La sœur lui caresse une joue en soulevant son visage. Comme tous les grands, elle est convaincue que les enfants ne réussissent pas à mentir quand on les regarde dans les yeux, alors que c'est juste une question d'entraînement.

« C'est la vérité, poursuit la petite avec toute l'innocence dont elle est capable. Je suis partie en marchant. Si on marche, on ne s'échappe pas ? »

Ne pas sourire, ne pas l'embrasser, s'impose sœur Agnese en serrant les dents.

« C'est une période difficile, vous êtes tellement nombreuses, et les filles plus mûres comme toi devraient nous aider à assurer la discipline. Tu me promets qu'à partir de demain tu ne t'enfiras plus, même en marchant, pendant au moins une semaine ? »

Vanda se met à se balancer sur ses jambes. À soupirer. À jouer avec une mèche de cheveux.

« On peut dire à partir d'après-demain ? Demain j'ai rendez-vous avec Italo pour une affaire vraiment importante. Et j'ai déjà récité les dix *Ave Maria* et les deux *Salve Regina*. Pour prendre de l'avance. »

Sœur Agnese sait qu'elle devrait aimer de la même façon toutes les orphelines. Il y a des minois doux et ingénus qui arrachent des baisers, des filles éveillées et indépendantes qui ressemblent à de petites héroïnes de roman, mais Vanda est spéciale. Elle est destinée à ne jamais s'en aller. Aucun visiteur ne se laissera attendrir par ce visage rond et disgracieux, aucun n'aura envie d'étreindre ce corps aussi massif. Elle ne sera la fille de personne, Vanda, *donc elle sera la mienne*, pense Agnese en faisant immédiatement le signe de croix. Dieu dissimule parfois la beauté pour que rares soient les élus à en jouir.

Vanda a les jambes plus épaisses que toutes les autres, pourtant elle seule réussit à s'échapper avec autant de légèreté, comme si des ailes de colibri vibraient autour de ses chevilles. Aucune n'a dans le regard cette nuance de mélancolie si adulte. Aucune. Elle a été abandonnée devant la porte de l'orphelinat enveloppée dans une écharpe de laine, avec dans ses langes un petit mot écrit au charbon dans une langue si truffée de fautes de grammaire que la mère supérieure avait invoqué au moins trois fois la piété divine en le lisant.

Le bébé avait alors été confié à sœur Agnese, encore toute jeune, et il fut tout de suite évident que ces deux-là n'auraient jamais une relation ordinaire. Vanda, qui n'avait pas cessé de dormir, ouvrit grands les yeux à l'instant même où la religieuse la prenait dans ses bras, et l'observa longuement avec le regard émerveillé de tous les nouveau-nés. Puis,

plissant les yeux, elle parut en conclure que oui, ça pouvait aller, alors elle agrippa immédiatement son sein de ses menottes déjà fortes et se mit à mordiller voracement la robe à la recherche du mamelon.

« Sœur Agnese, où vont les trains des Allemands ?

— Pourquoi tu t'intéresses aux trains des Allemands ?

— Par curiosité. »

Ce n'est pas seulement de la curiosité, Agnese le comprend sur-le-champ. La petite veut avoir des nouvelles de Riccardo. Elle sait bien qu'il y a toujours une fille qui tente d'espionner les conversations des sœurs, mais en rentrant du ghetto elle était trop bouleversée pour s'en souvenir. Les orphelines sont des âmes sensibles aux malheurs du monde, elles pensent que toutes les mauvaises choses peuvent leur arriver à elles aussi un jour ou l'autre.

« Ils vont probablement vers le nord », lui répond-elle sur un ton évasif.

Vanda hoche la tête. Mais ne lâche pas.

« Vers un endroit très loin ?

— Non, un peu loin mais pas trop, s'empresse de la rassurer Agnese. Pourquoi ces questions ?

— La mère supérieure dit que lorsque j'ai des doutes, je dois prier. C'est ce que je fais, mais je dois me tromper quelque part car les doutes restent. Et alors je préfère vous le demander.

— Tu pries très bien.

— Alors comment se fait-il que les réponses ne m'arrivent pas ?

— Dieu fait les choses comme il faut. Les réponses, Il les donne à un moment que nous n'aurions jamais imaginé, si bien que nous ne les oublierons jamais. »

Je sais de quoi je parle, ma petite, crois-moi, songe Agnese. J'ai prié toute une nuit pour que les fonds arrivent afin d'embellir cet orphelinat et le matin suivant, c'est toi qui es arrivée.

LES EXPLICATIONS DU GRAND-PÈRE

Cosimo se maudit. Il a vu Italo décamper et laissé Vanda retourner à l'orphelinat sans poser la question principale : d'accord, ils ont emmené Riccardo dans un train, mais ils nous le ramènent quand ? Il va devoir patienter jusqu'au lendemain pour la réponse, et il n'est pas doué pour ce genre de chose. Il ne réussit pas à se changer les idées, même pendant le repas, d'autant que la soupe qu'a préparée son grand-père est immangeable, elle a un goût d'eau et de sel. Inutile de se plaindre. Pissedessous Il le sait bien : il avale une cuillerée après l'autre en silence, uniquement pour s'entendre féliciter. Alors Cosimo ingurgite la soupe lentement, avec un bruit de succion qui, intercalé entre celui, retentissant, du grand-père et celui, tout petit, de son frère, crée une drôle de mélodie descendante, idéale pour ne pas penser au goût.

« Grand-père, pourquoi ils volent les Juifs ? »

Le vieux lève les yeux, l'air soupçonneux, comme il le fait lorsqu'un bruit soudain et indéchiffrable vient troubler le silence vespéral.

« Ils ne les volent pas. Ils les emmènent.

— Pourquoi ?

— Parce que ce sont des emmerdeurs, comme ton père », répond-il sur un ton qui met fin à la conversation.

Une succion sonore et nerveuse, une modérée, une petite.

« Riccardo je le connais bien, il est pas comme Papa. Ses parents peut-être, mais lui non.

— Bravo, mais maintenant mange.

— Tu le sais, toi, où ils les ont emmenés ?

— Non. »

Une succion sonore, une modérée, une petite.

« Et comment on fait pour le savoir ?

— En quoi ça te regarde ? » éructe le grand-père en tapant du poing sur la table.

Une succion modérée. Un regard soumis de brave garçon.

« En rien, c'est juste qu'à mon avis les Allemands savent pas que Riccardo est gentil. Alors on pourrait aller leur parler, comme ça ils nous le rendraient peut-être. »

La guerre qu'il a faite, lui, avait un sens, songe le grand-père. Il fallait repousser les Autrichiens. Alors que celle-ci, il n'y comprend rien. Ils ont envoyé les jeunes gens en Grèce, en Afrique et en Russie, or personne ne devrait jamais combattre en dehors de son pays. Quand on fait cela, on finit par perdre tôt ou tard. Et puis tous ces nouveaux ennemis. À entendre les fascistes, il devrait dénoncer la moitié de ses camarades de tranchée et de ses collègues de travail. Mais il en a vu des choses, il sait comment va le monde. Quand un homme politique désigne un ennemi, il faut y réfléchir à deux fois avant de l'écouter. Le véritable ennemi, il est facile à reconnaître, c'est celui qui s'enrichit avec la guerre, n'importe quel type de guerre. Autre chose que l'empire et les frontières sacrées, on ne le berne plus avec ça. Pour lui, le seul empire c'est la famille, et la frontière sacrée c'est la porte de la maison.

« Ne va pas te mettre des idées bizarres en tête, dit-il en agitant sa cuiller devant le visage de son petit-fils. On n'ira parler à personne. Regarde comment ton père a terminé. Il faut penser à nous avant tout, pas comme lui. Il avait des questions de principe, ton paternel. Il s'en fichait, que son fils soit déjà orphelin de mère et qu'il ait besoin de tout sauf d'un père emmerdeur. »

Cosimo baisse la tête, comme s'il cherchait à esquiver les mots.

Une succion sonore, une petite.

« Il se fichait de moi ?

— Il se fichait de tout le monde. »

Une succion sonore, une petite.

« Et c'est mal, non ?

— Évidemment ! »

Une succion modérée, impassible.

« Donc moi je devrais pas m'en fiche, de Riccardo. »

Pour les claques, le grand-père a un talent particulier. Il réussit à en flanquer qui font valser la tête sans même avoir écarté le bras. La plupart du temps, Cosimo ne les voit pas partir. Il se masse la joue et baisse la tête pour cacher ses larmes à ce morveux de Pissedessous II qui, en tant que tel, baisse la tête lui aussi, le regarde et glousse.

« C'est inutile. T'es un emmerdeur comme ton père. Même race », bougonne le vieux.

OceanofPDF.com

LE DESTIN DES IMPAVIDES

Il avait dit *demain à l'heure habituelle*, or l'heure habituelle est passée depuis un moment. Ça ne se fait pas. À dix ans, les promesses sont une chose sérieuse, croix de bois, croix de fer, si je mens je vais en enfer. Vanda, qui devra retourner sous peu à l'orphelinat, fait les cent pas, indignée, les mains dans le dos ; Cosimo, les bras croisés, tourne le dos à la porte et joue les offensés, lorsque soudain les enfants se retournent vers l'entrée en entendant un piétinement sourd qui ressemble à un début d'averse de grêle.

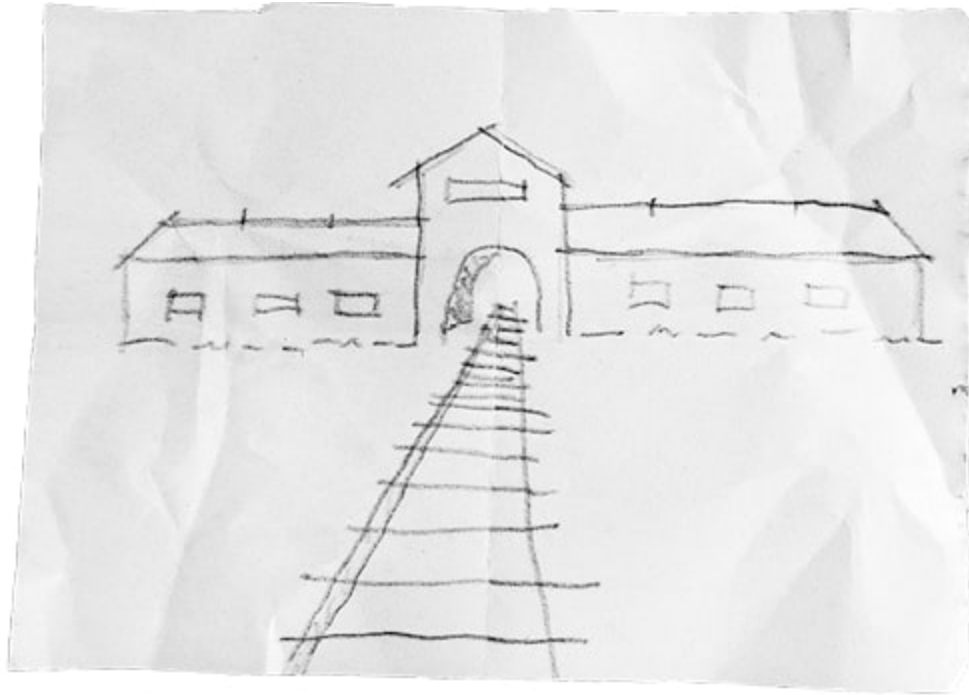
L'arrivée animée du *balilla* culmine avec un dérapage sur le pavé. Une affaire de riches, de ceux qui ont au moins deux paires de chaussures dans l'armoire.

« Je sais où est Riccardo, annonce-t-il.

— C'est vrai ? demande Vanda.

— J'ai une carte ! »

Ils se réfugient dans le quartier général, où des yeux indiscrets peuvent parfaitement les voir maintenant que l'aubépine a commencé à perdre ses feuilles. Italo extrait de sa poche le papier plié en quatre, Cosimo et Vanda s'agitent impatiemment autour de lui, dans un silence pieux. Il le montre sans le déplier, histoire de savourer chaque vibration de leurs regards impatients, avant de le dévoiler.



« C'est pas une carte, c'est un dessin, observe Cosimo.

— T'es aveugle ? Il y a l'endroit où se trouve Riccardo et la route pour le retrouver, donc c'est une carte !

— C'est laquelle, la route pour le retrouver ? s'enquiert Vanda.

— Comment ça, *laquelle*. C'est celle-ci, la voie de chemin de fer. Vous voyez pas que les rails se terminent juste à l'intérieur ?

— Donc c'est là qu'il est, Riccardo, au bout de la voie ferrée. »

La carte passe de main en main.

« Comment t'as fait pour te la procurer ? s'étonne Cosimo.

— Un ami de mon père l'a dessinée pendant qu'il parlait de l'endroit où les Allemands emmènent les ennemis. C'était un officier, quelqu'un d'important, et en plus allemand, alors on peut s'y fier.

— C'est quel genre d'endroit ? Une prison ?

— Non, je crois pas, autrement il aurait dessiné les barreaux aux fenêtres. Et puis il appelait ça un *camp*.

— Maintenant qu'on sait où est Riccardo, on pourrait aller le voir, dit Vanda.

— Et comment ? demande Cosimo.

— Si la voie ferrée se termine à l'intérieur du camp, il suffira de suivre les rails. »

Cosimo prend la carte, l'observe attentivement.

« Oui, c'est vrai. Mais à quelle distance il pourrait être, ce camp ?

— Je sais pas exactement, lui répond Italo.

— Peut-être très loin. »

Vanda lève le doigt, comme on lui a appris à le faire en classe.

« Je le sais, moi, c'est pas trop loin. J'ai demandé à sœur Agnese et elle a dit que les trains des Allemands vont juste *un peu loin*. Vers le nord. »

Oui, mais un peu loin ça veut dire quoi ? s'interrogent-ils tous les trois. À pied, le camp d'entraînement est un peu loin, l'école également, et même la via delle Milizie, là où on les emmenait assister au passage du Duce à cheval, est un peu loin s'il pleut. En train, en revanche, difficile à dire. Surtout quand on n'en a jamais pris.

« Si on y va en train, nous aussi on arrivera à faire l'aller-retour en quelques heures ? » demande Cosimo.

Italo fait la grimace.

« Mais quel train ? Comme s'ils allaient vendre des billets à trois enfants ! Et si on monte dedans en cachette, ils finiront par nous trouver et nous ramener tout droit à la maison. La seule façon, c'est d'y aller à pied.

— Et ça mettra combien de temps ?

— Beaucoup plus que quelques heures, mais qu'est-ce que ça change ? Si on rentre le soir on se prend une raclée, si on revient deux jours plus tard aussi.

— Deux jours ? répète Cosimo, l'air alarmé.

— Oui, au moins un pour y aller et un pour revenir, peut-être le double, impossible que le camp soit plus près. Autrement ils auraient dit aux Juifs de le faire à pied, sans dépenser une fortune pour acheter tous ces billets. »

Les trois petites têtes s'attardent sur l'évaluation des risques. Gifles, coups de ceinture, cris, privation de dîner, cave dans l'obscurité, prières à genoux sur le sol en pierre de la chapelle.

« D'après toi, ils le ramèneront quand ? demande enfin Cosimo.

— Bah, à la fin de la guerre, je crois. Après avoir repris l’Afrique, après avoir tué tous les Russes et les Américains... ça va prendre un peu de temps. »

Italo replie le papier, le met dans la poche de sa chemise noire. C’est vraiment un péché d’avoir une carte et de ne rien pouvoir en faire.

« Quelques jours. Peut-être plus. Ce serait la mission la plus longue et la plus vraie de notre vie », réfléchit Vanda.

Italo se tourne lentement vers elle, hébété comme un chat saisi par la peau du cou. Vanda a parlé de mission. Longue. Ce qui signifie hardiesse, honneur, regard rêveur du père. Tout, autour de lui, se met à murmurer : *Avec une froide détermination, il n’hésitait pas à mettre en danger sa propre intégrité physique pour porter secours à un ami enlevé !* Le balilla sort du buisson, se place devant ses amis. Le ciel est gris, mais il se sent consacré par un rayon de lumière lorsqu’il proclame :

« C’est décidé. On va secourir notre ami camarade injustement enlevé par les amis camarades allemands.

— J’ai pas compris, réplique Cosimo.

— On y va et on reprend Riccardo ! Bande de ramollis ! »

Vanda lève la main.

« Oui ! Moi j’en suis ! »

Ah, j’ai compris, se dit Cosimo, c’est comme la fois avec la mission On va tirer sur les canards du parc, et puis Italo s’est présenté avec un fusil en bois et Vanda a déclaré que les canettes, elle voulait pas tirer dessus, même avec un jouet. Il lève immédiatement la main.

« Moi aussi j’en suis ! »

CETTE ÉTRANGE DÉTERMINATION

Le lendemain, juchés sur un tas de gravats à quelques pas du mur d'enceinte du cimetière, Italo, Cosimo et Vanda scrutent les rails de façon professionnelle. À leurs côtés, Pissedessous II s'acharne avec un caillou sur une colonne de fourmis, méthodique et possédé, comme s'il la sacrifiait à l'une de ses divinités personnelles. Les autres n'y prêtent pas attention, il leur a fallu plus longtemps que prévu pour rejoindre la voie ferrée et ils disposent de très peu de temps. *L'endroit est désert, protégé, idéal pour démarrer la mission*, juge Italo.

« On partira d'ici au coucher du soleil, annonce-t-il d'une voix inspirée. On marchera toute la nuit...

— Et on dort quand ? l'interrompt Cosimo.

— On marchera toute la nuit ! Pour être à l'extérieur de la ville avant qu'il fasse jour ! On dormira une fois arrivés au camp ! »

La nervosité d'Italo a toujours le même effet sur Cosimo : il lui vient une furieuse envie de l'enquiquiner.

« Comment tu sais que c'est celle-là, la bonne direction ?

— Je suis pas un planqué comme toi, je vais aux camps d'entraînement, moi. Ici c'est l'est, là c'est l'ouest, donc le nord... est au milieu. Vers là-bas.

— Tout à l'heure t'as dit qu'il était par là.

— Quel rapport, on était encore au milieu des immeubles et on y voyait que dalle ! »

Vanda soupire, s'interpose :

« Pensons aux choses sérieuses. On devra prendre de quoi manger avec nous, dit-elle à Italo.

— Bien entendu, et tout ce qu'il faut pour survivre à l'extérieur pendant quelques jours. »

Cosimo remarque une étrange détermination dans leurs paroles et leurs regards. Une détermination qui dure plus longtemps que d'habitude et commence à l'inquiéter. Le jour où il fallait aller tirer sur les canards, ils ne parlaient pas sur ce ton et n'avaient pas cet air-là.

« Mais vous êtes sérieux ? Vous voulez vraiment fuguer deux jours pour aller dire aux Allemands qu'ils se sont trompés et doivent vous rendre Riccardo ?

— Évidemment, pourquoi ?

— Comment pourquoi ? Quand vous reviendrez, on vous battra jusqu'au sang, vous pourrez plus sortir pendant des mois ! »

Italo s'éloigne, l'air dégoûté.

« Je m'en fiche. On fugue pas, nous, on part pour une mission, donc deux jours, trois jours ou une semaine, c'est du pareil au même. On reviendra en héros. On reçoit des médailles pour ce genre de chose ! »

Cosimo se tourne vers Vanda, implorant :

« Quand il met cet uniforme, il arrête de réfléchir. Dis-lui, toi aussi, que c'est de la folie », lui chuchote-t-il.

Mais la petite fille, les yeux fixés sur les rails, se contente de soupirer. Cosimo lance un regard méprisant à ses amis, prend Pissedessous II par la main et se dirige vers la maison. Peu importe que cet exalté avec sa chemise noire se mette à hurler et à le traiter de lâche. Il s'y attend, et il est prêt à lui répondre comme il le mérite. Mais c'est Vanda qui prend la parole :

« Riccardo l'aurait fait pour nous. »

Cosimo poursuit son chemin, même si désormais il ne peut s'empêcher de repenser aux missions du Maremmano. Aux messages codés, aux surprises risquées en soirée, aux gifles administrées par ses parents, à sa présence assidue dans les moments difficiles, à la saucisse. *Je finirai de toute façon au pain et à l'eau dans la cave*, rumine-t-il. *Si c'est pas aujourd'hui, demain. Si c'est pas pour la mission de sauvetage, pour une*

autre bêtise comme la terrasse. Il se représente la tête de Riccardo quand il le verra débarquer, l' imagine en remodelant sur le visage de son ami le bonheur étourdissant qu'il avait ressenti lui-même dans la cave. L'instant suivant, tout le reste est oublié. Seules comptent les paroles de Vanda.

« C'est bon, j'en suis ! » crie-t-il à ses amis.

Les trois se remettent en chemin.

« Malgré les forces ennemies écrasantes », murmure Italo.

« Propre, et courageuse en plus », murmure Vanda.

« Ça va barder. Mais vraiment », murmure Cosimo.

OceanofPDF.com

LE DÉPART

Italo, en uniforme, paletot noir et sac à dos militaire sur les épaules, marche en donnant la main à Vanda, qui porte un manteau marron râpé et tout reprisé sur sa petite robe bleu ciel. À les voir de loin, on croirait deux miniatures de mari et femme. Leur pas est rapide, celui du *balilla* car il a hâte de partir, celui de Vanda pour masquer le tremblement de ses jambes.

« Riccardo a toujours été si gentil avec nous, dit-elle à son camarade en cherchant des justifications.

— Évidemment, on était les seuls à jouer encore avec lui. Ferruccio, Gaetano et Mario lui crachaient dessus.

— Pourquoi ?

— Bah, au fond ils avaient raison. Tu peux pas cracher uniquement sur les Juifs que tu connais pas, c'est pas juste.

— Mais Riccardo n'y est pour rien. Ce sont ses parents qui l'ont fait juif.

— Mon frère dit pareil, d'ailleurs moi je crache pas sur lui. Sauf pour rigoler.

— Moi aussi, juste pour rigoler. »

Riccardo ferait un bon balilla, songe Italo. Courageux et loyal. Quand on rentrera de mission, je demanderai à mon père de le recommander.

Cosimo les attend devant la porte. À côté de lui, son frère est de nouveau occupé à trucher des fourmis, cette fois en creusant l'entrée de leur tanière avec un petit bâton de bois.

« T'as emmené Pissedessous avec toi ! » hurle Italo en le voyant.

Sebastiano se retourne et prend l'air le plus renfrogné dont il soit capable. Yeux plissés, lèvres inférieures avancées au maximum.

« Et toi t'es Cacadessous ! »

Le petit a raison. Italo l'ignore, mais c'est le surnom dont on l'affublait autrefois derrière son dos. Difficile à croire en le voyant aujourd'hui, mais jusqu'à ses huit ans, c'était un enfant timoré et soumis, enclin au bégaiement. Puis, en âge de devenir *balilla*, il avait reçu en cadeau cet uniforme qui l'avait transformé dès l'instant de la première pose devant le miroir, comme un coup de baguette magique ou le sortilège d'un sorcier.

« La ferme, Sebastiano ! » hurle Cosimo en lui refilant un coup de pied.
« Je l'ai pas emmené avec moi, il est venu tout seul.

— Alors renvoie-le à la maison ! Qui est-ce qui commande, toi ou...

— Lui. Il a dit que si on le prenait pas avec nous, il rapporterait tout au grand-père. »

Italo a décidé du jour et de l'heure du départ, et il a également attribué des tâches à chacun d'entre eux. Il aime tellement donner des ordres !

Cosimo ne proteste jamais à voix haute : à cet âge-là, sept mois de différence pèsent autant qu'une étoile de plus sur un uniforme militaire, sans compter que son père méprisait les patrons en tout genre et que lui ne veut pas courir le risque d'être méprisé. Il préfère exécuter et se faire aimer.

« Vérifions si on a tout. Eau », dit le *balilla* dans le quartier général.

Cosimo sort une gourde de son sac, Vanda une fiasque.

« C'est du vin ?

— Non, de l'eau.

— Dommage, le vin aurait aidé à garder le moral. Nourriture. »

Huit petits pains, cinq carottes et une poignée d'amandes sont déposés à ses pieds telles des offrandes rituelles.

« Argent. »

Quelques pièces sont récoltées et enveloppées soigneusement dans un mouchoir par Italo. Pas seulement le chef, mais apparemment aussi le trésorier de la mission.

« J'ai apporté en plus des jumelles, une montre, un couteau, trois bougies pour la marche de nuit, des allumettes et une tente. On a tout », déclare le *balilla*.

Ils répartissent équitablement le poids dans les sacs à dos. Les voilà prêts à partir. Hormis Vanda.

« Et les habits de rechange ? demande-t-elle.

— C'est-à-dire ?

— Vous voulez marcher pendant deux jours et peut-être plus avec les mêmes vêtements ? »

Italo et Cosimo se regardent. Évidemment qu'ils veulent marcher avec les mêmes vêtements.

« Les soldats ne changent pas d'uniforme, lui explique Italo.

— Mais au moins les chaussettes et les slips !

— On part pas en colonie de vacances, c'est une mission de sauvetage !

— Si vous changez pas de slip, moi je viens pas avec vous.

— Eh bien ne viens pas. Salut ! »

Vanda se met à l'écart. Italo prend son sac à dos.

« On peut pas la laisser ici. Sans elle, comment on va faire pour parler avec le monsieur qui commande le camp ? » lui chuchote Cosimo.

Le *balilla* frappe du pied par terre, son ami a raison. Vanda connaît un peu l'allemand, elle l'a appris avec la mère supérieure. Ça lui avait semblé une bonne idée : avec tous ces soldats dans la ville, il y en aurait peut-être un sans enfant.

« Je m'en fous, marmonne Italo.

— Tu t'en fous ? Et comment on fera pour expliquer que Riccardo est gentil et qu'ils doivent nous le rendre ? »

Italo se met à se balancer sur la pointe des pieds en lançant des soupirs. Il hoche la tête.

« C'est bon, on reporte à demain. Mais pas un mot, jamais ! Personne devra savoir qu'on a retardé la mission de sauvetage à cause des slips ! »

JOUR 1

OceanofPDF.com

LE SECOND DÉPART

Cosimo et ses amis jouent à cache-cache dans la cour. Ils rient aux éclats pour un rien, font résonner leurs pas, redoublent d'euphorie. Ce n'est qu'une mascarade. Dès que le grand-père a disparu de la fenêtre, ils se précipitent vers le buisson, prennent leurs sacs et quittent la cour en silence. Sauf Pissedessous II qui, derrière un arbre, exige qu'on le trouve avant de mettre fin au jeu. Ils devront le faire sortir de là à grand renfort de coups de pied, et ce n'est que le début. À cause de lui, la marche héroïque et furtive imaginée toute la nuit par Italo devient un calvaire de pleurnichements. Au bout de cinq minutes, il se plaint d'avoir mal aux pieds, cinq minutes plus tard il veut rentrer.

Cosimo est exaspéré.

« Bon, on reporte à demain. Je dois le ramener à la maison.

— On reporte rien du tout, vitupère Italo.

— Mais je peux pas le laisser rentrer seul.

— Sebastiano est un petit homme maintenant, il n'a pas besoin de son frère pour rentrer chez lui, dit Italo en faisant un clin d'œil au gamin. C'est un grand explorateur, Sebastiano.

— Exactement, confirme l'enfant.

— D'ailleurs, je suis sûr que s'il se met à courir tout de suite, il arrive à la maison en un éclair. On parie ?

— Bien sûr que oui. »

Cosimo s'agenouille devant son frère.

« Sebastiano, tu dois courir sans t'arrêter. Et quand tu es dans la cour, tu joues comme d'habitude. Tu massacres toutes les fourmis et tu racontes rien

au grand-père, compris ? S'il te pose la question, tu sais pas où je suis.

— Pourquoi ? demande son frère avec un regard de morveux patenté.

— Parce qu'on est une équipe et que personne moucharde ici. Jure que tu diras rien. »

Sebastiano hésite.

« Tu m'offres les billes ?

— Bien sûr, elles sont à toi. Maintenant jure.

— Je le jure. »

Son ton ne convainc pas Italo, qui se met à fouiller dans ses poches pour en extraire quelque chose. Un paquet de cartes postales.

« Jure-le comme il faut. Jure sur le Duce à cheval. Ou plutôt non, sur ce Duce ici qui vaut beaucoup plus... jure-le sur le Duce qui fauche le blé !

— Je le jure. »

Regards torves, quelques menaces supplémentaires et finalement ils le laissent partir en le suivant du regard jusqu'à ce que le garçon disparaisse au coin d'un immeuble.

« On peut avoir confiance ? demande Italo à son ami.

— Non.

— Alors dépêchons-nous. »

Ils arrivent à la voie ferrée une demi-heure avant le crépuscule, comme prévu. À l'abri derrière un tas de gravats, ils attendent le coucher du soleil.

Vanda renifle sa manche de manteau. Elle sent encore le chou. La fillette sort de sa poche une poignée de pétales de roses ramassés dans le jardin de l'orphelinat avant de s'échapper et les frotte sur le tissu.

Italo prend quelques cigarettes dans son sac à dos, en offre une à Cosimo. Ils les allument en gardant la fumée entre les joues et en la soufflant avec une expression méditative.

« Elles sont allemandes, déclare Italo.

— Ça se sent. »

Vanda semble rassurée. Apparemment, ils en savent des choses, ces garçons plus petits qu'elle.

« D'après vous, Riccardo est heureux dans ce camp ? demande-t-elle.

— L'officier allemand disait que là-bas on travaille. Donc c'est probablement comme être à la maison. Les hommes sortent le matin, et les femmes et les enfants les attendent quelque part.

— Où ? Dans leurs petites maisons ?

— Mais quelles petites maisons, s'ils appellent ça un camp, ça veut dire qu'ils vivent certainement tous dans des tentes.

— Dans ce cas, il sera pas trop mal, affirme Cosimo, c'est amusant d'habiter dans une tente. »

Au moment où le soleil s'estompe à l'horizon, les trois amis mettent leur sac sur le dos. Cosimo a pensé toute la journée à cette marche nocturne et chaque fois il se l'est imaginée comme dans les contes, au clair de lune, dans des paysages sombres mais nets et reconnaissables. Or il fait vraiment nuit. Vraiment noir. Et maintenant il se sent stupide.

Les autres, qui évidemment se l'étaient correctement représentée, cette marche, ne disent rien.

Ça fait peur de quitter sa maison et pourtant, au fil des pas, Cosimo se détache de ce trouble, fort d'une nouvelle prise de conscience. Il ne trouve pas les mots justes comme le ferait Riccardo, mais c'est comme s'il n'y avait pas besoin de murs, de portes et de fenêtres. Trois amis ensemble, c'est aussi une maison.

SŒUR AGNESE ET VITTORIO

Agnese l'a attendue à la fenêtre. Devant le portail. Dans la rue jusqu'à la tombée du jour. Ce n'est pas le genre de Vanda. De petites fugues de quelques heures au maximum, ça oui, et la sœur a toujours fermé les yeux pour compenser la méchanceté de la vie à l'égard de la petite, mais rater le dîner, non, ce n'est pas son genre. Elle a dû tomber, s'évanouir, terminer à l'hôpital, morte non, impossible, le Seigneur n'a pas pu reprendre son don.

« Encore Vanda ? lui demande la mère supérieure en la faisant tressaillir.

— Oui. Il lui est sûrement arrivé quelque chose.

— Nous prierons pour elle.

— Je voulais dire quelque chose de grave. Physiquement. Pas seulement pour l'âme. »

La précision n'ébranle pas la mère supérieure. Elle est très âgée, placide et impassible comme une vache dans le pré, et sait comment sont les jeunes sœurs. Elles perdent du temps, ne connaissent pas comme elle les équilibres de la Création. Une prière pour chaque balle tirée, c'est ainsi que l'on répare les maux de la guerre ; un chapelet pour chaque mort, blessé ou disparu, c'est ainsi que l'on agit, sans peur, jusqu'à la victoire.

« Nous avertirons le vicariat. Et qui de droit informera les autorités.

— Avec votre permission, pendant que vous préviendrez le vicariat, j'irai immédiatement à la police. »

Je vais apporter un peu de réconfort à une vieille dame très malade, en fin de vie, voilà ce que dit toujours Agnese lorsqu'elle se fait arrêter par les Chemises noires en patrouille. Même l'imposition du couvre-feu ne l'a pas convaincue de renoncer à ses promenades vespérales solitaires, ces fugues

secrètes qui lui inspirent non seulement de la tolérance, mais aussi de la fascination pour Vanda, pour cette ressemblance plus éclatante qu'un lien biologique. Pour une fois, elle n'aurait pas besoin de mentir, elle a une très bonne raison de violer le couvre-feu, mais « je vais rapporter la disparition d'une enfant » est une phrase qui ferait trembler sa voix, or on sait comment sont ces hommes, la vérité éveille davantage leurs soupçons que le mensonge. Au cas où, mieux vaut ne pas prendre de risques.

Alors qu'elle traverse d'un pas rapide la rue menant vers la cour, elle change d'avis. Au fond, il s'agit d'un détour d'à peine cinquante mètres sur la route pour le commissariat, trop peu pour ne pas tenter, même si l'espoir de la trouver là-bas est déraisonnable.

Devant l'entrée de l'immeuble, elle aperçoit une silhouette agitée, un homme d'une trentaine d'années qui fait les cent pas. Une ronde ? Non, ils sont toujours deux. Et puis il titube. Ivre ? Non, il a une jambe qui boite. Cette pensée ne la réconforte pas pour autant, l'homme s'est aperçu de sa présence et s'approche.

« Vous auriez vu un garçon de dix ans ? Haut comme ça, cheveux noirs, dit-il à la sœur.

— Non », lui répond-elle en poursuivant son chemin, avant de s'arrêter : « Italo ?

— Oui, Italo, mon frère. Vous l'avez vu ?

— Non, mais une petite fille de l'orphelinat a disparu également. J'espérais la trouver dans la cour. »

Il leur vient à tous les deux la même idée. Ils doivent parler à Cosimo.

Le grand-père est assis à table. Sur le plan en bois, deux assiettes vides et une troisième avec un doigt de soupe claire et des restes de pâtes. À côté de sa main droite, une ceinture enroulée, prête à l'emploi. Sebastiano, en slip et maillot de corps, les yeux embués par le sommeil, est debout devant Vittorio et sœur Agnese.

« J'en sais rien, où ils sont. J'étais occupé avec les fourmis et j'ai rien vu.

— Tu dois nous raconter la vérité, autrement la police va venir et t'emmener », lui dit Vittorio.

Le vieux et la sœur se tournent vers lui comme des marionnettes accrochées au même fil.

« La police a déjà emmené son père, un peu de pitié ! lui chuchote Agnese.

— Moi j’y suis pour rien ! » hurle Sebastiano.

La sœur se met à genoux devant lui. Elle lui caresse une joue.

« Bien sûr que non, susurre-t-elle.

— Italo m’a dit que si je moucharde, il le dit à son père et il me fait arrêter !

— C’est de famille », marmonne sœur Agnese en regardant Vittorio.

Un tremblement soudain – des circuits nerveux et de vieilles valves qui se réactivent – secoue le vieux. Les yeux fixés sur Vittorio, il se lève de table, s’approche de son petit-fils et pose une main sur sa tête. Un geste sans affection, la revendication d’une propriété.

« Sois tranquille, raconte tout. Le prochain qui s’approche de cette maison pour emmener quelqu’un, je l’égorge comme un cochon, dit-il d’une voix sombre au garçon.

— Et le zizi ? » demande l’enfant, les larmes aux yeux.

Le silence s’abat sur la cuisine. Échange de regards. Bégaiement de sœur Agnese, qui pense avoir mal compris.

« Cosimo m’a dit que si je moucharde, je vais perdre mon zizi. Je me réveille le matin et je le retrouve dans mon lit ! » explique le garçonnet.

La sœur se lève.

« Apparemment, c’est une affaire d’hommes », dit-elle à Vittorio en lui laissant sa place.

Les enfants ont peut-être déjà plusieurs heures d’avance, il n’y a pas une minute à perdre. Vittorio rentre chez lui, remplit un sac à dos avec le nécessaire pour une journée de marche, appelle son père. Son aide serait déterminante pour obtenir l’intervention immédiate et massive de la police, si seulement il répondait au téléphone. Ça tombe bien qu’il n’ait pas réussi à arrêter cette sœur déchaînée, songe-t-il au bout de la troisième tentative infructueuse.

Agnese sort du commissariat, nullement soulagée. Elle a tenté en vain de communiquer son anxiété au commissaire, un petit homme au torse bombé, enthousiaste de la première heure de l'ère des injonctions : « Frapper à la porte et attendre ! » leur a-t-il hurlé, à elle et au policier qui n'avait pas été capable de la retenir. Puis cet air suffisant pendant qu'il l'écoutait, le regard du moralisateur de bistrot qui profite de chaque événement pour étaler ses propres vertus.

« J'ai deux enfants, je sais à quel point leur imagination peut être dangereuse, mais je sais aussi que ceux qui ont de vrais parents ou tuteurs, avec de la poigne, dorment le soir ! »

Voilà ce qu'il lui a dit, avec un sourire méprisant, avant d'être informé de l'identité de l'un des enfants et de se précipiter sur le téléphone pour alerter la gare.

Moi je suis déjà morte de peur, ma petite, comment fais-tu pour ne pas être effrayée toi aussi ? s'étonne sœur Agnese sur le chemin de l'orphelinat, et, dans son cœur, elle négocie avec le Très-Haut. Dix rosaires à genoux si Vanda revient tout de suite et avec quelques bleus seulement, le double si elle revient tout de suite sans même une égratignure. Son pas rapide éveille les soupçons de deux Chemises noires qui traversent la rue pour lui intimer l'ordre de s'arrêter, avant d'échanger un regard et de reprendre leur chemin. *Elle parle toute seule comme une possédée, elle est un peu toquée cette sœur*, ont-ils dû penser.

De retour à l'orphelinat, elle se déplace prudemment. Il n'y a personne dans les parages, c'est l'heure de la prière, mais en débouchant dans un couloir elle aperçoit la mère supérieure, de dos, qui se dirige vers la chapelle. Elle retient son souffle. Tandis que la vieille religieuse se balance pesamment d'un pied sur l'autre, Agnese se faufile dans sa chambre. Elle enfille les souliers réservés aux travaux de jardin et remplit à la hâte un sac en toile avec ce qu'elle juge indispensable. Le bréviaire, une écharpe, des pansements et du désinfectant, un reste de petit pain. Elle sort toutefois trop précipitamment, la mère supérieure se trouve encore au milieu du couloir et s'immobilise. Mais ne se retourne pas. Agnese s'enfuit, un instant avant l'arrivée d'une autre religieuse.

« Mère, la prière d'intercession pour la brebis égarée va commencer, mais je ne trouve pas sœur Agnese. »

La mère supérieure soupire doucement.

« Nous devons prier doublement. Nous venons également de perdre la petite bergère. »

OceanofPDF.com

RAPIDES COMME LE VENT

Lorsqu'ils aperçoivent à nouveau le tas de gravats d'où ils étaient partis, Cosimo ne parvient plus à se retenir :

« Ici c'est l'est, là c'est l'ouest, il suffit d'aller au milieu. Deux heures de marche pour rien !

— Difficile d'y comprendre quelque chose la nuit ! Et puis c'est moi qui ai dit le premier qu'on allait dans la mauvaise direction ! rétorque Italo.

— Oui, quand t'as aperçu la gare. Tout le monde peut le faire. »

Le faux départ a ébranlé les esprits. Des scories de pensées imprévues commencent à entamer l'euphorie du début de la mission. Vanda se demande quel parent voudrait adopter une petite fille propre mais qui fugue la nuit, tandis que Cosimo est en proie à un doute géographique.

« Il y a quelque chose qui m'échappe, dit-il au bout de quelques minutes. Si la voie ferrée se termine dans le camp des Allemands et que le camp des Allemands n'est pas très loin, comment font les trains pour arriver à Milan, qui est beaucoup plus éloigné ? »

C'est vrai, pense Vanda avec un frisson. Et ses yeux, tout comme ceux de Cosimo, se braquent sur Italo, pleins d'espoir. Le *balilla* hoche la tête, soupire ostensiblement. Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre.

« T'es jamais allé dans une gare ? Des voies, il y en a plein, et chacune mène quelque part. L'important, c'est de découvrir laquelle est la bonne.

— Comment tu sais que c'est celle-ci ?

— J'ai demandé à Vittorio. »

C'est l'avantage d'avoir un frère héros, se félicite Italo. *Il suffit de le nommer et personne ne moufte plus.*

Cosimo ne dit rien, mais c'est par déception. Il avait caressé l'espoir de pouvoir reporter une nouvelle fois la mission pour se sentir mieux préparé, mais pas question, Vittorio a parlé.

Ils marchent en rang serré, tournant brusquement le regard au moindre bruit. Il en faut beaucoup pour s'habituer à l'idée qu'ils font véritablement cela, que ces trois fripouilles en vadrouille de nuit, seules, en violation d'un nombre incalculable d'ordres et d'interdictions, ce sont vraiment eux. Mais au fil des pas rien ne se produit. La nuit semble les accueillir, les silhouettes spectrales qui les faisaient tressaillir perdent peu à peu de leur pouvoir. C'est juste un buisson, un chien, du linge qui sèche. La marche audacieuse dans les ténèbres se transforme vite en défi insouciant, c'est à celui qui gardera le plus longtemps l'équilibre sur le rail. Les dangers qu'ils redoutaient, ils les recherchent avidement désormais. Ils se cachent tout excités derrière un muret lorsqu'un camion passe sur la route longeant la voie ou, un peu plus tard, en voyant une lumière s'allumer à la fenêtre d'une maison pourtant pas si proche.

« Il y a quelque chose d'autre que j'ai pas compris », reprend Cosimo tout en jouant à sauter de rail en rail avec ses amis, celui qui touche terre a perdu. « Quand on arrive au camp, qu'est-ce qu'on fait exactement ?

— Bah, d'abord on va dire bonjour à Riccardo, on voit s'il va bien, s'il a besoin de quelque chose, répond Vanda.

— Et si les Allemands nous laissent pas rentrer ? S'ils nous disent que non, ils se sont pas trompés, ils voulaient vraiment le prendre et donc ils se le gardent ?

— Quand on est partis en mission pour ramasser les éclats d'obus, on s'est pas posé autant de questions. On y est allés, c'est tout », marmonne Vanda.

Italo lève un bras et s'accroupit, immédiatement suivi par ses acolytes.

« Un train de marchandises, chuchote-t-il en indiquant une silhouette sombre devant lui.

— Pourquoi il est à l'arrêt ? Il est cassé ? dit Cosimo.

— Ne dis pas n'importe quoi, les trains italiens sont les meilleurs du monde. Approchons-nous.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Monter dans le dernier wagon.

— Et s'ils nous découvrent ?

— Arrête d'être défaitiste ! Au pire ils nous passeront un savon, mais avec un peu de chance on pourra arriver chez Riccardo déjà cette nuit. »

Sans même attendre un signe d'assentiment, le chef d'expédition donne le signal d'assaut et s'approche furtivement, suivi par ses hommes.

« Qu'est-ce que ça veut dire, défaitiste ? lui demande Cosimo.

— Je te dirai plus tard. »

Ils arrivent devant la dernière voiture du convoi, un wagon découvert. Italo et Cosimo sautent dedans et tendent les mains à Vanda. Ils ne parviennent même pas à la soulever d'un millimètre, alors ils descendent pour la pousser, mais la situation se complique car cette casse-pieds ne veut pas qu'ils la touchent. Elle n'est plus une enfant et certaines choses ne se font pas, c'est un péché mortel. Sûr et certain. Si ça l'est déjà de ne pas terminer sa soupe au chou, on ne parle même pas de se faire toucher le postérieur.

Exaspéré par l'inefficacité de ses troupes, Italo reprend le commandement. Il ordonne à Cosimo de se mettre à quatre pattes, à Vanda de grimper sur le dos de leur ami, puis au premier de ne pas se plaindre et à la seconde de prendre son élan. L'opération terminée, ils s'assoient les jambes dans le vide, attendant qu'il se passe quelque chose.

« Une grande chance. On arrivera au camp sans faire un pas de plus, se réjouit Cosimo.

— Oubliez ça, ils nous prendront jamais au sérieux si on arrive en train de marchandises comme des vagabonds, rétorque Italo. Dès qu'on aperçoit le camp, on saute à terre et puis j'y entre à pied avec Vanda.

— Et moi ?

— Tu l'as pris avec toi, l'uniforme de *balilla* ?

— Non, je l'ai pas.

— Et alors qu'est-ce que tu veux ? Tu crois que les soldats allemands vont laisser entrer dans le camp quelqu'un qui s'appelle Pissedessous I^{er}, et en plus sans uniforme ? »

Si quelqu'un qui s'appelle Cacadessous peut rentrer, moi aussi, voudrait hurler Cosimo qui, rouge de colère, se retient à grand-peine. Ils se chamaillent, mais c'est normal. À cette heure-là, ils devraient être au lit depuis un bon moment. Vanda, elle, observe le convoi. Derrière eux, quatre autres wagons découverts et, au bout, un dernier qui ressemble à une grande boîte en fer, avec quelques petites fenêtres seulement.

« Riccardo, vous croyez qu'ils l'ont mis dans un truc comme le nôtre ou comme le moche, là-bas ? demande-t-elle aux garçons qui se tournent maintenant le dos en boudant.

— Comme celui-ci, espérons. C'est chouette de voyager à ciel ouvert.

— Assez parlé, reposez-vous, le premier tour de garde c'est moi qui le prends », ordonne Italo.

Cosimo et Vanda sont trop excités pour dormir, mais s'allongent avec discipline. Ils tiennent l'inquiétude à distance en se réfugiant dans leurs habitudes rassurantes : la fillette fait glisser ses rubans entre ses doigts, un par un ; le garçon serre dans son poing un coin du sac à dos, comme avec le bord de son oreiller.

« Tu me peignes les cheveux ? » demande Vanda tout bas.

Elle ne réussit pas à fermer les yeux sans qu'on lui caresse les cheveux. Sœur Agnese le fait à toutes les petites orphelines avant qu'elles s'endorment, mais jamais aussi longtemps qu'à elle. Question de secondes, deux ou trois en plus, une vie. *Le peigne, ça devrait marcher*, songe-t-elle, et c'est un bon compromis pour ne pas avoir à donner d'explications embarrassantes. En réalité, Cosimo n'en demande pas, il accepte, même si les cheveux lui paraissent soignés. Juste un doute : est-ce que ce ne serait pas un péché mortel ? Non non, le rassure-t-elle en lui tendant le peigne. Tandis qu'il le fait glisser lentement de haut en bas, plongeant Vanda dans le paradis des orphelines, Cosimo est troublé, il pense que cette fois il est allé trop loin, son grand-père ne lui pardonnera jamais. Son père si, son père comprendra, il a toujours eu confiance dans ses choix. Comme la fois où il lui a demandé son avis sur une délicate question familiale. Sa mère voulait s'en aller, voilà ce qu'il lui avait dit un soir en apportant à table deux verres de lait coupés avec de l'eau. Où ? Au paradis, avait-il expliqué, les douleurs

étaient devenues trop fortes, et vu que là-bas elles passeraient tout de suite, elle demandait la permission de partir. Puis son père s'était assis devant lui, comme il le faisait toujours avec le grand-père quand ils avaient des conversations d'adultes, et il avait ajouté qu'il songeait à lui dire que oui, la pauvre, avec tout ce qu'elle avait fait pour eux, elle le méritait bien. Et finalement : « Qu'est-ce que tu en penses, toi ? » Dehors la nuit était tombée, dans la cuisine on y voyait à peine, et Cosimo ne réussissait pas à détacher le regard du visage de son père. Il semblait très fatigué, mais on ne décelait aucune agitation dans ses gestes, il lui exposait la question en le fixant d'un air serein à peine voilé par l'ombre de doute de celui qui, avant de prendre une décision définitive, attend un avis important. Le sien. « D'accord », avait répondu Cosimo. Les deux syllabes avaient glissé entre ses lèvres sans frottement, il n'avait perçu que leur son. Son verre de lait terminé, il était allé jouer aux billes sur son lit. Cet après-midi-là, dans la cour, il en avait perdu trois et gagné huit dans la partie suivante, donc un total de cinq billes en plus. Le lendemain matin, c'était l'enterrement.

La locomotive jette une bouffée de fumée qui les fait sursauter. Le wagon de marchandises, tiré par les autres, se met brusquement en mouvement. Italo se retrouve les jambes en l'air.

« On part ! » hurle-t-il, euphorique.

SŒUR AGNESE ET VITTORIO

« Maudit hypocrite. Avec tout ce que mon père a fait pour lui. *Camarades dans la bataille, amis dans la vie*, disait-il toujours, les yeux brillants, en plus ! » bougonne Vittorio sans relâche tout en avançant péniblement derrière la sœur.

Il a tellement insisté auprès d'elle, « dites au commissaire que l'un des trois disparus est le fils de Carlo Alberto Barocci ! », qu'elle a ressenti un léger plaisir à l'informer que la bonne réputation des Barocci avait déclenché la mise en alerte d'à peine trois policiers à la gare, rien d'autre. « Pour contrôler entièrement la ligne de chemin de fer, il faudrait un régiment », voilà ce qu'a dit le commissaire, consterné, et voilà ce qu'elle a fidèlement rapporté.

« Ce serait ici ? demande Agnese en montant sur un monceau de gravats à côté du cimetière.

— Un tas de pierres et de briques plein de fourmis, a dit le garçon. Mais comment savoir, ici tout est un tas de quelque chose. »

Vittorio scrute le terrain, trop de détritiques pour espérer repérer des traces. Du blanc dans l'herbe attire son attention. Ce sont des cigarettes. Allemandes. Allumées et presque tout de suite éteintes, un luxe qu'aucun adulte ne se permettrait. Il jette un coup d'œil à sa montre.

« Il est bientôt minuit, on ne peut pas les laisser prendre plus d'avance. Assez perdu de temps, qui ose gagner ! »

Ils avancent le long des rails à un rythme soutenu, cherchant fiévreusement des yeux à arracher quelques détails à l'uniformité de la nuit, le souffle alourdi par l'angoisse. Ces enfants risquent leur vie, et eux

peuvent uniquement s'en remettre aux souvenirs d'un garçon de six ans qui a bredouillé quelque chose à propos d'une route vers le cimetière et de cartes allemandes.

« Combien de kilomètres auront-ils bien pu faire ? questionne sœur Agnese.

— Je suis sûr que d'ici peu on les verra surgir sur le chemin du retour. Trois enfants seuls, la nuit... ils sont probablement morts de peur. »

La religieuse acquiesce, mais n'arrive pas à se tranquilliser.

« Au cas où ils ne seraient pas encore morts de peur, combien de kilomètres auront-ils bien pu faire ?

— Ils sont petits, ce n'est pas facile de marcher le long des rails, et puis ils ont une fillette avec eux. Pas plus de huit à dix. »

Alors au moins quinze, se dit sœur Agnese, qui garde clairement à l'esprit les courses de Vanda dans le jardin de l'orphelinat, des allers-retours sans pause. Notre-Dame de Bon Secours, qu'elle se fasse une entorse, petite mais douloureuse, qui l'empêche d'aller trop loin. Non, pas Vanda, je t'en prie, je ne devrais pas avoir de filles préférées mais elle non, il ne peut rien lui arriver de mal. Il doit y avoir un équilibre, elle pèse beaucoup, Sainte Mère, et nous sert à contrebalancer les maux de ce monde.

« Vous pensez qu'Italo a vraiment une carte ? » demande-t-elle quelques minutes plus tard, alors qu'aucun enfant terrifié n'a encore émergé de l'obscurité.

Vittorio écarte les bras en signe de découragement.

« Ça fait des heures que je me creuse les méninges pour comprendre ce qu'a dit ce garçon. C'est évident qu'il n'existe aucune carte. Ils ont appris que leur ami avait été emmené en train et Dieu sait comment, ils se sont mis en tête qu'ils pourraient le rejoindre. Avant-hier, Italo m'a interrogé sur les voies, sur la direction des convois... comment pouvais-je imaginer ? »

Sœur Agnese repense aux questions de Vanda, elle aussi voulait obtenir des informations sur les trains des Allemands. Et elle songe avec effroi à sa réponse : ils ne vont pas très loin. Elle n'aurait jamais pu imaginer que ce pieux mensonge encouragerait la petite à entreprendre un voyage impossible. *Ça fait un moment que je ne le bats plus comme je devrais,*

pense Vittorio de son côté. *C'est comme ça qu'il remercie la famille pour toutes ses attentions ? Il n'y a pas pire qu'un enfant gâté, si ce n'est un fils efféminé. Comme le frère d'Aristide Calamai, qui fait un salut romain honteux, avec cette petite voix stridente et la main qui flotte.* La pire chose qui puisse arriver. Ça et un frère mort.

Ils marchent côte à côte en s'encourageant et en échangeant des opinions sur les punitions exemplaires à infliger aux trois ingrats. D'heure en heure, la frustration et la nervosité commencent toutefois à gagner du terrain, surtout dans l'esprit de Vittorio, un jeune homme de la nouvelle Italie peu enclin aux discussions, porté sur l'action. Face à toute circonstance adverse, il a immédiatement besoin d'identifier un ennemi. Quitte à se tromper.

« Ce garçon juif, vous le connaissez ? » demande-t-il à la sœur et, prenant un air soupçonneux : « C'est quel genre ? »

— Quel *genre* voulez-vous que ce soit, un enfant d'à peine dix ans ? répond sœur Agnese d'un ton ferme.

— Votre petite s'est amourachée de lui, pas vrai ? » relance Vittorio.

Sœur Agnese lève les yeux au ciel, implore un peu de pitié.

« Ce n'est qu'une orpheline, le seul amour qu'elle désire, c'est celui d'une mère.

— Pourtant c'est un peu étrange qu'une orpheline décide de s'échapper de nuit pour se lancer à la poursuite d'un simple ami, vous ne trouvez pas ?

— Peut-être que c'est Italo qui s'est amouraché, marmonne la sœur.

— Je vous ai entendue ! »

Tant mieux, pense Agnese.

JOUR 2

OceanofPDF.com

LE SAUT DANS LE VIDE

Agenouillés l'un à côté de l'autre, ils sont restés hypnotisés par les rails qui défilaient sous leurs yeux, lentement d'abord, puis de plus en plus vite. Lorsque le train a atteint sa pleine vitesse et que la ligne de chemin de fer s'est mise à ressembler à un ruban déchaîné, une pensée s'est immiscée dans leur esprit.

« Comment on va faire pour descendre ? » a demandé Cosimo en se tournant vers Italo qui se tenait debout, la poitrine à l'extérieur, fendant l'air avec bravade.

« Je te dirai plus tard », a répondu le garçon de façon lapidaire.

Au départ, le convoi avançait par à-coups, c'était encourageant. Ils avaient eu au moins trois bonnes occasions de sauter à terre en s'en tirant dans le pire des cas avec une égratignure aux genoux, mais électrisés par cette expérience nouvelle, ils s'étaient amusés. « On va voir qui réussit à rester debout le plus longtemps ! », « On va voir qui y arrive sur une jambe ! ».

À présent, l'amusement est fini et la nuit semble interminable. Italo a cessé depuis un moment déjà de fendre l'air, la poitrine tournée vers leur objectif, il s'est accroupi transi de froid à côté de Cosimo et Vanda. Il ne sent plus ses oreilles, ses mains ne lui donnent plus que de rares signes de vie, rien qu'un fourmillement de temps à autre. Mais le pire, c'est qu'il devra bientôt admettre qu'il ne sait absolument pas comment on fait pour descendre d'un train en marche.

« Il faut sauter maintenant, dit-il en claquant des dents.

— Ça va trop vite ! lui crie Cosimo.

— On saute dans l’herbe. C’est moelleux. »

Ils se mettent debout, peinant à garder leur équilibre. Main dans la main, ils comptent jusqu’à trois. Puis jusqu’à dix, car Vanda fait remarquer que trois, c’est peu. À dix, personne ne bouge d’un muscle. Ils se rassoient.

« C’est moi qui vais vous protéger du froid », dit Italo.

Il se colle contre le dos de Vanda, s’efforçant autant que possible de servir de bouclier. Elle, à son tour, serre Cosimo dans ses bras, lequel disparaît presque complètement. *Vittorio saurait trouver une solution pour sauver ses hommes, songe le balilla. C’est un sauveteur professionnel, lui. Malgré les forces écrasantes de la nature, il parviendrait à les protéger, ou à les encourager à sauter en donnant l’exemple le premier.* Il ne faudra jamais que le père découvre qu’ils sont restés bloqués dans ce train car son fils ne savait pas quoi faire. En attendant, il sent Vanda frissonner, Cosimo trembler et pleurnicher.

Au moment où une lueur triste commence à décolorer la ligne d’horizon, le train hésite à nouveau. Un sifflement prolongé de la locomotive précède un grincement lointain et une série de soubresauts qui se transmettent en cascade au dernier wagon et le font cahoter.

« Il ralentit ! Prêts à sauter ! dit Italo.

— Attendons qu’il s’arrête.

— Non ! S’il recommence à foncer, on va mourir congelés et on aura la honte ! »

S’il regarde sur les côtés, le train ne semble pas aller si vite, s’il regarde les rails, il risque de perdre la maîtrise de sa vessie. Mais il n’a aucun doute.

« Suivez-moi ! » hurle-t-il à ses amis.

Ces derniers n’ont pas le temps de dire un mot qu’Italo se lance du wagon, les genoux contre la poitrine. Il saute dans l’herbe en faisant une bombe. Les autres le voient atterrir, puis rouler trois quatre fois comme un pantin désarticulé, bras et jambes écartés, avant de s’arrêter, dos contre le sol.

« Tu veux y aller toi, en deuxième ? » demande Cosimo.

Italo se relève en tanguant d’un pied sur l’autre. Du sang coule de son nez et de ses genoux, mais il est rayonnant. Il a réussi, a donné le bon exemple.

Il cherche ses camarades autour de lui, élargissant le rayon à chaque coup d'œil. Ils sont encore dans le wagon, ces ramollis.

La locomotive siffle à nouveau. Le convoi chuinte et grince en ralentissant de plus en plus. Italo note que son ami, ce froussard, ne trouve le courage de sauter qu'une fois que le train roule au pas, mais encore un peu trop vite pour cette mauviette de Vanda qui daigne enfin descendre lorsqu'il est à l'arrêt, sans se presser, en s'allongeant et glissant sur le ventre, exposant sa culotte qui brille dans le noir. Il attend que les deux le rejoignent.

« Bande de lâches, dit-il.

— C'est la faute de Vanda.

— Je me suis écorché un genou », proteste-t-elle en montrant un bout de peau décollé à Italo, qui saigne fièrement.

Les premiers rayons du soleil sont réconfortants, ils mettent fin aux tremblements occasionnés par le froid, illuminent de gloire le début du second chapitre de leur entreprise, et surtout lèvent le rideau sur un spectacle inimaginable. *La cour la plus grande du monde*, s'émerveille Cosimo face à la campagne qui s'étend à perte de vue.

Des bourdonnements soudains et des battement d'ailes alarmés accompagnent leurs pas. Il semble que la nature soit en train de les étudier. *Ce n'est pas comme se balader en ville*, pense Cosimo. Murs, murets, portes, portails et grilles définissent les propriétés, les espaces accessibles, circonscrivent des parcours obligés ; dans la campagne règne un ordre différent, religieux, fait d'espace, d'air, de lumière. On a envie de hurler à pleins poumons. Cosimo n'a même pas le temps de se demander si ses amis partagent cette sensation qu'Italo se met à brailler.

« Camarades allemands ! Je suis le *balilla* Italo Barocci, fils du *commendator* Carlo Alberto Barocci et frère du héros de guerre Vittorio Barocci ! Je voudrais conférer avec votre chef pour une petite chose très urgente ! Traduis, Vanda.

— *Conférer ?*

— Mon père dit toujours comme ça.

— Moi je sais pas comment on dit conférer en allemand. Parler ça va aussi, non ?

— Non, ça va pas, les morveux parlent, les grands confèrent ! Est-ce qu'on veut être immédiatement reconnus ? » vocifère-t-il en s'éloignant sous le regard médusé de ses amis.

Ils marchent en rang hiérarchique, garçon en uniforme, garçon tout court, fille qui suit derrière, jouant à garder l'équilibre sur les rails. Ils chantent. Hurlent. Jettent des cailloux en se mettant au défi de les lancer le plus loin possible. C'est Vanda qui gagne, vingt-cinq traverses contre les dix-neuf du *balilla* ; elle se voit cependant disqualifiée pour une infraction non précisée à un règlement dont seul Italo a connaissance. Pendant ce temps, Cosimo s'est hasardé à regarder derrière lui. De la capitale de l'empire il n'y a plus trace, elle a disparu de sa vue sans qu'il s'en aperçoive, peut-être déjà pendant la nuit, lorsqu'ils étaient dans le train. Il a les jambes qui tremblent rien que d'y penser, alors il se remet à fixer la route devant lui. Comme le professeur d'éducation physique lui disait de faire sur la perche. « Regardez devant vous ! Il n'y a que les pédérastes qui se regardent les fesses ! »

« On a fait combien de kilomètres, à ton avis ? demande-t-il à Italo.

— Une centaine à pied... puis le train. D'après moi, au moins mille. »

Cosimo acquiesce. L'estimation lui paraît raisonnable.

« Il allait à quelle vitesse, le train ? ajoute Vanda, l'air sceptique.

— Très vite, les trains italiens sont les plus puissants du monde, lui répond Italo. On arrivera au camp d'ici peu. »

Un arbre chargé de fruits, de petites pommes très savoureuses, les encourage à s'accorder un déjeuner copieux. Vanda joue à pique-niquer, grignotant avec un manque d'entrain feint, parlant à tort et à travers d'obligations mondaines et de tracas de bonne ménagère. Italo et Cosimo jouent à manger la tambouille des troupes au front, attaquant le repas avec un regard torve et répondant par des grognements. Assis sous un ciel favorable, ils engloutissent la moitié des petits pains, toutes les carottes et toutes les amandes.

« Nous vivrons des fruits de la terre et de la chasse », déclare Italo la bouche pleine, recueillant l'assentiment général.

Ils prennent une dizaine de pommes sur l'arbre en guise de provisions pour le voyage ou de dons éventuels pour amadouer les camarades allemands.

« Inutile d'alourdir les sacs, fait remarquer Italo, des arbres comme celui-ci, on en trouvera des centaines. »

La fatigue commence à se faire sentir, mais le désir d'arriver au camp avant la nuit les pousse à reprendre la route et les concours d'adresse, jusqu'au moment où le chef d'expédition lève le bras pour arrêter les troupes. Il y a un imprévu.

« Et maintenant ? demande Vanda. Sur ta carte, il n'y en avait qu'une. »

Devant eux, la voie ferrée s'ouvre en V et se scinde en deux. Comme dans un affreux mirage.

« De quel côté on va ? » s'inquiète Cosimo.

Italo sait qu'un condottiere ne peut pas se permettre d'hésiter.

« On doit aller tout droit. Donc par là », répond-il.

Malgré son ton résolu, une discussion s'engage pour savoir quelle est la voie qui va tout droit. Pour Italo, c'est évidemment celle de gauche, pour Vanda et Cosimo, « tu es aveugle ? », c'est celle de droite. Ils se chamaillent. S'insultent. Cosimo demande à voter, Italo hurle à la mutinerie. Ils vont s'asseoir à distance l'un de l'autre. Se tournent le dos. Les bras croisés. Ils ne se parlent pas, ils crient.

« On aurait besoin de sœur Agnese ! s'exclame Vanda.

— Qu'est-ce qu'elle en sait, une sœur, de la façon dont fonctionne la voie ferrée ? hurle Italo.

— Elle sait tout. Parce qu'elle prie correctement et que Dieu lui répond. »

Italo lève les yeux au ciel.

« On doit tirer au sort.

— Non, on doit prier correctement et attendre la réponse du Seigneur ! »

Le *balilla* accorde la permission. Depuis l'incident au moment du départ, il ne veut pas saper son autorité avec une nouvelle erreur. Que Dieu prenne la responsabilité, cette fois. Le pacte est de prier ensemble, puis de se reposer une heure, pas une minute de plus, en attendant la réponse. Ils s'agenouillent sur une traverse.

« Priez bien, suggère Vanda, qui serre un petit pain entre ses mains. Et si les genoux vous font mal, ne bougez pas, la douleur fait arriver les questions plus vite. D'abord un *Notre Père*, puis un *Ave Maria*, comme ça aucun des deux ne se vexe. »

L'attente après les prières est éprouvante. Chaque bruissement, chaque son d'animal, chaque souffle de vent les fait sursauter. Vingt minutes avant l'échéance convenue entre eux, Italo n'en peut déjà plus.

« Vous avez entendu quelque chose ?

— Le Seigneur ne répond pas par la voix, explique Vanda.

— Et comment alors ?

— Il nous indiquera les rails qu'il faut suivre par un signe qu'on n'oubliera plus. »

Ils regardent autour d'eux, scrutent le ciel. Italo prend les jumelles, fait la mise au point sur une voie, puis sur l'autre.

« Là-bas il y a un chien mort. Vous dites que c'est un signe ? »

Ils ramassent les sacs, s'approchent de l'animal avec circonspection.

« Il est éventré, dit Cosimo.

— C'est le signe, déclare Vanda.

— Le Seigneur nous a indiqué la voie avec un chien éventré ? »

La fillette acquiesce, fait un signe de croix.

« Il a pas pu s'éventrer tout seul. C'est le Seigneur qui l'a fait pour nous indiquer les bons rails, ceux sur lesquels passent les trains. »

Italo remet son sac sur le dos en ronchonnant.

« Si c'est le Seigneur qui dit que ce sont les bons rails, ça va, mais si c'est moi... »

SŒUR AGNESE ET VITTORIO

Les espoirs d'abord nourris dans l'obscurité, puis confiés à la brume persistante du matin, se sont dissous dès que les rayons du soleil ont restitué au jour toute sa clarté. Devant eux, des kilomètres de voie ferrée et aucune trace des enfants, à perte de vue.

La sœur s'arrête pour reprendre son souffle et attendre Vittorio, qui la rejoint en boitant ostensiblement.

« Si ça se trouve, ils ont déjà fait demi-tour, peut-être sur la route, lui dit-elle.

— Non, ça n'aurait aucun sens. S'ils avaient changé d'idée, ils seraient rentrés en longeant la voie, c'est le chemin le plus court, et le seul qu'ils connaissent.

— Mais dans ce cas, comment est-ce possible qu'on ne les voie toujours pas ? »

Vittorio regarde autour de lui et hoche la tête, l'air renfrogné.

« Ils ont probablement marché toute la nuit et maintenant, ils ont dû s'installer pour bivouaquer. Cachés Dieu sait où », répond-il en se remettant en mouvement.

Ces trois inconscients ont erré pendant tout ce temps sur les voies, songe-t-il. Il n'a pas vu la moindre trace menant aux enfants et ne réussit pas à trouver d'autre explication. L'obscurité, la fatigue, un train trop rapide... son esprit élabore à un rythme effréné toutes les combinaisons catastrophiques possibles. Il se précipite le cœur serré vers le moindre tas de haillons, chaque signe de bivouac le contraint à un détour qui fait perdre un

temps précieux. Et puis cette sœur n'est d'aucune utilité, elle a un pas de militaire, mais ne fait qu'implorer la Sainte Vierge. C'est exaspérant.

« Toutes ces prières et aucune réponse. Il ne vous vient jamais le moindre doute, l'idée que l'être que vous implorez puisse ne pas exister ?

— Et vous, vous avez eu des doutes sur l'existence de votre père uniquement parce qu'il ne vous répondait pas au téléphone ? »

Ce n'est pas la rapidité de la réponse qui réduit Vittorio au silence, mais une interrogation : peut-on faire arrêter une religieuse insolente, ou bien en tant qu'employée d'un État étranger, elle doit être considérée comme étant hors juridiction ?

« Pourquoi justement lui, Sainte Mère ? se demande pour sa part sœur Agnese. Il se pourrait que les enfants soient tombés malades, ou qu'ils soient blessés. Comme compagnon de voyage, un médecin aurait été plus utile que ce militaire arrogant. Je le prends comme le signe que tu accèdes à ma prière de faire retomber sur moi tous les malheurs qui pourraient arriver à Vanda. Merci, Mère miséricordieuse, j'accepte le supplice. »

« Ça suffit avec ce murmure continu ! » explose Vittorio.

DE MINUSCULES LUEURS

Ils poursuivent un lièvre. L'animal est d'abord resté immobile sur les rails et ils se sont longuement fixés, lui avec son petit nez qui vibrait spasmodiquement, eux la bouche grande ouverte. Puis il s'est échappé en deux bonds dès qu'Italo a chuchoté : « On va se prendre notre dîner », et maintenant ils lui courent après en suivant ses traces dans l'herbe. Fichu lièvre, on dirait une torpille qui fait des zigzags. Le plan d'Italo prévoit seulement de le poursuivre : quand bien même ils réussiraient à l'attraper – est-ce que les lièvres peuvent mourir d'une crise cardiaque ? –, ils ne sauraient qu'en faire.

« On aurait dû organiser une manœuvre d'encerclement ! » déclare le garçon, à bout de souffle, après l'avoir perdu de vue.

Dans ce monde qui échappe encore aux lois de la civilité adulte, même les défaites sont exaltantes. Il n'y a pas de règles, pas d'horaires, personne ne viendra les punir, quoi qu'ils fassent ou ne fassent pas.

« On le prendra au retour, dit Cosimo. À quatre on fera une manœuvre d'encerclement, il n'aura aucune chance. »

La peur devrait ressembler à un vent persistant et glacial, paralysant, pour autant qu'ils lui prêtent attention. Or que font-ils ? « Regardez, une toile d'araignée géante ! », « Regardez, un étang ! », « Regardez, une grenouille, un mouton, une coccinelle ! ». Ce monde qui échappe encore aux règles de la civilité adulte prodigue des cadeaux à chaque pas. Parfois, l'appel de la maison se fait sentir, mais faiblement, à peine audible au milieu des hurlements qui accompagnent leurs planques dans les herbes hautes à chaque passage de camion ou de train, ou des cris sauvages qui rendent

encore plus palpitantes leurs fuites pour échapper à la vue des paysans. Autre chose que les jeux de cache-cache dans la cour. Tout est vrai. Tout est réel. Comme leur soif et les gourdes vides.

Italo scrute les environs avec les jumelles, à la recherche d'une maison. La plus proche les contraindrait à un détour d'au moins une heure. Pour la même raison, ils renoncent à l'abreuvoir à moutons. Puis ils s'interrogent face à un ruisseau qui coule du flanc d'une colline.

« Une source », dit le *balilla* en trempant une main dans l'eau.

Les observations de ses amis ne servent pas à grand-chose. Ce n'est pas de l'eau de source, elle arrive d'on ne sait où et elle est sale, il y a même de petits insectes dedans. C'est le moment qu'Italo attendait. Il plonge la gourde dans le ruisseau, la montre à Cosimo et à Vanda et, l'autre main sur la hanche :

« Je me porte volontaire, déclare-t-il, c'est moi qui vais la boire. Si je suis pas mort dans deux heures, vous pourrez boire vous aussi. »

À la suite de cet épisode et d'une autre longue marche, deux faits inattendus se confirment : le camp n'apparaît toujours pas à l'horizon et le jour n'est pas éternel. Déceptions difficiles à avaler et qui rapprochent le spectre d'une circonstance inconnue : bivouaquer dehors, de nuit, tout seuls.

Ils se mettent à chercher un lieu abrité pour monter la tente et le trouvent non loin des rails, dans une parcelle de pré entourée de ronces. Une sorte de fortin, avec un peu d'imagination. L'installation du campement est toutefois reportée en raison d'une urgence sanitaire imprévue. Vanda est expédiée à vingt pas de là. Cosimo, lui, tient compagnie à son ami accroupi derrière un buisson, tout pâle, en proie à des sueurs froides.

« C'est incroyable, dit-il à Vanda. Jamais vu autant de caca de toute ma vie.

— Vraiment ? Je peux voir ?

— Mais qu'est-ce que tu veux voir, toi ? Reste là-bas ! hurle Italo.

— Tu te rappelles les bouses de vache ce matin ? continue Cosimo.

— Arrête un peu ! C'est comme ça que tu aides le camarade qui s'est sacrifié pour toi ? »

Italo émerge du buisson une demi-heure plus tard. Il titube mais se proclame vainqueur, il a triomphé de la maladie.

« Il en faut plus que ça pour arrêter un *balilla* », bougonne-t-il tout en montant la tente.

La nuit tourne progressivement à l'obscurité totale, *un peu trop*, songe Cosimo. Mais quelques instants plus tard, il n'a d'yeux que pour la tente, qui a déjà pris forme : une vraie tente, pas des draps et des coussins, et montée vraiment en plein air, pas comme ce qu'il imaginait entre les murs de sa petite chambre.

« Vous en avez apporté seulement une ? demande Vanda.

— Évidemment, on doit voyager léger. Mais c'est celle de mon frère, elle est grande, répond Italo.

— Et moi, je dors où ? »

Italo et Cosimo échangent un regard, indiquent tous deux la tente.

« Facile, vous êtes des garçons ! Vous allez pas vous compromettre ! » proteste-t-elle en se tournant, les bras croisés, et comme aucun des deux ne demande d'explications, elle les fournit spontanément : « Vous l'épouseriez, une fille qui a dormi avec d'autres hommes ? Déjà que j'ai pas de mère ni de père, qu'est-ce que je fais ? Je reste aussi sans mari ? »

Le *balilla* est épuisé, il regarde son ami d'un air implorant.

« D'après moi... pour se compromettre il faut un lit. La tente, ça compte pas », explique Cosimo.

C'est peut-être vrai, songe Vanda. *Les grands péchés se font au lit. J'aurais dû y penser toute seule, mais maintenant c'est trop tard, et mieux vaut rester sur ses positions.*

« Et qu'est-ce que vous en savez, vous ! »

Puis, étant donné qu'aucun de ses amis n'insiste et qu'elle se voit déjà dormir toute seule dehors :

« Vous devez me jurer de le dire à personne, suggère-t-elle.

— Tu peux en être sûre », bougonne Cosimo.

Quant à Italo, il répond par un puissant gargouillement des intestins et se précipite derrière le buisson.

« Personne dira rien sur tout ce qui est arrivé aujourd'hui. Jurez ! » hurle-t-il à ses amis.

Quelques instants plus tard, trois petites lumières tremblotantes éclairent une minuscule partie de la Création. Ce sont les bougies que les enfants tiennent à la main, assis à l'entrée de la tente.

Fatigue et soif conspirent contre leur détermination. Ils pensent à leur lit, aux brocs d'eau toujours prêts à les désaltérer, mais désormais la dernière possibilité de rentrer à la maison en inventant une piteuse excuse – je me suis fait mal à une jambe en jouant, je me suis évanoui – s'est envolée depuis longtemps déjà. La peur des punitions fonctionne encore, et comment ! Elle donne envie de s'enfuir encore plus loin. La seule solution, c'est de rentrer vainqueurs avec Riccardo qui, pleurant de bonheur, conjurera le grand-père de Cosimo, la mère supérieure et, par téléphone, le père d'Italo de ne pas punir, mais au contraire d'honorer ceux qui l'ont sauvé. Riccardo le fera, et bien, personne ne sait être aussi théâtral que lui. « Ô ma patrie, je meurs pour toi ! » clamait-il toujours lorsqu'ils jouaient à la guerre.

Le *balilla* est le premier à rompre le silence :

« Cette mission sera dure, très dure, mais grâce à elle je deviendrai riche », déclare-t-il et, une fois qu'il a obtenu l'attention de ses amis : « J'ai décidé, quand je serai grand je ferai le héros qui sauve les gens.

— C'est un travail ? lui demande Cosimo.

— Bah, pas pour l'instant mais en temps de paix, si quelqu'un veut sauver un ami ou un parent, il devra me payer.

— Évidemment, c'est normal.

— Et toi, qu'est-ce que tu feras ? »

À cette question, généralement formulée par des adultes en mal de mièvreries, Cosimo a toujours répondu : explorateur. Mais cette fois l'affaire est sérieuse.

« Aucune idée. J'aimerais bien travailler dehors, je voudrais marcher et découvrir chaque jour le monde.

— Postier, alors. »

Oui, ce serait bien, rêve Cosimo. Vanda acquiesce, mais uniquement pour se faire remarquer, elle meurt d'envie de dire que plus tard elle sera infirmière. Auparavant, elle était sûre de vouloir être pâtissière, maintenant elle a changé d'avis. Les infirmières font du bien, elles sauvent les malades et contrairement aux pâtissières, elles ne restent pas sans travail quand une guerre éclate.

Un claquement. Ils se retournent brusquement. Si on écoute attentivement, elle en fait des bruits, la campagne, même la nuit. Cris de rapaces nocturnes, craquements dans les arbustes, passages de minuscules rongeurs : il semble que la nature conspire contre eux. Un véritable assaut de l'autre côté des ronces. Au grand soulagement de Cosimo, le *balilla* s'est à nouveau glissé dans le rôle du héros.

« Enfermez-vous dans la tente, c'est moi qui assure le premier tour de garde », déclare-t-il en faisant scintiller la lame de son couteau à la lueur de la bougie.

Cosimo s'étend à côté de Vanda. Il prend le peigne qu'elle lui présente, commence à se détendre. Avec un *balilla* armé qui monte la garde, tous ces bruits sont beaucoup moins effrayants. Et même, tandis que les pensées se brouillent et que la conscience devient intermittente, il se met à les associer au Maremmano, oui, au Maremmano qui s'approche en douce de la tente. Ce serait bien son genre, de leur faire une surprise pareille.

SŒUR AGNESE ET VITTORIO

Quelques heures avant le coucher du soleil, ils ont fini par rejoindre une gare. Une petite gare de campagne. Vittorio a clamé haut et fort son nom et son grade et réuni le maigre personnel : un vieil homme faisant fonction de chef de gare, un quadragénaire invalide faisant fonction de vice-chef et deux jeunes invalides d'une vingtaine d'années faisant tout le reste. Il les a ensuite soumis à un interrogatoire en règle. « Avez-vous vu trois enfants ? » Ils en ont vu des dizaines, en croisent tous les jours. « Un garçon en tenue de *balilla* et une fille très costaude ? » C'est bien possible, mais ils ne peuvent pas le jurer, ils sont cheminots, pas nounous. « Mais vous n'avez pas été informés de la disparition de trois enfants ? » Non, ils n'ont été informés de rien. « Parmi eux, il y a le fils du *commendator* Carlo Alberto Barocci ! » Vive compassion pour le Barocci en question. Vittorio, hors de lui, a téléphoné au commissaire, qui s'est défilé, puis à son père, qui une fois de plus n'a pas répondu, avant de reprendre la route avec la sœur, comptant sur la promesse du seul père de famille de ce groupe de cheminots poltrons, le chef de gare. Ce dernier avertira personnellement tous les mécaniciens de passage.

L'obscurité revendique maintenant ses droits, les serre contre elle avec l'avidité d'un tyran. Agnese la regarde avec mépris ; elle n'a pas épargné leurs efforts, n'a pas eu pitié des enfants. Alors autant le défier, ce tyran, et poursuivre leur marche. Vanda n'est pas habituée à dormir sans quelqu'un qui veille sur son sommeil, et la fillette est trop innocente pour imaginer à quel point la nuit est un incubateur de dangers. Mère miraculeuse, aide-la, toi. Agnese s'assoit contre un tronc d'arbre, épuisée, pendant que Vittorio

monte une tente d'une main experte à partir d'un rouleau de tissu et d'un tas de piquets en bois.

« Petite, remarque-t-elle.

— C'est celle d'Italo. Il a dû partir avec la mienne. Je ne pensais pas qu'on en aurait besoin, et voilà... »

Avec un peu plus de visibilité, Vittorio n'hésiterait pas, il se remettrait tout de suite en route. Mais ce sont des nuits de lune avare qui rendent la marche incertaine, et il est trop expérimenté pour commettre une telle imprudence. Si l'un d'entre eux avait un accident, s'ils dépassaient le campement des enfants sans s'en apercevoir, ce serait la fin. Italo est là, à quelques centaines de mètres, il en est persuadé. Un frère sent ce genre de chose.

Il retire ses chaussures et enlève son maillot, découvrant quelques instants son torse large et sec. *Les filles doivent être folles de lui*, pense sœur Agnese, tournant immédiatement le regard vers son bréviaire. Elle se sent invulnérable, loin des désirs charnels. Elle qui a le même âge que Vittorio, elle le regarde comme le ferait une mère.

« Demain, on partira avant l'aube. Avec un peu de chance, on les surprendra dans leur sommeil », annonce Vittorio en se glissant dans la tente.

La sœur répond par un signe de tête, sans détacher les yeux de son petit livre.

« Vous ne voulez pas vous mettre à l'abri ? lui demande Vittorio en l'invitant à entrer.

— Vous ne devez pas vous inquiéter pour moi, Dieu est mon gardien. Je serai très bien dehors, je suis née à la campagne.

— Elle n'est pas aussi petite qu'elle y paraît. On peut aussi mettre le sac à dos au milieu, si vous préférez. »

Agnese continue à murmurer sa prière. Vittorio la regarde et se gratte la tête, pensif.

« Je suis désolé pour les discussions d'aujourd'hui, ajoute-t-il d'un ton détaché, comme si ça ne le concernait pas. Mais cette histoire est absurde, ça rend fou.

— Je vous comprends.

— Tous les enfants pensent à s'échapper un jour ou l'autre, il y en a qui préparent un petit baluchon et qui disparaissent quelques heures, mais vous avez déjà vu des enfants partir de nuit et qui, après une journée entière, ne sentent pas encore l'appel de leur maison, de leur famille... ?

— Il faut croire que l'appel est faible », l'interrompt sœur Agnese.

Vittorio se retient à grand-peine.

« Celui de l'orphelinat aussi, dans ce cas.

— L'orphelinat est par définition un lieu d'accueil transitoire. On sait très bien que ceux qui y rentrent le font avec le désir d'en sortir au plus vite. Et c'est normal. »

Cette arrogance à peine dissimulée par le ton de voix suave, cette superbe de princesse canonisée... Vittorio s'enferme nerveusement dans la tente.

« Ne le prenez pas mal, tempère sœur Agnese. Nous avons tous échoué, c'est évident. Une nation en guerre est le pire endroit où faire grandir les enfants, surtout quand on est en train de perdre. On le savait bien avant de s'engager, mais quelqu'un a décidé pour nous tous d'accepter le risque. »

Quelques secondes de silence, puis la tente répond :

« Quoi qu'il en soit, la guerre, on n'est pas en train de la perdre.

— Bien entendu, bien entendu », répond Agnese sur un ton maternel affecté.

Vittorio sort et remet ses chaussures. Peut-on hurler à une sœur « Taisez-vous ! » ou « Ici, c'est moi qui commande ! » ? Il déteste les hiérarchies floues mais dans le doute, pour ne pas la laisser gagner, il se contente de grommeler et d'aller s'asseoir de l'autre côté de l'arbre. Agnese feuillette son livre avec indifférence, une page après l'autre. La tente est là à les attendre, comme si elle les regardait bouche bée.

JOUR 3

OceanofPDF.com

AUBE GLORIEUSE

Lorsqu'en rouvrant les yeux Cosimo ne voit pas son biplan en bois ni le lustre de travers au-dessus de lui, il s'apprête à les refermer et à réessayer. Mais Italo est déjà réveillé. Il est assis devant la tente, les genoux contre la poitrine et le regard fixé sur le soleil levant.

« On a réussi », lui dit-il en se retournant.

Cosimo, hébété, ne comprend pas. Il s'assoit en tailleur à côté de son ami, réveille Vanda en lui secouant un pied. Sans protester, la petite se frotte les yeux et les rejoint en rampant.

« On a passé notre première nuit en dehors de la maison, poursuit Italo en soupirant.

— C'est la deuxième, précise Cosimo.

— Mais c'est la première fois qu'on a dormi. Ça vaut plus.

— On a été courageux », confirme Vanda en se pelotonnant dans son manteau.

Ils rendent hommage à la deuxième aube de leur vie avec le silence réservé, à l'église, à la lecture des psaumes. Combien d'heures ils ont passées à reproduire l'unique soleil qu'ils connaissaient, cet astre jaune et resplendissant, à le dessiner en haut des feuilles ! Désormais, ils ne représenteront plus que le soleil levant, s'efforceront de dépeindre les nuages teintés de ce rouge étrange, la résurrection du vert de l'herbe, la première tiédeur. Et le premier cadeau de ce jour nouveau qui vient juste d'apparaître sous leurs yeux.

« Le dernier arrivé à la fontaine est un nigaud ! » hurle Cosimo.

Ils s'abreuvent chacun leur tour, frémissant durant l'attente. Cette eau est la meilleure qu'ils aient jamais bue, glacée, infinie. *L'inconnu est magnifique*, s'émerveille Cosimo en la laissant couler dans sa bouche et sur sa tête. Un baptême par lequel il se consacre fils du monde, un fils désormais avide de nuits à la belle étoile et autres aventures.

Pourquoi marcher sans effort le long de la voie lorsqu'on peut avancer péniblement en se frayant un passage héroïque dans les broussailles ? Italo porte des coups avec son canif, fait un massacre de ronces et d'orties, s'imagine entouré de lianes et de plantes carnivores.

« Acier italien », marmonne-t-il après le dernier coup.

Cosimo suit le chef en attendant patiemment qu'il se fatigue. Lui aussi, il veut jouer à l'explorateur avec la machette. Vanda regarde autour d'elle, ravie. L'automne est encore doux et nuance le feuillage avec une force délicate, persuasive, qui laisse la place à toutes les couleurs. Et puis ce silence.

« Qui sait, on est peut-être les premiers à marcher sur cette terre, dit-elle à ses amis.

— Depuis toujours ? Depuis que le monde existe ? lui demande Italo.

— Oui. Les premiers depuis toujours.

— Je crois pas. Ça doit être plein de paysans, ici. Eux, ou alors leurs parents ou leurs grands-parents, tu voudrais qu'ils n'y aient jamais mis les pieds ? »

Vanda reste en équilibre sur une jambe, agite les bras comme un oiseau.

« Peut-être plus loin là-bas, mais pas où je suis en ce moment. Si ça se trouve, personne n'a jamais marché sur ce petit bout de terre, alors je peux dire que c'est moi qui l'ai découvert. Que c'est à moi.

— Et qu'est-ce que tu veux y faire ?

— Je construis un mur, comme ça personne peut entrer. À part vous. »

Cosimo observe les alentours, fait la grimace.

« On pouvait aussi bien rester à la maison, dans ce cas. Et puis on n'a pas vu de murs depuis qu'on est partis, je crois que le Duce les a interdits à la campagne.

— Pourquoi ? »

Cosimo hausse les épaules.

« C'est le Duce, pas besoin de raison. »

La fillette soupire, acquiesce mais continue tout de même à avancer en sautant d'une motte de terre à l'autre, privilégiant celles où l'herbe est la plus touffue et n'a pas l'air tondue. Et à chaque saut, elle se sent maîtresse des lieux.

« On dirait pas une fille, Vanda, chuchote Italo à son ami. Elle est forte, elle se plaint jamais.

— Elle est orpheline.

— Et alors ?

— Si t'as pas de maman ni de papa, à quoi ça sert de te plaindre ? »

Italo y réfléchit.

« J'aime bien les filles orphelines.

— T'aimes bien Vanda ?

— Le dernier arrivé à cet arbre est un défaitiste ! » crie le *balilla*, et il part en courant.

Maintenant, c'est au tour de Cosimo de donner des coups de canif. Le maquis est clairsemé, mais il y a toujours le piège des herbes hautes. Un serpent à sonnette ou un python pourrait subitement les assaillir s'il ne les fauche pas correctement. Et tout en fauchant, il élabore des stratégies.

« Quand on parlera avec le monsieur allemand qui commande le camp, on pourrait lui raconter que Riccardo n'est pas juif. Qu'il venait toujours à la messe avec nous, de toute façon qu'est-ce qu'il en sait.

— Et s'il nous croit pas ? demande Vanda.

— On est trois à le dire. C'est nous qui gagnons. »

Italo se tourne vers son ami avec un air de reproche.

« Belle idée de raconter des mensonges comme des enfants. À un allié, en plus. Je donnerai ma parole que Riccardo deviendra un bon *balilla*, et affaire conclue. »

Quelques instants plus tard, Italo se place en tête, puis arrête la colonne et s'agenouille. Il prend les jumelles et communique aux amis ce qu'il voit : une petite gare aux murs lézardés et aux fenêtres cassées, un robinet, cinq soldats allemands vautrés sur leurs sacs à dos.

« Qu'est-ce qu'on fait ? lui demande Cosimo.

— Je vais leur parler.

— On avait dit de rester loin des gares.

— Oui, Pissedessous I^{er}, mais celles qui sont en service, pas les vieilles ! Et puis c'est probablement les soldats italiens qui nous cherchent, pas les Allemands. Je veux savoir combien de route il nous reste jusqu'au camp.

— Alors prends Vanda avec toi, suggère Cosimo en regardant son amie, qui fait tout de suite non du doigt.

— C'est un travail d'hommes. Avec la carte, je réussirai très bien à me faire comprendre. »

Il enlève son manteau, serre la bande noire autour de sa taille, arrange le foulard bleu sur ses épaules. Enfin, il coiffe le fez et se met à défiler sur place.

« Qu'est-ce que vous en dites ?

— Tu es parfait, commente Vanda.

— Ça je le sais, je suis arien.

— Ça veut dire quoi ? »

Italo la regarde, l'air abattu. Orpheline, et en plus ignorante.

« Les Ariens sont la race parfaite, donc si tu es arien tu es forcément parfait. Ce que je voulais savoir, c'est si j'y vais en marchant ou en défilant.

— En marchant », suggère immédiatement Cosimo.

Italo prend congé en faisant le salut romain. Après quelques mètres, il se retourne vers ses amis.

« Regardez ce pas.

— Non, défile pas. Ils vont penser que tu te moques d'eux ! » lui chuchote Cosimo.

Trop tard. Italo traverse la voie ferrée, et à peine arrivé sur la route, il continue au pas de l'oie.

« Maintenant ils vont lui tirer dessus », dit Cosimo en prenant les jumelles.

C'est seulement lorsqu'il se trouve à quelques dizaines de mètres que les soldats allemands remarquent cet enfant qui avance en bombant le torse et en bougeant les bras et les jambes de façon saccadée.

« Qu'est-ce qu'ils font ? demande Vanda.

— Ils le regardent. L'un d'eux s'est mis debout. Il le montre aux autres.

— Oh mon Dieu. Il s'est vexé ?

— Non, il rit.

— Il rit ?

— Oui, ils rigolent tous. Il y en a même un qui s'étrangle. »

Italo se met au garde-à-vous. Bras tendu pour rendre hommage aux valeureux alliés de l'Axe. Tandis qu'il sort la carte de sa poche, plusieurs soldats se mettent à tourner autour de lui en faisant des grimaces. Ils touchent son uniforme, jouent avec le pompon de son fez. Pas vraiment ce à quoi il s'attendait. Il avait imaginé des saluts fraternels, une discussion entre hommes, voire qu'ils lui proposent de l'emmener jusqu'au camp. Mais ils ne le traitent pas d'égal à égal, alors Italo, déçu, décide de revenir à ce qui lui réussit le mieux : il fait un sourire de brave garçon, la tête penchée sur le côté, comme avec son père lorsque celui-ci est d'humeur noire. Les yeux baissés, il tend la feuille aux soldats en balançant une jambe d'avant en arrière. L'un d'entre eux la prend et, l'air dubitatif, la montre aux autres, qui répondent par un haussement d'épaules et retournent s'allonger sur leurs sacs. La main d'Italo tremble lorsqu'il remet la carte dans sa poche. Il se retourne et se remet à défiler avec un Allemand à côté de lui qui singe son pas. Le soldat n'a pas plus tôt fait demi-tour que le garçon s'enfuit en courant, traverse les rails et disparaît dans les broussailles pour rejoindre ses amis. Vanda fait semblant de dormir. Cosimo a déjà reposé en toute hâte les jumelles.

« Comment ça s'est passé ?

— Malheureusement, ils savent rien mais ça s'est bien passé. On a même défilé ensemble. Vous avez vu ?

— Non non, s'empresse de dire Vanda, encore allongée, les yeux fermés.

— Mais ça devait être amusant, l'encourage Cosimo.

— Oui, très amusant », répond Italo.

Et pendant un bon moment, il ne dit plus un mot.

SŒUR AGNESE ET VITTORIO

Juchés sur une butte, ils scrutent avidement le parcours de la voie ferrée. Deux bergers avec quelques moutons décharnés. Des femmes qui cueillent des herbes sauvages. Des ouvriers travaillant sur une route. Ils ne voient rien d'autre.

Sœur Agnese laisse tomber son sac dans un geste de découragement. Elle sent monter en elle une rage incontrôlable.

« Voilà ce qui arrive quand on donne une instruction militaire aux enfants. Vous les habillez en soldats, les faites défiler, vous leur mettez un fusil en bois dans les mains et ensuite vous vous étonnez qu'ils pensent être capables de sauver un ami ! »

Vittorio la regarde, incrédule.

« Bien sûr, c'est ma faute, évidemment ! explose-t-il. C'est bizarre, votre Vanda n'est pas habillée en soldat, et pourtant elle aussi pense être capable de sauver son amoureux ! Qui sait, peut-être à cause du lavage de cerveau que vous lui avez fait subir, vous autres, avec toutes ces histoires de martyrs, et comme il est noble de mourir pour une juste cause ! »

Sœur Agnese reprend son chemin en grommelant.

« Vanda n'a pas d'amoureux. »

Les élancements à la jambe le font souffrir, Vittorio sait qu'il devrait se reposer, mais l'orgueil lui impose de s'aligner sur le pas de cette sœur insolente. Il se remet à la suivre en haletant et en ruminant : des marches de trois heures, ce n'est pas à la portée d'un enfant, et quand bien même, ils auraient déjà dû les rattraper. Les petits ont peut-être été signalés par un mécanicien et récupérés par la police, impossible de le savoir tant qu'ils ne

seront pas à la prochaine gare. Ou peut-être qu'il est arrivé un malheur. Enlevés, morts. Le regard dans le vide, il songe que pendant ses six mois au front, il n'a jamais tiré sur un ennemi, uniquement des tirs de barrage ; il a peut-être touché quelqu'un qui se trouve être le frère d'un autre, bien sûr, mais pas exprès ! Et il ne mérite pas un frère mort ! Ni même enlevé !

Vittorio est plongé dans des spéculations sur les équilibres de l'univers lorsqu'ils tombent sur un paysan occupé à bêcher la terre. Il y a de l'hostilité dans les gestes de cet homme, comme s'il s'acharnait sur les mottes avec une baïonnette. Devant la sœur, il ôte néanmoins son chapeau et sourit cordialement.

« Avez-vous vu des enfants qui marchaient le long de la voie ? » lui demande Agnese.

Le paysan hoche la tête.

« Non, personne depuis ce matin. À part les bergers. »

« C'est impossible, dit Vittorio.

— Ils ont peut-être marché plus que vous ne croyez. Vanda est une enfant très robuste. »

Le paysan tourne le regard vers les rails comme s'il suivait un souvenir.

« Une enfant très robuste, je l'ai vue, dit-il. Et si je me souviens bien, il y avait aussi deux marmots avec elle. Un habillé en machin, là, en *balilla*, l'autre par contre semblait normal. »

Vittorio dévisage l'homme, cherche un signe de raillerie dans son regard. Sœur Agnese n'a pas de temps à perdre.

« Où les avez-vous vus ? Ils marchaient le long de la voie ?

— Ils ne marchaient pas. Ils étaient dans un train de marchandises. »

Agnese ressent le besoin de s'appuyer sur quelqu'un, mais elle déteste trop Vittorio pour solliciter son bras.

« Ils allaient bien ? s'enquiert-elle d'une voix incertaine.

— Me semble que oui. Ils se tenaient par la main et comptaient. Comme s'ils voulaient sauter. »

Maintenant oui, le bras de Vittorio lui convient. Elle s'y agrippe avec les ongles.

« Vous les avez vus sauter ?

— Non. Il faisait nuit noire. J'ai hurlé que c'était un jeu dangereux mais après je ne les ai plus vus. J'ai juste entendu crier : je m'en fous.

— C'était il y a combien de temps ? demande Vittorio.

— L'heure, je ne m'en souviens pas exactement. J'étais allé au village pour la fête du saint patron et vous savez comment c'est ? On t'invite par-ci, on t'invite par-là, je suis rentré qu'il était peut-être bien trois heures du matin. »

Vittorio et sœur Agnese reprennent immédiatement la route pour ne pas céder au désespoir. Les enfants sont partis depuis plusieurs jours déjà et les seules informations dont ils disposent leur sont fournies par un paysan alcoolisé. Son récit explique néanmoins beaucoup de choses, songe Vittorio.

Voilà pourquoi on ne les a toujours pas rattrapés et que je n'ai pas réussi à trouver de traces.

Ils se perdent tous les deux dans de nouvelles conjectures. Les enfants ont un jour d'avance. Un jour pile s'ils ont réussi à sauter juste après avoir été repérés par le paysan, et sinon un jour plus les heures passées à bord multipliées par la vitesse du train. Calculs inutiles. Ils en arrivent rapidement à la conclusion que les enfants peuvent être à vingt kilomètres comme à cent, voire qu'ils sont morts en sautant du wagon.

« Ce sont trois inconscients ! Ils ne savent pas ce qu'ils font ! dit Vittorio.

— Oh si, ils le savent parfaitement. C'est bien ça le problème », murmure sœur Agnese.

LES ÉTRANGES DONs DU SEIGNEUR

À dix ans, l'instant est éternel. La deuxième nuit est passée depuis peu, mais il ne reste plus trace d'elle ni de son poids d'inquiétude. Évanouie. Ce sera éternellement le jour, ils marcheront éternellement sous un soleil tiède, joueront éternellement à se courir après. Italo continue à défier Vanda qui est plus forte, plus rapide mais maladroite, et en fin de matinée le *balilla* réussit à remporter la première victoire, il est arrivé en haut d'un arbre alors qu'elle est restée suspendue à la branche la plus basse, les jambes dans le vide. Cosimo, resté à l'écart, les regarde avec le détachement d'un jeune monarque confronté pour la première fois à un sentiment d'omnipotence aux dimensions inconnues.

« Après nous être entraînés avec cette mission, on pourrait en faire tout de suite une autre, suggère-t-il à Italo lorsqu'ils reprennent leur chemin le long des rails.

— Bien sûr. Pour sauver qui ? »

Cosimo donne un coup de pied dans un caillou, met les mains dans ses poches.

« On pourrait aller sauver mon père. Ça fait trois ans qu'il est parti. Trois ans, c'est assez pour quelqu'un qui est juste un emmerdeur, non ?

— Évidemment, répond Italo en saisissant le défi au vol. Et puis quand on rentrera, ce sera plus seulement un emmerdeur, ce sera le père d'un héros. Il y a des choses qui comptent. Ils nous le rendront sans faire d'histoires, et même ils lui demanderont pardon. »

C'est urgent, songe Cosimo. Auparavant, quand il imaginait son père dans son petit village perdu, il le voyait triste, mais d'une tristesse indéfinie,

générique. Maintenant c'est différent. Et la faute, il ne sait comment ni pourquoi, en incombe à ces journées en pleine nature. C'est elle qui, depuis le début, l'a incité à observer tout de près, à découvrir que chaque chose est constituée d'une multitude d'éléments plus petits, et maintenant la découverte des détails des toiles d'araignées, des fleurs et des insectes ne lui suffit plus ; étonnamment, il ne parvient plus à s'arrêter.

« Là-haut dans les lavoirs, il y a un garçon juif.

— Quels lavoirs ?

— Ceux de mon immeuble. Ça fait très longtemps qu'il est enfermé dedans. Mon grand-père et une autre dame lui apportent à manger en cachette.

— Tu devrais le dire à la police. »

Cosimo rentre la tête dans les épaules.

« Je l'ai jamais vu, je connais même pas son nom. Un jour j'ai essayé de lui parler avec le code Morse parce que je pensais qu'il devait être triste, là-haut tout seul, mais quand j'ai frappé à la porte j'ai entendu qu'il se jetait dans la cuve d'eau. »

Bien fait pour lui, ricane Italo, satisfait, tandis que Cosimo reste absorbé dans ses pensées.

« Non seulement il était triste, mais il était mort de peur s'il a décidé de se jeter dans cette eau si froide », murmure-t-il.

Italo regarde son ami. Il voit ses yeux écarquillés, mais manque trop d'expérience pour arriver au-delà, à ce cerveau préoccupé, puis, plus bas, à cette langue qui vibre de mots non dits, et plus bas encore à ce cœur qui bat sous le poids du monde. Il soupire, lui met un bras autour des épaules.

« Notre problème, à nous les Italiens, c'est qu'on est trop bons. C'est ça la vérité. »

À midi, ils s'arrêtent à côté du tronc d'un vieil arbre abattu par le vent et dévorent les quelques pommes qui leur restent. Italo est persuadé qu'ils arriveront bientôt au camp des Allemands, mais ses amis sont tenaillés par la faim. Cosimo prend les jumelles pour chercher à repérer un autre arbre fruitier, ou un arbuste sur lequel auraient poussé des baies comestibles.

« Là il y a quelque chose, dit-il d'une voix enragée par le désespoir.

— Où ?

— Dans cette petite maison là-bas. J'ai vu une femme avec une chose ronde et blanche dans la main. C'était du fromage, je parie.

— Je me porte volontaire pour la mission *Fromage*, propose Italo.

— Pas de mission *Fromage*. On a de l'argent pour l'acheter.

— Ah, c'est vrai. Alors c'est Vanda qui se porte volontaire. »

Dès le retour de leur amie, ils commencent à manger voracement en se disputant la bouche pleine. La dame a exigé tout leur pécule en échange d'un morceau de fromage qui, partagé équitablement, disparaît en un clin d'œil sans les rassasier. Cosimo et Italo mettent en doute la capacité de Vanda à marchander et jouer la petite fille indigente. « Je voudrais vraiment savoir comment fait une orpheline affamée pour ne pas arriver à jouer le rôle de l'orpheline affamée ! », « Bon sang, mais qu'est-ce qu'ils vous apprennent à l'orphelinat ? » lui reprochent-ils.

Vanda sait qu'on l'a escroquée, mais elle n'a jamais eu d'argent et ignore à quel point les yeux des adultes peuvent se dilater et devenir indéchiffrables face à une main pleine de pièces de monnaie.

Ils reprennent la route de méchante humeur, goûtent de temps à autre une baie alléchante qu'ils doivent ensuite recracher tant elle est amère, se laissent tenter par de minuscules cocons blancs qui ressemblent à de la barbe à papa mais n'ont aucun goût. Vanda se met à psalmodier une prière après l'autre, indifférente à l'exaspération de ses compagnons de voyage.

« Arrête un peu. Avec la chance qu'on a, le Seigneur va nous envoyer un deuxième chien éventré ! » crie Cosimo.

Au lieu de quoi un volatile couleur fauve affublé d'une crête et d'une caroncule rouge, effrayé par son cri, surgit d'un buisson. « Une poule ! » exultent les enfants en montrant l'animal qui trotte çà et là sans idée précise.

« Encerclement », ordonne Italo et, les bras écartés, il indique à Vanda et à Cosimo dans quelle direction aller. Une fois la proie cernée, ils convergent lentement vers elle en lui lançant des appels affectueux. La poule cherche un passage, revient sur ses pas, se met à tourner sur elle-même. S'accroupit.

« Attrapée ! crie le *balilla* en la soulevant triomphalement. On n'échappe pas à une manœuvre d'encerclement.

— Elle s'est rendue, fait remarquer Cosimo.

— Oui, mais parce qu'elle a vu la manœuvre.

— Elle doit être apprivoisée, dit Vanda. Elle est sûrement à la dame du fromage, on devrait la rapporter chez elle.

— Chez cette voleuse ? Jamais ! C'est nous qui l'avons attrapée, maintenant on va se la manger. »

La poule sous le bras, Italo entreprend de ramasser des brindilles tout en donnant de petits coups de pied dans des feuilles mortes. Il prend les allumettes. « Il faut peut-être d'abord la tuer et la plumer, suggèrent ses amis, et puis aussi lui enlever les choses molles du ventre.

— Ça suffit pas de la mettre sur le feu ? »

Non, lui répondent-ils en s'asseyant. Ils ont besoin de réfléchir. Italo prend le canif et le met sur la gorge de la poule, mais sans une once d'adrénaline dans le corps – si au moins elle avait essayé de s'échapper ! – il ne réussit pas à enfoncer la lame. Un infarctus, voilà qui pourrait être une solution. Ils la caressent, de plus en plus lentement, jusqu'à ce qu'elle ferme les yeux puis, au signal convenu, crient ensemble le plus fort possible. La poule sursaute, regarde autour d'elle, éructe des questions dans sa langue et referme les yeux.

« Quelle idée géniale de chercher à effrayer un animal sans oreilles », bougonne Italo.

La faim aiguise l'esprit, surtout celui de Cosimo et Vanda qui n'en mangent plus depuis des années, du poulet, ils ne se souviennent même plus du goût, mais de la peau croquante, ça oui, et des os à dépecer, et des doigts grasseyeux qu'on suce un par un. La solution est là-bas, sur cette petite colline à quelques dizaines de mètres ! « En haut de cette falaise ! » Il suffit d'un petit coup de pied, et le reste sera un tragique accident. Ils montent sur la crête, positionnent la poule sur le bord, la caressent pour lui transmettre leur gratitude la plus sincère. Italo se porte volontaire pour l'exécution, vise, frappe de l'intérieur du pied et l'animal, après avoir agité inutilement ses ailes, tombe dans le vide.

« Elle est morte ? demande Vanda.

— Pas encore. Elle dégringole.

— Et maintenant ?

— Elle dégringole toujours. »

La poule n'est plus visible. Ils redescendent de la colline en espérant qu'elle n'ait pas trop souffert, pauvre bestiole, elle était si mignonne.

« Elle a dû perdre toutes ses plumes avec cette chute », remarque Vanda dans un soupir de compassion.

Pensez-vous. Le volatile est en train de picorer des insectes, insouciant, comme si de rien n'était. Une plume, une seule, tournoie encore quelques instants dans l'air avant de se poser. Maintenant oui, il y a de l'adrénaline, des litres même, sans compter la faim et la rage. Cosimo et Vanda prennent chacun un caillou.

« Arrêtez ! dit Italo. J'ai décidé qu'on allait la prendre avec nous. C'est la meilleure chose à faire, avec un peu de patience on mangera des œufs tous les jours. »

Ils lâchent les cailloux et s'assoient, désespérés, mais aucun des deux ne pipe mot lorsque le *balilla* met la poule dans son sac à dos. Précautionneusement. En lui laissant même une fente pour qu'elle puisse sortir la tête et profiter du paysage.

SŒUR AGNESE ET VITTORIO

Le regard de Sœur Agnese est tourné vers le coucher de soleil, muet comme celui d'un enfant capricieux. Implorant, furibond, de nouveau implorant, puis méchant. Elle doit gagner du terrain sur les petits et peu lui importe que Vittorio n'arrive pas à tenir le rythme. « C'est moi qui ai le plus à perdre ! Vous risquez de perdre une orpheline, moi un frère ! » Voilà ce qu'il lui a crié un peu plus tôt, en lui ordonnant de s'arrêter pour se reposer. *Il est bouleversé, a pensé Agnese, c'est un garçon avec une instruction militaire et une famille qui ressemble probablement plus à une extension du ministère de la Guerre, il ne peut pas être aussi mesquin.*

Vittorio regarde également le coucher de soleil. *Si les enfants résistent aussi longtemps, c'est grâce à Italo*, songe-t-il dans un élan de fierté. Il a sous-évalué cette teigne et, contrairement à ce qu'affirme la sœur, c'est une chance que son frère ait reçu un entraînement. Il se révèle un combattant, un vrai Barocci. Le meilleur d'entre eux. Vittorio ne l'a jamais dit à personne, mais il n'est pas certain d'avoir mérité sa médaille d'honneur. En temps de guerre, on le sait, toute patrie est avide de héros, et lui a porté secours à ce soldat blessé uniquement parce que après avoir croisé son regard implorant, il a senti qu'il n'avait pas le choix. Est-ce de l'héroïsme ? Et si cet homme en proie au délire avait tourné les yeux ailleurs ? Il ne sait pas. En revanche, sur Italo il n'a aucun doute. Son frère a réfléchi, planifié et choisi. Le Barocci le plus courageux, c'est lui.

Les cris soudains et stridents d'un oiseau nocturne font sursauter Agnese, qui serre les bras contre sa poitrine pour faire croire à un frisson. Vittorio se

retient de faire une remarque sarcastique – vu le mauvais caractère de la sœur, ce n'est pas le moment de créer de nouvelles tensions.

« À l'heure qu'il est, les enfants doivent avoir compris qu'ils ne peuvent pas rejoindre leur ami à pied, dit-il sur un ton conciliant. Ils sont probablement déjà sur le chemin du retour, mais si on marche de nuit, ils pourraient ne pas nous reconnaître et filer Dieu sait où sans qu'on les remarque. »

Agnese est exténuée. Elle a exagéré. Toute une journée de route en se contentant d'un bout de pain, il faut être raisonnable, elle ne peut pas tomber malade. Cela dit, les heures de lumière sont si courtes, ils devraient prévoir au moins quelques kilomètres de marche nocturne. Et que personne ne vienne lui dire que Vanda ne serait pas capable de la reconnaître même dans l'obscurité. Elle remet son voile pour éviter tout malentendu, mais n'a aucun doute : en dix ans, il n'est jamais arrivé que Vanda ne se retourne pas lorsque Agnese la regardait à la dérobée, ou qu'elle n'ouvre pas les yeux lorsqu'elle l'observait dans son sommeil. Elle a une sensibilité hors du commun, cette petite.

Des hurlements leur parviennent du bois environnant. *Les voilà de nouveau*, pense sœur Agnese, *et ils sont beaucoup plus proches que les précédents*. Ce sont des chiens, n'est-ce pas ? voudrait-elle demander, mais elle s'est promis de ne plus adresser la parole à Vittorio et elle ne reviendra pas sur sa décision. Le Seigneur est son gardien. Voilà, à la limite elle est disposée à ralentir un peu le pas, de façon imperceptible, pour permettre à cet homme sans cœur de la rejoindre. Mais rien de plus.

« Ce sont des chiens, dit Vittorio en ricanant.

— Je sais ! »

JOUR 4

OceanofPDF.com

À L'ÉCOLE DE LA HARDIESSE

Le pire réveil du monde. Les émotions de la journée et la déception de n'avoir toujours pas rejoint le camp se sont disputé leur attention jusque tard dans la nuit et peu après, Lina – c'est ainsi qu'ils ont baptisé la poule, acceptant la première et unique proposition – s'est mise à crier au soleil levant, juste devant la tente. Le père, le grand-père et la mère supérieure réunis n'auraient pu manigancer plus brusque réveil. *Les œufs sont prêts !* ont pensé les trois enfants en se glissant dehors tous ensemble, l'un sur l'autre. Mais rien, même pas la satisfaction de manger quelque chose. La poule aussi est constipée.

Ils marchent, les nerfs à fleur de peau. Cosimo est le plus inquiet. La route dans son dos l'effraie. Au début, il se retournait au moindre bruit suspect, redoutant de voir arriver la police, l'armée – comme le supposait Italo – ou le grand-père en personne. À présent, la peur est différente. *Et si personne ne me cherchait ?* Le vieux ne s'est jamais donné trop de mal pour lui. Au fond, il y a Sebastiano pour lui tenir compagnie, une bouche en moins à nourrir ne pourra qu'être un soulagement. Qui sait si Riccardo, à sa place, se serait fait répudier par sa famille. Oui, pense-t-il. Il soupire, et les autres l'imitent, comme pour plaisanter. Mais personne n'est d'humeur à jouer. Ils n'en auront plus jamais envie après un tel réveil. Garanti. Les doutes sur la faisabilité de la mission sont devenus obsédants, ils les poursuivent comme des chiens errants, les reniflent avec impudence. Et, tout comme des chiens errants, ils s'enfuient au moindre cri.

« Construisons un radeau ! » exulte Italo.

Devant eux, un torrent. Peu profond, l'eau arrive en dessous du genou. On pourrait traverser en sautant d'une roche à l'autre, ou bien – une hypothèse pas même envisagée – en empruntant le pont qui surplombe la voie ferrée, mais sur la grève il y a un tas de planches de bois et, un peu plus loin, un écheveau de corde dissimulé entre les rochers comme une araignée primitive. Ce serait dommage de ne pas en profiter.

Italo dirige les travaux, Cosimo et Vanda exécutent. Surtout Vanda : les planches, elle réussit à en porter jusqu'à quatre à la fois. Ils les rapprochent et les attachent avec une frénésie rageuse, comme s'ils se réappropriaient quelque chose de juste, d'incalculable et qui leur reviendrait de plein droit. Quant au lancement, c'est le *balilla* qui s'en charge. Il pousse solennellement le radeau à l'eau, saute dessus, suivi de ses amis et, pointant un long bâton entre les roches, entreprend de le gouverner vers le centre du torrent, là où le courant devient plus insidieux. Avec un bruit sec, celui-ci emporte immédiatement deux planches. Ils pourraient déjà sauter sur la rive opposée, mais ne soyons pas ridicules, seuls des vieux se laisseraient effleurer par une idée aussi saugrenue. Vanda, un bras tendu vers le ciel et l'autre sur les yeux, hurle comme une damoiselle en détresse ; Cosimo s'agrippe à la proue tel un mousse dans la tempête ; Italo, au gouvernail, dramatise en énumérant les risques à tue-tête. Jusqu'au moment où de nouvelles planches se brisent juste sous ses pieds.

« Le navire est perdu ! Les femmes et les enfants d'abord ! »

Ils sautent à terre ensemble.

À peine le radeau échoué à deux pas du bord, Vanda s'écroule sur l'herbe et fait semblant d'être moribonde. Cosimo et Italo se jettent à côté d'elle en gémissant comme deux vieux naufragés. Ils se prennent par la main, les yeux tout excités, avec l'envie de le refaire, puis se disent qu'il faut se dépêcher : ce sera encore plus amusant avec Riccardo. Au-dessus d'eux, le carré de ciel qu'ils voyaient depuis la cour, multiplié par mille.

Dormir quand on a sommeil, se réveiller sans personne pour vous dire de vous presser car il est tard, marcher pour rejoindre un ami et, pendant ce temps, s'interroger sur les rouages de la nature, rien ne leur a jamais paru aussi sensé. Ils se sentent les souverains de ce monde qu'ils découvrent pas

à pas, et toute intrusion les contrarie. D'abord celle d'un vieillard voûté qui avance lentement, une besace sur l'épaule – probablement un mendiant ; puis celle de quatre garçons, entre douze et seize ans, qui parcourent la voie ferrée en sens inverse. Eux aussi ressemblent à des mendiants, maigres, les vêtements sales et déchirés, l'un d'entre eux a d'horribles croûtes sur la tête et marche sans chaussures. *Quoi, mais dans ce coin ils sont tous pauvres ?* se demandent Cosimo, Italo et Vanda en les observant, cachés derrière un buisson. *Peut-être que ce sont les vêtements qu'ils portent pour jouer, chez eux ils en ont d'autres*, se répondent-ils avant d'assister à la rencontre de ces enfants avec le vieux. L'homme, qui avait tenté de changer de direction, se voit immédiatement encerclé, bousculé, dépouillé de son sac. À l'intérieur, il n'y a rien d'autre que des guenilles, et après avoir menacé de le frapper, les garçons s'en vont en jurant.

Même s'ils n'ont rien compris à ce qui vient de se passer, pour les enfants c'est le signal : il faut se tailler, et vite. Ils ne s'arrêtent qu'en apercevant un nouvel intrus. Un paysan avec un seul bras, le visage semblable à du papier froissé, occupé à arracher de l'herbe de l'autre côté de la voie ferrée. Il est de dos, les enfants pourraient passer inaperçus, mais Italo est d'avis contraire. Ils ont besoin d'informations et cet homme, qui porte un pantalon sans trous, tenu par une vraie ceinture et non par une corde, lui inspire confiance.

« Je vais lui demander pour le camp.

— Demande-lui aussi s'il aurait un peu de pain à nous prêter », propose Vanda.

Malgré le froid mordant, Italo retire son manteau pour afficher son uniforme. Il s'apprête à coiffer son fez mais se ravise.

« Peut-être que cette fois c'est mieux sans ? »

Ils optent pour une présentation plus informelle. Cosimo lui suggère, avant de lui dire franchement, de ne pas marcher au pas. Rien que pour l'agacer, Italo repart au pas de l'oie, mais dès que l'homme se retourne, il se met à avancer la tête basse, les mains dans ses poches. Le premier contact avec l'intrus n'est pas des meilleurs : l'autre ne répond pas au salut romain, même si c'est le bras gauche qui lui manque.

« Et toi t'es qui ? lui demande l'homme.

— Barocci Italo.

— Barocci... ton père est pas d'ici, pas vrai ?

— Non, pas exactement.

— Il le sait, que tu te promènes dans cette tenue ? »

C'est un secrétaire du Parti camouflé en paysan sans bras ! Je devais mettre le fez et marcher au pas, je le savais ! pense Italo tandis que l'homme continue à le dévisager en marmonnant.

« J'aimerais bien lui dire deux mots, à ton père.

— Malheureusement il n'est pas là pour l'instant.

— Mieux vaut pour lui. »

Italo décide de se dépêcher. Il sort la carte de sa poche.

« Vous savez où est cet endroit ? »

L'homme prend le bout de papier, le regarde en étendant complètement le bras.

« C'est quoi, une gare ?

— Je ne sais pas précisément, répond Italo en restant vague. Mais peut-être qu'à l'intérieur il y a des enfants. Avec leurs parents. En compagnie de soldats allemands. »

Qu'est-ce que j'ai dit de mal ? se demande Italo, intimidé par le regard de l'homme chez qui, en un instant, la perplexité a laissé place à la fureur.

« Sauve-toi, grogne le paysan en lui remettant le papier dans les mains.

— Vous auriez du pain ?

— File ! »

Il y a quelque chose qui cloche, rumine le balilla en retournant sur ses pas. On n'y comprend plus rien. Ils sont tous méchants, tous nerveux, et ne s'adoucissent même pas devant mon uniforme. Les sourires et les saluts romains que je recevais toujours, ils sont passés où ? Peut-être que le fascisme vaut seulement en ville et que dans les campagnes chacun fait ce qu'il veut ? Je vais dénoncer ce vieillard, oui, je vais tous les dénoncer ! Une fois qu'on m'aura accueilli en héros, je parlerai de ces soldats qui se sont moqués de moi, de la femme qui a volé l'argent d'une pauvre orpheline

et de ce vieux tout ridé qui se fait passer pour un secrétaire régional et ne rend pas honneur au Parti.

« Pourquoi il s'est tellement fâché ? » demande Cosimo.

Italo lui arrache le manteau des mains et se remet en route, le visage cramoisi de rage.

« Il avait du pain ? » lui demande Vanda.

OceanofPDF.com

SŒUR AGNESE ET VITTORIO

La gare de triage est à cinq cents mètres. Trop pour Vittorio, qui a dû ralentir car il ne sent plus sa jambe depuis une heure déjà. Il n'a pas réussi à retenir sœur Agnese, et à présent il lui reste simplement à espérer qu'elle suive scrupuleusement ses indications. Il y a des questions bien précises à poser, et puis le coup de téléphone au père. Si seulement la blessure cessait de le tourmenter. Quatre mois pour juguler cette mauvaise infection, et voilà qu'elle revient déjà frapper sous la peau.

Il voit Agnese apparaître sur le quai. Son pas rapide l'incite à se relever, il y a des nouvelles, semble-t-il. Mauvaises ? Il tente de déchiffrer son visage, mais elle est trop loin. Si c'était le cas, la sœur se serait peut-être évanouie. Elle agite les bras dans sa direction et Vittorio n'a plus de doutes, elle a eu des nouvelles, et des bonnes. À supposer qu'elle soit à même de les comprendre sans son aide.

« Le train est passé à sept heures ! hurle-t-elle dans l'urgence de partager les informations. Plus ou moins quatre heures après que le paysan les a aperçus ! Le chef de gare a dit qu'il roulait lentement et que s'il y avait eu des enfants, il les aurait vus, donc ils sont descendus avant ! »

Vittorio pousse un soupir de soulagement, si le train a mis quatre heures pour arriver en gare, ça veut dire qu'il s'est arrêté fréquemment et longtemps, et que les...

« Les enfants n'ont pas dû avoir de difficulté à sauter ! » poursuit Agnese.

Si ça pouvait servir à retrouver son orpheline, cette sœur saurait même calibrer un tir de mortier, songe Vittorio.

« Vous avez appelé mon père ? lui demande-t-il en la rejoignant.

— Les communications sont coupées. Il y a probablement eu un nouveau bombardement.

— Manifestement, on va devoir s'en sortir tout seuls.

— Vous pensez pouvoir continuer ? »

Vittorio remet le sac sur son dos et reprend la route le long des rails sans répondre. La sœur irait plus vite sans lui, il le sait, mais ce qui le préoccupe avant tout, c'est la détermination de ces enfants. Lui, à dix ans, serait rentré au plus tard après la première nuit, alors que ces trois-là n'en démordent toujours pas. *Qu'est-ce qui peut bien les rendre si obstinés, mais quoi donc ?* se demande-t-il.

L'EMPIRE CACHÉ

Vanda prend une longue inspiration pour, au moins, se rassasier d'air. Ça ne fonctionne pas, mais pas du tout, au contraire : une sensation de vertige inconnue la fait tituber et rend la marche encore plus incertaine. Les privations, ajoutées au sentiment que cette mission est devenue une affaire extrêmement sérieuse, sont des fardeaux qui font trembler les jambes.

À la vue d'un train, ils montent sur le flanc d'une colline pour s'éloigner de la voie ferrée et observent en cachette la cargaison. Ce sont des militaires. Des centaines de visages et de bras dépassent des fenêtres, par grappes, comme des têtes et des membres de poupées qu'on aurait entassés en toute hâte dans des boîtes trop petites. Cosimo regarde ces visages lointains, les traits sont flous, indéchiffrables, mais dans l'ensemble on a l'impression d'un train malheureux. Italo, au contraire, est soulagé, si ces soldats vont vers le sud c'est bon signe, s'ils rentrent chez eux cela signifie que la guerre se déroule au mieux.

Ils ressortent des herbes hautes pour affronter les derniers mètres de montée, dans l'espoir de réussir à apercevoir le camp depuis le sommet de la colline. Nulle construction à l'horizon. Il n'y a pourtant aucune déception dans les regards, uniquement de l'incrédulité face au spectacle qui s'offre à eux : une étendue d'herbe, de prairie, de Création qu'ils ne peuvent même pas quantifier. Et puis des dizaines de nuances de vert mêlées aux taches rouges, violettes et jaunes des fleurs les plus obstinées, celles qui ont survécu aux premiers froids. Dans l'air une odeur primitive, anéantissante.

« Jamais vu un pré aussi..., balbutie Cosimo.

— Aussi... aryen », complète Vanda.

Sur quoi elle s'assoit, les yeux brillants.

« Qu'est-ce que t'as à pleurnicher ? lui demande Italo. On pleure pas pour les belles choses. »

La petite fille s'essuie le nez avec son mouchoir couvert de fleurs brodées, grandes et petites. En fonction des trous qu'elles ont dû dissimuler.

« Je sais, mais ça m'a fait penser que j'ai jamais couru jusqu'à attraper un point de côté. Vous, vous le disiez tout le temps, et moi, ça m'est jamais arrivé de toute ma vie. C'est pour ça que je pleure.

— Eh bien maintenant ça va t'arriver. Prêts ? »

Ni Italo ni Cosimo ne parviennent à rejoindre Vanda qui court, hurle et arrache l'herbe haute avec les mains. Elle la mangerait, dévorerait le pré tout entier ainsi que chaque instant de cette course, chaque cri et chaque regard de ses amis, pour les emporter avec elle. Si le destin veut que son corps continue à grandir, elle souhaite que ce soit pour une raison inoubliable. Le voilà, le point de côté. Vanda ralentit, pose une main sur sa hanche, se plie en deux en riant à gorge déployée. Et plus elle rit, plus elle a mal. Elle s'étend, disparaissant dans l'herbe. Italo et Cosimo l'imitent, font semblant d'avoir mal eux aussi car ils veulent tout partager de ce moment. Un gros avion passe très haut dans le ciel sans parvenir à les distraire ne serait-ce qu'un instant de la contemplation des nuages qui avancent à toute vitesse au-dessus d'eux. Ils s'amoncellent et s'effilochent sous l'influence de courants invisibles qui font de même avec les pensées.

« D'après vous, est-ce que les adultes nous aiment ? Nous aiment vraiment ? demande Vanda.

— Évidemment, pourquoi ? » lui répond Italo.

Vanda presse l'herbe entre ses mains.

« Vittorio est rentré blessé et ton père est impatient qu'il reparte. Moi, si j'aimais vraiment mon fils, je voudrais pas qu'il aille faire la guerre. J'aimerais le voir dans un pré comme celui-ci. »

Italo soupire gentiment.

« Tu dis ça parce que t'es une fille, tu connais rien aux choses politiques. On est en train de faire un empire. Tu veux pas d'un empire qui soit grand et respecté de tous ? »

Vanda baisse les yeux, hausse les épaules.

« Juste une petite maison à moi, ça m'irait bien aussi. »

Cosimo se tait mais n'a guère de doutes. Dès qu'il aura sauvé son père, il exigera des explications : « C'était plus important d'emmerder le monde ou de m'emmener dans le pré le plus aryen et le plus gigantesque du monde ? Ou peut-être de faire les deux à la fois ? »

OceanofPDF.com

SŒUR AGNESE ET VITTORIO

Vittorio est occupé à chercher des traces le long des rails, hors de lui. *Comment peut-elle être assez arrogante pour me faire la morale – elle, la plus esclave d’entre les esclaves, une femme que son ordre et son Dieu ont privée des libertés les plus élémentaires, elle se permet de me dire que je suis un serviteur obtus du Duce.*

La rage lui monte aux lèvres sous forme de minuscules détonations. Ils parlaient de l’indulgence excessive dont jouissent les enfants de nos jours, tout se passait bien, ils étaient d’accord, Vittorio disait qu’il fallait surveiller Italo de plus près et elle lui avait donné raison : on ne peut pas prendre le risque que son fils joue avec n’importe qui, y compris les enfants juifs et les fils d’éléments subversifs, vous voulez rire ? Encouragé à poursuivre le raisonnement, il avait alors cerné le problème : les femmes, ou plutôt le fait qu’une grande part de l’éducation leur soit confiée. Trop tendres, sans nerfs, comme elle le savait certainement elle aussi. Oui, lui avait répondu Agnese sur un ton cordial, elle avait une certaine familiarité avec le genre. À partir de là, sans qu’il comprenne pourquoi, sarcasme, moqueries flagrantes, agressions verbales caractérisées qui auraient continué on ne sait combien de temps sans l’incident de parcours : une bifurcation.

Après avoir mené à bien une brève exploration, Vittorio n’a pas d’autre choix que de retourner vers la sœur. Il la trouve toujours immobile comme une statue de sel, agenouillée à l’endroit où la voie ferrée bifurque, et cache à grand-peine son exaspération.

« Reposons-nous un peu.

— Ce n'est pas le moment ! Ces enfants ont déjà passé trop de nuits à la belle étoile et nous, on ne sait même pas où aller ! Sainte Mère, donne-moi un signe.

— Le voilà, le signe. »

Vittorio tend à la sœur une croix, deux brindilles fixées l'une sur l'autre avec la tige d'un épi. Agnese regarde le petit objet, puis Vittorio.

« Un peu plus loin, sur cette voie, il y a un chien mort. Je l'ai trouvé là-bas. Il n'y a que des enfants pour faire une chose pareille.

— Alors c'est celle-là, la bonne voie. Merci, Vierge de la Révélation, pour ce signe ! »

Vittorio la regarde avec consternation.

« C'est moi qui l'ai trouvée, la croix », marmonne-t-il en se dirigeant vers le pré.

Agnese se lève et prend son sac juste au moment où Vittorio s'étend dans l'herbe en lui tournant le dos.

« Ne faites pas l'enfant. Vous avez été brave, je vous le concède, mais maintenant allons-y. Nous devons profiter de chaque heure du jour. »

Vittorio installe son sac à dos en guise d'oreiller et ferme les yeux.

« C'est bon, je vous demande pardon pour la discussion de tout à l'heure. J'ai exagéré. Maintenant, remettons-nous en route, qui sait depuis combien de temps ces trois enfants n'ont pas mangé ! »

Vittorio soupire avec indolence.

« Le pommier, vous vous en souvenez ?

— Oui. Pourquoi ?

— Moi je cueillais des fruits pendant que vous, comme d'habitude, vous étiez en train de prier.

— Oui, j'ai compris, je me rappelle. Et donc ?

— Ils se sont arrêtés là, eux aussi. »

La sœur s'approche pour écouter la suite.

« Il manquait juste les pommes sur les branches les plus basses. Elles ont été cueillies et mangées par des enfants. Un bon gueuleton, à en juger par les trognons que j'ai vus par terre. Moi. Parce que évidemment c'est

difficile de suivre les traces quand on a tout le temps les yeux tournés vers le ciel.

— Merci, Vierge des Pauvres, d'avoir restauré les trois brebis égarées », marmonne Agnese uniquement pour l'agacer.

Vittorio retient une explosion de rage entre ses lèvres, mais cette fois ne mord pas à l'hameçon.

« Étant donné que vous avez besoin de moi pour les trouver, à partir de maintenant vous ferez comme je vous dis. Sans discuter ! Laissons-les s'épuiser, nous on fera une pause toutes les trois heures. »

OceanofPDF.com

JOUR 5

OceanofPDF.com

LE RETOUR DE CACADESSOUS

Le matin, Lina a pris son envol, les ailes déployées et le cou tendu. Pour quelques mètres seulement, grâce à l'accélération donnée par le coup de pied d'Italo. « Il fallait que ça tombe sur nous, une poule avec les fesses bouchées ! » La nature, qui au début du voyage semblait une mère prodigue de cadeaux, se révèle une vieille radine. Ils ne croisent que des arbres dépouillés, des buissons saccagés et, pour la première fois, la pensée qu'ils adressent au Maremmano est troublée par la rancœur. Il fait sûrement au moins deux repas par jour, lui.

La végétation est devenue si dense qu'elle rend la marche de plus en plus lente et irrégulière, quoique finalement moins pénible. La visibilité, réduite à quelques dizaines de mètres, estompe les distances, alimentant l'espoir de voir surgir l'entrée du camp d'un instant à l'autre. En attendant, c'est la silhouette lointaine d'un passage à niveau qui émerge dans l'enchevêtrement des branches. Italo l'étudie attentivement. Il y a un soldat italien de garde.

« Je vais lui parler.

— Toi tu vas nulle part. Peut-être qu'il est justement en train de nous attendre, celui-là », dit Cosimo.

Italo approuve, magnanime.

« Tu as raison, camarade. Ça pourrait être un des soldats envoyés par mon père. »

Les enfants se regardent, l'air grave. Ce sont des personnes recherchées, pas de quelconques marmots, et leur mission est en péril. Italo prend la dernière cigarette. Il l'allume, aspire et souffle la fumée, puis la passe à

Vanda, lui accordant la permission de participer au rite, elle est grande désormais. Vanda la garde un instant entre les doigts, en grande dame, avant de la tendre à Cosimo. Elle se sent bien dans la peau de la fugitive. Depuis leur départ, elle ne se voit plus comme une orpheline. Une écervelée, une héroïne, une aventurière, une dame en danger, mais orpheline non, jamais. Et elle n'a plus hâte d'arriver.

« On va faire un détour, ordonne Italo.

— Mais c'est dommage. Ce soldat pourrait nous donner des bonbons. Parfois ils le font », proteste Vanda, qui salive d'avance.

Les amis acquiescent avec détachement. Dans leurs têtes, une orgie de sucre et de concentré d'orange.

« Au fond, ils cherchent trois enfants, lâche Cosimo. Donc si tu y allais juste toi, Vanda, il ne soupçonnerait rien.

— Moi ? Et s'il me manque de respect ? »

Italo et Cosimo échangent un regard.

« C'est-à-dire ? »

Vanda n'en croit pas ses oreilles. Deux morveux !

« Il pourrait essayer de m'embrasser ! Et même tomber amoureux, et là les ennuis commencent. Avec l'amour naissent les enfants ! »

Les garçons se regardent à nouveau.

« T'inquiète pas, répond Italo.

— Et puis pour faire un enfant, il devrait t'embrasser sur un lit », ajoute Cosimo.

C'est vrai, il faut toujours un lit, elle le savait, bon sang ! Mais pas question d'admettre son erreur.

« Allez me prendre la boîte à bijoux, froussards ! » Et, devant la mine abasourdie de ses amis : « Le sachet avec les rubans ! »

Elle les étale un à un sur sa main. *Les bleus ou les dorés ?* La question donne lieu à une conversation animée : « Tu vas pas à un bal, tu vas demander à manger », « Tu dois avoir l'air d'une orpheline affamée, et rentre un peu ce ventre, sinon comment tu veux qu'on te croie ! », « Je refuse de faire la morte de faim, et puis si c'est moi qui dois y aller, c'est moi qui décide, je sais comment on attire l'attention des hommes, je l'ai vu

faire ! ». La discussion est close. Propre, soignée, les cheveux ramassés sur les côtés par deux rubans dorés – jaunes en réalité –, Vanda sort à découvert à l'endroit indiqué par Italo, à mi-chemin, l'emplacement idéal pour sonder les intentions de ce soldat. Il est jeune, lui sourit, et elle fait ce qu'elle a appris.

« Tu trouves qu'elle a l'air d'une orpheline affamée ? marmonne Italo.

— Non, on dirait une petite grosse qui se dandine. »

Pourtant ça marche. Dès qu'ils voient le soldat lui dire bonjour, puis lui tendre quelque chose, les deux amis accourent en s'abritant derrière les buissons, se chamaillent car « un *balilla* ne passe pas devant un camarade sans faire le salut ». Ils la rejoignent, gesticulent, mais elle rien, elle avance imperturbable le long de la voie ferrée avec cette démarche ridicule et le petit paquet qu'elle tient à la main, comme le font certaines femmes avec leur sac. Elle se dit que ce serait bien d'épouser un soldat, et peut-être d'avoir des enfants à qui elle dirait : « Vous vous êtes de nouveau échappés, ça ne se fait pas, ça ne se fait pas ! », et elle ne s'aperçoit de la présence de ses amis qu'en les entendant chuchoter.

« Il me regarde ? demande-t-elle à mi-voix.

— Non.

— Vous êtes sûrs ?

— Oui, Vanda ! » murmurent-ils, exaspérés.

Ce ne sont pas des bonbons, mais la déception d'Italo – risquer de faire un bébé pour trois biscuits ! – est de courte durée. Ils sont rances, insipides, et pourtant bons à mourir. Les enfants mangent en fixant avec des yeux exorbités leur ration, qui s'amenuise à chaque bouchée. Et puis la chasse aux miettes, ramassées sur les vêtements, et même par terre avec la langue. Traumatisés par ce misérable hors-d'œuvre, ils se remettent en route sans un mot. *Qu'est-ce que je donnerais pour trouver un arbre à pastèques*, songe Cosimo.

Après plusieurs heures de marche, ils abandonnent la voie ferrée pour s'accorder un peu de repos. Avant toute chose, Italo fait sortir Lina du sac à dos et fouille dedans. Caca à volonté, mais pas le moindre œuf. Vanda est exaspérée, des poules qui ne produisent pas d'œufs, des hommes incapables

de se procurer de la nourriture, personne ne fait son devoir ici ! Elle arrache le sac des mains d'Italo avec un air de ménagère revêche.

« Donnez-moi aussi vos vêtements, je vais faire un peu de lessive. »

On n'avait jamais parlé de laver les vêtements, mais aucun des deux n'est prêt à la contredire.

« Espérons juste qu'on n'arrivera pas aujourd'hui parce que moi, chez les Allemands, j'y vais pas parfumé comme une femme », proteste Italo.

Étendus au soleil, ils regardent Vanda s'approcher d'un abreuvoir pour animaux, le baluchon à la main, puis se mettre à frotter le linge dans l'eau. Et à fredonner. Jusqu'au moment où cette mélodie finit par adoucir leurs pensées, les rendre inoffensives et faire trembler leurs paupières.

« Tiens, ils sont secs. »

Cosimo rouvre péniblement les yeux en bâillant. Il prend le maillot et la chemise que Vanda lui présente. Ils sont encore un peu humides mais chauds, et ils sentent le soleil. Italo se réveille à son tour, s'étire et tend une main vers son amie, qui le regarde d'un air surpris.

« Qu'est-ce que tu veux ? »

— Comment ça, *qu'est-ce que je veux* ? Mes habits.

— Tu les as pas déjà pris ? »

Échange de regards. Italo se lève. Sur les buissons derrière lui ne sèchent que des chaussettes.

« Si c'est une plaisanterie, ça me plaît pas du tout. Où est ma chemise noire ? » hurle-t-il.

Ce n'est pas une plaisanterie, les amis le jurent et le rejurent, une main sur le cœur et l'autre sur le Duce à cheval. Sur le buisson où Vanda répète l'avoir étendue, un peu plus loin, il n'y a rien. On l'a volée. Italo, en slip et maillot de corps, se met à courir dans tous les sens tandis que Vanda l'implore :

« Il y a des voleurs ici, c'est dangereux. Enfile les autres vêtements et allons-y. »

Italo se fige, se met à trembler. Il se retourne, les larmes aux yeux.

« Mais qu'est-ce qu'on fabrique ? On est fous ! Trois enfants ne peuvent pas se promener tout seuls jour et nuit ! Et puis ici on n'y comprend rien, ils

sont tous nerveux, ils nous volent l'argent, les vêtements... tôt ou tard ils vont nous tuer ! On doit tout de suite rentrer chez nous ! Pissedessous I^{er}, Vanda le Gros Cul et Cacadessous ! Mais où on croyait aller !

— *Cacadessous* ? Alors il le savait..., murmure Cosimo.

— *Vanda le Gros Cul* ? » marmonne la fillette en lançant un regard furieux à son ami.

Si elle n'ajoute rien de plus, c'est parce qu'il y a une autre urgence : ils doivent calmer le *balilla*. Il est hystérique, impossible de le raisonner. Les enfants, désespérés, assistent à des hurlements et des pleurnichements jusqu'à ce que leur camarade, épuisé, se recroqueville sous un arbre en suçant son pouce.

« Si on retrouve pas la chemise noire, adieu la mission héroïque », dit Cosimo.

Assis sur la branche d'un arbre, ils scrutent les alentours avec les jumelles. D'abord Cosimo, qui cherche des traces du voleur, puis Vanda, qui fait la mise au point sur une maison de paysans.

« On voit pas le voleur, mais là-bas il y a quelque chose qui pourrait marcher pour calmer Italo. »

Cosimo prend les jumelles et les pointe vers l'endroit indiqué par Vanda, à savoir un étendoir sur lequel sèchent des vêtements et des draps.

« Qu'est-ce qui pourrait marcher ?

— Cette robe noire qui pend juste au centre.

— C'est une robe de veuve.

— Elle est noire, c'est tout ce dont on a besoin. Toi, arrange-toi pour la récupérer, moi je vais chercher une aiguille et du fil. »

Plus jamais de mission avec un fou et une fille, plus jamais, jure Cosimo avant de la suivre.

Ils arrivent en catimini près de l'entrée de la maison. À l'arrière, une femme travaille la terre dans un potager. Le bruit rythmé de la pioche leur permet d'avancer tranquillement, sans craindre d'être surpris. Cosimo arrache la robe et s'enfuit en courant. Vanda ouvre doucement la porte. Il n'y a pas de carrelage sur le sol. Les meubles se résument à une table, un lit gigantesque et un coffre qui attire immédiatement son attention. Elle

l'ouvre, fouille à l'intérieur, ne voit que des tas de haillons et de vieux ustensiles. Le bruit de la pioche l'encourage à poursuivre ses recherches. Elle remarque une petite boîte en métal sur le rebord de la fenêtre, l'ouvre et y trouve tout le nécessaire. Implorant le pardon de la Vierge Marie, elle prend le strict minimum, une aiguille, quelques mètres de fil noir qu'elle enroule autour de sa main. Sur le poêle, elle aperçoit un bol en bois rempli de noisettes. En demandant à nouveau pardon, elle grappille deux poignées. La voix de la femme la fait tressaillir. Depuis la fenêtre, elle voit des têtes enfantines se relever, il y en a des tas. Sa première pensée : c'est une maîtresse d'école ? Les petits courent vers la dame, lui montrent les cailloux qu'ils ont ramassés en pleurnichant, « Maman, Maman ! », pour attirer son attention. Vanda regarde ses mains pleines de noisettes, toutes ces bouches à nourrir, puis les met dans sa poche et s'enfuit.

Vous avez déjà une mère, pourquoi vous voulez en plus des noisettes ?

Elle travaille sur la robe avec une rapidité et une habileté qui laissent Cosimo sans voix. Prier et coudre, coudre et prier, à l'orphelinat on fait tout pour donner aux petites filles un avenir de bonnes épouses chrétiennes. Elle coupe la jupe avec le canif d'Italo, faufile l'ourlet en se servant de son camarade comme modèle et avec le reste de tissu, elle fabrique la bande à enrouler autour de la taille.

« Regarde ça, annonce-t-elle à Italo après avoir arraché le dernier morceau de fil avec ses dents.

— Ma chemise ! Vous l'avez trouvée où ? »

Il bondit sur ses pieds, l'arrache des mains de Vanda.

« C'est pas la mienne. Le col est bizarre. Et les boutons... on dirait des billes.

— C'est une dame qui habite ici tout près qui nous l'a prêtée. Elle est à son fils. Ici, elles sont comme ça.

— Et le pantalon ?

— Fais pas de manières. Mets celui que tu as dans ton sac », dit Cosimo.

Italo essaie la chemise. Il la lisse avec les mains, mais pas moyen de faire coller le tissu contre la peau.

« Pourquoi elle est molle, là-devant ?

— Le poids des médailles... la dame nous a dit qu'il en avait gagné plein », explique Cosimo.

Italo bombe le torse. Vanda tente de l'arranger en serrant la bande autour de sa taille.

« Comment elle me va ? » demande le *balilla* en posant, bien droit.

Cosimo, par honnêteté, s'abstient de répondre.

« Très bien. Beaucoup mieux que l'autre », déclare Vanda.

Les jambes écartées et les mains sur les hanches, Italo hoche la tête, satisfait, et coiffe son fez.

« À cause de ce voleur de chemises noires, on a perdu beaucoup de temps. Allez, courage ! » exhorte-t-il ses amis, et il se remet en route.

Cosimo et Vanda observent un instant leur chef, incrédules. Avec le fez, le foulard bleu et la nouvelle chemise noire fièrement portée sur ses jambes pâles.

« Italo, le pantalon », finit par dire Cosimo.

SŒUR AGNESE ET VITTORIO

Agnese voudrait hurler mais ne peut pas, ce n'est pas convenable. Une course libératrice, c'est une chose ; se comporter comme une sauvage, c'en est une autre. Vittorio hésite. Sa jambe lui fait mal quand il court, au fond un cri ou deux seraient justifiés. Mais oui.

Quelques minutes plus tôt, ils ont grimpé sur un petit promontoire, espérant apercevoir les enfants. Au lieu de quoi, ils se sont retrouvés face au chef-d'œuvre d'un dieu jardinier, l'œuvre d'un chef suprême. Toute cette beauté ne pouvait être un hasard. Elle se trouvait là pour eux.

« On court ? » a proposé Agnese tout bas, sans détacher le regard de cette étendue.

Ils sont partis à grandes foulées en déclarant que oui, c'était une bonne idée pour gagner du terrain sur les enfants. Puis, après avoir attendu que l'autre saute le pas, tout à coup ils ont décidé de passer outre, poussés par le même souffle de vent.

Coquelicots, gentianes, minuscules marguerites blanches et renoncules jaunes défilent sous leurs yeux. Plus aucune trace, en revanche, des orties qui infestaient le chemin le long de la voie ferrée, elles ont fait preuve de retenue. Agnese se demande quand elle a ressenti pour la dernière fois une telle envie de courir. Pas ces petites courses pour faire plaisir aux fillettes, ni celles pour rejoindre l'abri antiaérien, la gorge serrée. Un vide. Un vide continu tandis qu'elle voit sa vie défiler à rebours et s'arrêter sur une image de sa mère et elle s'enfuyant en courant de la maison, sa mère coupable d'avoir donné à son mari une progéniture inutile, quatre filles, les aînées à

marier au premier inconnu capable de réunir une misérable contrepartie et la cadette à marier gratuitement, au Christ.

Ce pré, Vittorio l'aurait traversé d'une traite il y a six mois. Il en a fait des courses, lui, des milliers. D'abord dans les camps d'entraînement et à la caserne, à toute vitesse vers l'ennemi et la victoire, puis sur les champs de bataille, souvent dans la direction opposée. Et maintenant, après moins d'une centaine de mètres il met la main sur sa jambe et commence à ralentir. Sœur Agnese, qui l'a laissé devant pour pouvoir soulever sa robe, est contrainte de l'imiter. Ses jambes tremblent de fatigue, elles semblent émettre une prière à très haute fréquence, la plus intense jamais adressée à la Création. Ils finissent par s'asseoir, puis, vainquant leur dernière pudeur, s'allongent, bras et jambes écartés.

Ils savourent cette merveille quelques minutes, avidement, avant de commencer à ruminer une sensation limpide et douloureuse. Ils se demandaient pourquoi les enfants ne rentraient pas. Ils viennent d'avoir un début de réponse : elle est là, ils sont allongés dessus.

LA BONNE CHRÉTIENNE

Une fontaine leur a donné un peu de réconfort. L'idée d'Italo, se remplir l'estomac avec de l'eau, a marché pendant près d'une heure, avant de laisser place aux regrets.

Le garçon repense à cette omelette bien fondante, baveuse, préparée par sa mère. Il ne l'avait pas mangée en raison d'un caprice dont il ne se souvient même plus.

Vanda s'en veut pour tous les trognons de pommes abandonnés sous l'arbre, la mère supérieure disait toujours qu'éplucher les pommes et laisser les trognons était un péché mortel et maintenant, en tant que pécheresse, il ne lui reste plus qu'à se préparer à mourir de faim.

Cosimo donnerait un bras pour voir apparaître devant lui une de ces belles assiettes de soupe à l'eau et au sel. Pour la troisième fois en une minute, il met la main dans sa poche, fouille désespérément entre les débris de coquilles, mais le verdict reste le même : sa ration de noix volées chez la veuve est terminée, rien dans les coins, rien dans la couture, elle est bel et bien épuisée ! Le regard dans le vide, il prend une poignée de coquilles et les porte à sa bouche, dans l'espoir qu'en les gardant entre la langue et le palais elles finissent par se ramollir.

À la fin de la journée, ils avancent par inertie, par manque d'alternative. Lorsque Italo lève le bras et se met à genoux, ses amis l'imitent à contrecœur.

« Il y a quelqu'un sur la route. »

C'est une femme. Elle marche vite, un panier à la main. Rempli de vivres, à coup sûr. Les enfants obligent Italo à mettre son manteau et à

cacher le fez dans sa poche. Ils laissent Lina picorer par terre. Vanda se place en tête du groupe, espérant apitoyer la femme, mais en les apercevant, celle-ci accélère le pas. Les campagnes regorgent d'enfants pauvres et elle ne peut pas nourrir tout le monde. Ils viennent tous la voir !

« Vous avez quelque chose à manger ? »

On vivait si bien avant que ces mendiants n'arrivent, désormais on ne peut plus mettre le nez dehors sans tomber sur eux. Et puis ceux-là viennent certainement d'un autre village, alors qu'est-ce qu'ils attendent d'elle ?

« Un morceau de pain nous suffit. »

C'est une bonne chrétienne, elle va à la messe tous les dimanches, mais elle ne roule pas sur l'or au point de pouvoir se permettre d'entretenir des petites filles comme celle-ci, qui n'est pas vraiment maigrichonne ! Une tape sur la main de Vanda qui s'est posée sur le panier et, les traits tendus :

« Allez-vous-en. Je n'ai rien.

— Si, justement ! Il y a beaucoup de pain là-dedans ! » rétorque Italo.

La femme replace le tissu sur le panier pour en couvrir le contenu.

« Ce n'est pas à moi. Je ne peux pas vous le donner.

— Un tout petit bout..., l'implore Cosimo.

— Filez ! »

Elle presse encore le pas, court presque, mais le bruit sourd d'un piétinement lui coupe le souffle. Elle a juste le temps de ralentir et de baisser les yeux que surgit de derrière le virage un peloton de soldats allemands. On ne les avait jamais vus sur cette route et si elle ne les a pas entendus arriver, c'est à cause de ces mendiants pouilleux. Mais c'est trop tard maintenant. Elle ne peut pas s'enfuir.

« Venez ici, les enfants ! » dit-elle sur le ton d'une mère inquiète.

Italo, Cosimo et Vanda ne se le font pas dire deux fois. C'est un rôle à jouer, ils le comprennent tout de suite. Ils la rejoignent, marchent à ses côtés. Elle prend Vanda par la main et la fillette oublie tout sur-le-champ, la faim, la guerre, les soldats allemands, et serre à son tour la main de la dame, l'air paralysée. *Alors c'est comme ça, de marcher main dans la main avec sa mère, songe-t-elle. Ça donne la chair de poule, la respiration se bloque dans la poitrine, le sang brûle les oreilles.*

« Maman, j'ai tellement faim, supplie Italo au moment où ils croisent le peloton. Donne-moi un morceau de pain.

— Bien sûr, à la maison.

— Non, tout de suite », lui chuchote Cosimo d'un air menaçant.

Il n'y a pas un soldat qui n'ait les yeux fixés sur elle. La femme le sait, même sans lever le regard. Elle caresse la tête de Cosimo comme la plus affectueuse des mères. Elle en a entendu, des histoires de viols et, pire, de vols de nourriture. Tout en continuant à marcher, elle tend un petit bout de pain à chacun.

« Faites-le durer, car c'est tout ce qu'il y a. Terminé. »

Les enfants mordent dans le pain, sous son regard halluciné. Le peloton est désormais dans leur dos. Et à peine le dernier soldat disparu derrière le tournant :

« Rendez-le-moi, malheureux ! »

Italo se dégage et s'enfuit en courant, suivi par Cosimo.

« Échappe-toi, Vanda ! »

La femme serre la main de la petite pour l'empêcher de fuir, mais c'est une précaution inutile. Vanda ne songe même pas à lâcher la prise. Et lorsque cette brave chrétienne part à la poursuite des garçons, elle se laisse traîner derrière.

« Échappe-toi ! » lui crie à nouveau Italo en se précipitant pour attraper Lina.

Vanda ne réagit pas, elle en est incapable. Puis elle repense à la main de sœur Agnese, une personne gentille qui s'arrachait le pain de la bouche pour nourrir les nécessiteux, pas comme cette dame. Alors elle plante ses jambes robustes dans le sol de façon si soudaine et résolue qu'elle parvient à résister à la force de la femme et la fait tomber d'un coup sur le derrière. La fillette se met à courir, rejoint en un instant ses amis et les dépasse. Pas question qu'ils la voient encore une fois avec les larmes aux yeux.

SŒUR AGNESE ET VITTORIO

À nouveau une longue droite devant eux. Elle coupe la campagne déserte comme une ligne de démarcation absurde, puis devient un fil noir, mince, qui disparaît dans l'ombre des collines au coucher du soleil.

Vittorio ne sait plus quoi penser, et comment pourrait-il en être autrement ? Ses yeux ont été entraînés à repérer les traces les plus infimes, mais pas les histoires qu'elles racontent. Dans les empreintes qui, au début, se succédaient à intervalles réguliers, il avait lu une marche en file indienne et une progression de cent mètres par minute, mais pas la peur de se perdre ni le désir d'arriver ; dans la toile d'araignée détruite, il avait lu une déviation du parcours, mais pas le triomphe de la mission *Sauvons l'insecte pris au piège* ; dans les empreintes devenues soudain plus profondes et espacées, il s'était contenté de voir une course, et non le cri sauvage de leur enfance ni le dessin des frontières du monde telles qu'elles devraient être.

« Inexplicable, bougonne-t-il.

— C'est très clair, au contraire, murmure Agnese. Ils préfèrent endurer la peur, la faim et le froid que revenir chez nous. »

C'est une douleur sombre, sournoise, qui vient abattre des fondations, celles des amours non réciproques. Une douleur qui, pensait-elle en rentrant dans les ordres, lui serait épargnée. *Je ne compte pas autant pour elle qu'elle pour moi*, songe-t-elle, les épaules tremblantes et les yeux brillants. Face à cet effondrement inattendu, Vittorio aurait l'instinct de la prendre dans ses bras, de la serrer fort pour réparer la fêlure. Il se limite à faire un pas à ses côtés.

« Si la peur et la faim ne parviennent pas à les faire renoncer, c'est parce qu'ils reçoivent de l'aide. Qui la refuserait à trois enfants seuls ? »

OceanofPDF.com

JOUR 6

OceanofPDF.com

LE MONDE DES HOMMES ADULTES

« Je le disais bien, que c'était pas Italo, murmure Vanda.

— Évidemment que c'était pas moi ! »

Une odeur forte et nauséabonde les a tourmentés toute la nuit, leur parvenant par bouffées qui nouaient l'estomac. Trop fatigués pour déplacer la tente ailleurs, ils ont levé le camp en vitesse au petit matin. Après quelques minutes de marche, ils en ont trouvé la source à l'orée de la forêt. Inopinément, dans les herbes hautes. Deux cadavres.

Les enfants ont encore le regard fixé sur ces corps, regard qui abreuve leur cerveau de détails macabres. Des hommes morts, de vrais morts, l'un à côté de l'autre, position désordonnée, mains dans le dos, mouches et fourmis. Cosimo cherche un peu de réconfort auprès du chef de mission :

« Et si c'était un signe du Seigneur ?

— Ce sont des hommes morts, c'est tout.

— Et comment ils sont morts ?

— Ils se sont peut-être sentis mal. »

L'un d'entre eux a les yeux écarquillés, l'autre la bouche ouverte et les dents à découvert. Leur peau a une couleur terne, irréelle. On croirait de gros baigneurs en plastique ratés.

« Ou peut-être qu'ils sont morts de peur », balbutie Cosimo.

Ils regardent vers la forêt où ils ont passé la nuit. Elle est dense, encore sombre, comme si le jour ne pouvait y prétendre à aucun droit. À la maison, Cosimo jetait toujours un coup d'œil autour de lui avant de dormir. Il se moquait de Sebastiano si le petit mettait la tête sous le lit, mais dès que son frère s'était endormi, il le faisait à son tour. Dans cette forêt, c'est autre

chose qu'un coup d'œil. Et si deux hommes aussi grands et gros que ceux-là sont morts de peur...

« À partir d'aujourd'hui, on marchera tout le temps sur un chemin ou une route », déclare Italo.

Il secoue ses amis, les encourage. Cette forêt ne l'impressionne pas et, pour la première fois, il ne pense même pas à la médaille. Loin de là.

« Je veux savoir comment va Riccardo, murmure-t-il à part lui. Il n'y a plus une minute à perdre. »

Ils marchent la tête basse pour ne pas se laisser décourager par la longue route qu'ils aperçoivent devant eux. Histoire de chasser les idées noires, ils comptent les traverses, deux par deux. *Du sang noir incrusté entre les dents*. Chaque fois que Lina s'accroupit quelque part, ils murmurent supplications et encouragements, espérant voir un œuf rouler de son arrière-train. Mais quand donc ? *Des mouches sur les yeux ouverts*. Ils progressent à grand-peine contre le vent froid, Lina bascule à plusieurs reprises, Italo est contraint de la remettre dans le sac. *La peau grise et verdâtre*. Épuisés par le vent, ils laissent l'honneur de conduire le groupe à Vanda, qui offre un bon abri. *Des os cassés, peut-être*. Jusqu'au moment où Italo vient se cogner contre Cosimo, qui s'est cogné contre Vanda.

« Qu'est-ce que je donnerais pas pour un verre de lait », dit celle-ci, clouée sur place, en montrant une brebis qui paît dans un pré. Elle est toute crasseuse, la toison incrustée de chardons, mais ils ne doutent pas un seul instant.

« Essayons de l'attraper. »

Pas besoin d'en dire plus. Ils avancent furtivement, encerclent la proie comme une bande de loups experts, puis se jettent sur elle sans un cri. Elle se dégage, rue, bêle, tandis qu'Italo s'accroche désespérément à son cou. Les pattes avant cèdent en premier, puis la brebis s'abat sur un flanc, paralysée par la peur.

« Vanda, prends la gourde ! »

La fillette ôte le bouchon, glisse une mamelle à l'intérieur en espérant que le reste viendra tout seul. Mais non, ça ne fonctionne pas comme avec

les robinets d'eau ; de l'animal couché par terre, sonné, ne sortent que quelques gouttes blanchâtres.

« Elle est pleine ? »

— Non, il n'y a rien qui sort. »

Cosimo est sous le choc. Tout se met à tourner. Le pré, la brebis, ses amis. Il tente d'arrêter ce manège en attrapant Vanda par le bras, puis l'arrache de là, prend la gourde et la pousse d'avant en arrière sur la mamelle. Sans résultat. Alors, avant que ses camarades aient le temps de souffler mot, il se jette sur le ventre de l'animal. Autour de lui, le monde devient muet, même le vent, tandis qu'il suce goulûment le lait, les yeux fermés, avec une expression incrédule. La brebis, qui assistait à la scène l'œil fixe, rigide comme un roc, pose le museau dans l'herbe. Puis, avec un bêlement semblable à un soupir, elle se résigne à lui servir de mère.

« C'est bon ? » demande Vanda avec un filet de voix.

Cosimo ne se souvient de ses amis qu'à l'instant où la fillette répète la question, avec une pointe de désespoir. Il lève la tête. La vue de la mamelle, rosée et rugueuse, le dégoûte.

« C'est chaud », lui répond-il.

Vanda serre la mamelle entre ses lèvres. Le premier jet de lait la fait frissonner, puis elle se calme et se met à sucer en rythme tout en caressant d'une main la panse de l'animal, reconnaissante.

Italo et Cosimo se retournent brusquement en entendant un gémissement étouffé. Sur la crête de la colline a surgi une bergère en haillons, un bâton à la main. Six ou sept ans, le regard horrifié, la bouche ouverte, comme bloquée par des mots trop grands pour elle. Elle pense qu'ils sont en train de dévorer sa brebis, Cosimo le comprend en regardant son amie plonger voracement le visage dans la panse de la bête.

« Le lait. On veut juste un peu de lait », lui dit-il.

Vanda réapparaît. La vue de la fillette la fait sursauter, un filet blanc coule de ses lèvres. Elles se regardent, les yeux dans les yeux, se parlent dans une langue ancestrale faite de gestes. *On a faim, s'il te plaît. C'est bon, mais vous devez vous dépêcher.* Italo ne se le fait pas dire deux fois. Il inspire profondément et se jette sur la mamelle qui, au premier contact, lui serre la

gorge, avant de récompenser son courage par un liquide épais et chaud au goût savoureux. Il presse le ventre de la brebis avec les mains, ses joues se gonflent et se dégonflent comme celles d'une grenouille. La fillette sur la crête agite maintenant son bâton avec frénésie. Son regard est implorant. Cosimo et Vanda tirent Italo de là.

« Vous avez bu plus que moi », proteste-t-il.

Il se laisse emmener, n'a pas la force de résister.

« Vous avez bu beaucoup plus. »

Deux autres brebis surgissent sur la colline. Puis une femme vêtue des mêmes haillons que la petite fille, qui entre-temps a récupéré l'animal et le dirige vers les autres. La petite bergère se tourne vers les trois enfants, hurle quelque chose d'incompréhensible, agite le bâton d'un air menaçant. Elle s'approche de sa mère et sursaute lorsque celle-ci lève la main vers elle. C'est une caresse. Elle ne s'y attendait pas.

SŒUR AGNESE ET VITTORIO

Sœur Agnese a retiré ses chaussures pour soulager ses pieds ensanglantés. Elle s'assoit sous un vieil arbre qui, agité par une brise persistante, lui offre une atmosphère familière. Les branches craquent, le tronc gémit et si elle ferme les yeux, elle a l'impression d'entendre la mère supérieure quand elle se lève de sa chaise. Se réveiller, prier, penser aux fillettes, prier à nouveau, penser à nouveau aux fillettes puis se coucher, elle n'a rien fait d'autre ces douze dernières années. Toute cette liberté l'attire et l'effraie à la fois. *Qu'en font les autres ?* se demande-t-elle, et ce n'est pas la première fois. Elle a déjà éprouvé cette sensation au cours de ses promenades nocturnes, lorsqu'elle goûtait le silence de la ville épuisée et que l'écho de ses pas sur le trottoir lui donnait la sensation vertigineuse d'être le seul être vivant sur terre. Qui sait si Vanda ressent le même vertige, si elle lui ressemble également en cela comme si c'était sa fille. Le tronc gémit encore une fois. C'est la mère supérieure qui prie pour eux, imagine-t-elle les yeux fermés.

Avant de s'asseoir sous l'arbre, Vittorio scrute les environs. Ils n'ont rencontré personne de toute la journée, et c'est tant mieux. En cachette de la sœur, il dissimule ses papiers dans ses sous-vêtements. Il y a des bandits dans les campagnes, il ne peut pas risquer d'être identifié comme militaire. Reste toutefois le problème des soldats, on en rencontre également, et une recrue à la gâchette facile, le voyant dans le maquis en civil, pourrait le prendre pour un bandit. Son regard se pose sur Agnese. Au début du voyage, il pensait devoir la protéger, à présent elle constitue peut-être son seul sauf-conduit. Il observe les pieds blessés de la sœur, son visage

impassible. Dix personnes comme elle dans chaque détachement et ils auraient déjà gagné la guerre.

L'instant d'après, le mental se porte sur d'autres blessures. Il se croyait le frère aîné adoré, or il a découvert qu'on pouvait le sacrifier au nom d'une aventure avec ses amis. Quand a-t-il consacré pour la dernière fois un peu de son temps à jouer avec Italo ? Il se rappelle avec amertume un après-midi avec lui au parc. La énième occasion ratée. « Trouve le nord ! Repère le sentier ! Oriente-toi avec le soleil ! » lui ordonnait-il. Et Italo tremblait, bridé dans ces jeux qu'il menait à terme comme des devoirs, sans jamais se plaindre, pour recevoir une gratification. L'avait-il jamais obtenue ? Vittorio n'en a pas le souvenir, il se rappelle seulement les ordres impartis, le timbre de voix musclé qu'on lui avait enseigné à l'académie résonne dans sa tête, fait déferler le dégoût et la culpabilité.

« Nous avons transformé les familles en élevages de soldats », murmure-t-il sur le ton de la confession.

Agnese ne bronche pas, elle a besoin de temps. Pour réécouter en silence le son de ces mots, pour en déchiffrer le tremblement initial et cet affaiblissement progressif. Elle prend une inspiration. Elle ne peut pas donner l'absolution, mais du réconfort oui, c'est sa vocation.

« Ce sont des enfants. Ils pardonnent des choses que nous, nous ne pardonnerions jamais. »

LA DÉESSE ÉDENTÉE

Aucun des trois enfants ne se plaint plus. Même un geste de désespoir demanderait une énergie qu'ils ont épuisée depuis un bon moment. Autour d'eux, des collines.

Italo n'a d'yeux que pour le sentier, il cherche des passages, des raccourcis, n'importe quoi pour épargner un mètre de chemin, voire un demi. Cosimo et Vanda, muets, ne songent qu'à mettre un pied devant l'autre. Des douilles éparpillées par terre les raniment à peine. Ils en voient des dizaines. Il y a quelques jours encore, ils se seraient bagarrés pour en ramasser une, désormais ils se limitent à les montrer et poursuivent leur chemin. Le soleil va se coucher, ils fermeront bientôt les yeux sur cette journée.

« La vieille là-bas nous appelle », dit Cosimo, les yeux tournés vers une paysanne qui agit un bras sur le seuil de son taudis.

« Elle nous donnera peut-être quelque chose à manger », murmure Vanda, la voix cassée, comme si elle se préoccupait déjà d'attendrir la femme.

Ils la rejoignent en file indienne et s'arrêtent à quelques pas de sa maison, l'un à côté de l'autre, tel un peloton prêt à se rendre. La vieille ne parle pas, elle les invite à entrer en ouvrant grand la porte. Avec ces rides et ce foulard noir sur la tête, elle ressemble plus à une sorcière qu'à une bonne grand-mère. Cosimo et Vanda ne bougent que lorsque Italo s'est enfin décidé. Ils récoltent chacun une caresse sur la tête ainsi qu'un sourire dévoilant de petits crocs en ivoire qui pointent çà et là sur les gencives. Quand la femme montre le volatile que le *balilla* porte dans son sac à dos, les enfants échangent un regard.

« Elle veut Lina ? » demande Vanda, alarmée.

Sans y penser, Italo enlève son sac, défait les sangles, prend la poule.

« Pourquoi elle la veut ?

— Donne-lui », dit Cosimo.

Au centre de la maisonnette, un poêle dégage une chaleur merveilleuse, c'est l'étoile hôte qui assure la survie de ce microcosme de pierres, de bois et de bricoles en tout genre. Ils entrent dans son orbite, s'assoient devant, presque hypnotisés. La chaleur dénoue instantanément les muscles du cou, faisant dodeliner les têtes. Et elle détend les paupières, qui tombent sur les yeux.

La main de la vieille secoue Vanda. Le sourire que la fillette aperçoit au-dessus d'elle lui donne un frisson qui réveille également Cosimo et Italo, endormis, la tête posée sur ses épaules. Lorsque la femme indique la table, ils se lèvent d'un bond. Il n'y a que deux chaises. Italo et Cosimo en partagent une, Vanda n'a pas d'autre choix que de s'asseoir sur les genoux de la paysanne. Devant eux, quatre bols en terre cuite remplis de bouillon fumant, avec les fanes d'un légume qu'ils ne connaissent pas et des morceaux de viande familiers. Vanda remue avec la cuiller jusqu'à faire flotter une cuisse de l'animal, une larme coule dans le bol.

« C'est Lina ? »

Italo croise le regard plein d'espoir de son amie, il n'a pas le cœur à la blesser :

« Arrête de touiller la soupe, c'est sûrement une des siennes, dit-il en faisant un signe vers la vieille. Les cuisses de Lina étaient plus grosses. »

Il mord dans son morceau, donnant le coup d'envoi à une attaque sauvage, sans mauvaise conscience. Passé les premières bouchées avalées avec frénésie, ils commencent à apprécier la consistance de la viande sous les dents, la chaleur du bouillon qui caresse les joues par vagues, le goût des légumes, délicieux également, qu'ils avalent sans avoir besoin de les mâcher. Puis, enfin, ils lèvent les yeux, se revoient heureux, et cela aussi les rassasie.

La vieille serre le bol vide entre ses mains, l'air reconnaissant, sourit à ses petits invités et reçoit en retour des sourires embarrassés. Elle soupire,

les enfants lui font écho, tête baissée, en échangeant des regards. Ne sachant trop quoi faire d'autre, Italo sort la carte. La femme l'approche de ses yeux en la scrutant dans les moindres détails, leur fait comprendre par des gestes que cet endroit, elle ne l'a jamais vu. Peu de temps après, elle se met à bâiller, appuie la tête sur la table et s'endort avec une expression sur le visage que ses rides rendent indéchiffrable. Elle semble heureuse, et méchante. Comme si elle venait de remporter un défi et qu'elle s'amusait à se moquer de son adversaire. Même si elle fait un peu peur, ils voudraient l'embrasser et la cajoler. Ils la couvrent avec un châle tout déchiré, l'arrangeant chacun à son tour avec soin, de manière à ce qu'il couvre bien les épaules et le cou, et aussi un peu les oreilles. Italo fait signe de partir.

« Et Lina ? demande Vanda.

— Elle sera mieux ici. »

Ils sortent en refermant la porte derrière eux.

« On va pas lui dire au revoir ?

— Ce serait un trop grand malheur pour elle. Les poules ont le cœur sensible. »

SŒUR AGNESE ET VITTORIO

Il a raconté à la sœur qu'ils gardaient un très bon rythme, mais c'est faux, Vittorio le sait bien. Ils dorment mal, ne mangent que lorsqu'ils parviennent à acheter des restes chez les paysans sur le chemin, et leurs pas, surtout le sien, se font de plus en plus courts. La blessure est à nouveau rouge et gonflée, on dirait la joue d'un enfant après une crise de larmes. Tandis que la sœur attend avec impatience de se remettre en route, il s'abrite derrière un buisson, affûte son canif sur une pierre.

« Laissez-moi faire », dit Agnese en surgissant dans son dos.

Elle sait comment s'y prendre, nettoie la cicatrice, puis la lame, et le fait s'allonger. Pendant qu'elle se prépare à inciser, elle lui dit de détourner son attention, de penser à autre chose. Mais lui ne sent même pas la pointe qui entre dans la chair. Il est déjà ailleurs, erre d'une pièce à l'autre dans sa maison : pour la première fois, il s'est rappelé qu'il n'y avait pas de photographie d'Italo. Un beau portrait de famille, ça oui, mais pas de cadre réservé à son frère. Sa mère en a deux, lui aussi, trois même : il y a aussi une photo de lui sur la table du bureau.

Du sang et une pourriture épaisse jaillissent de la blessure. Agnese entreprend de la tamponner, puis de la bander, la main légèrement tremblante. *Ça ne va pas du tout, il faudrait un médecin*, songe-t-elle. *Dieu seul sait comment il a réussi à marcher autant ces derniers jours*. Elle croise le regard de Vittorio. Il est troublé, absent.

« Courage, il est encore temps de guérir la blessure », lui dit-elle.

Vittorio, toujours perdu dans sa maison, acquiesce.

« Oui », répond-il, les yeux dans le vide.

À la tombée de la nuit, c'est Agnese qui demande à s'arrêter. Elle explique qu'elle est fatiguée. Qu'ils ont assez marché. Qu'il est essentiel d'économiser ses forces. Ce qu'elle ne dit pas, c'est qu'à ce stade on pourrait légitimement s'attendre à un peu d'aide, que si quelqu'un là-haut voulait bien alléger la douleur à la jambe de Vittorio, au moins le temps de rejoindre les enfants, elle saurait s'en acquitter, à genoux, au sanctuaire du Divin Amour.

En s'asseyant dans l'herbe, elle se repent déjà de cet épanchement silencieux, mais se sent tout de même mieux. Ils n'ont plus rien à manger et il faudra bien chercher à se sustenter. L'instant d'après, le monde est sens dessus dessous et elle se retrouve allongée par terre, la main de Vittorio pressée sur sa bouche. Elle est trop choquée pour pouvoir interpréter le regard sombre du jeune homme dirigé vers les fourrés. Des bruissements sinistres se rapprochent. Puis des chuchotements, qui arrivent par vagues.

« Tu t'es trompé, dit une voix.

— L'odeur des crapules, je la sens à un kilomètre », répond une autre, grave et sombre.

Agnese remercie pour la présence de ce jeune et valeureux soldat. Elle a un jour lancé un regard noir à une jeune fille qui s'était laissée embrasser par un militaire à l'abri d'une porte cochère. Elle se promet de ne plus jamais le faire. Dans cette étreinte, elle ne se sent pas seulement protégée, mais solide à son tour, et il ne peut rien y avoir de mal à offrir le même réconfort que la prière, mais de façon si fulgurante. Trop inexpérimentée pour déterminer la distance qui les sépare des bruits ou le degré de risque, Agnese ferme les yeux, cherchant des indices dans la respiration de Vittorio, qu'elle sent aller et venir dans ses cheveux. Elle pense à la peur de Vanda dans pareille situation, tente d'imaginer la réaction de ces chasseurs d'hommes face à trois créatures sans défense, jusqu'au moment où le souffle de Vittorio devient progressivement plus régulier.

« Ils sont partis », chuchote-t-il au bout de quelques minutes en se détachant de la sœur avec des mouvements lents, veillant à ne pas faire de bruit.

Agnese serre instinctivement les mains contre sa poitrine : elle ne sait pas pourquoi, mais elle s'est sentie nue.

« Qui c'était ? Qu'est-ce qu'ils cherchaient ?

— Difficile à dire. Par les temps qui courent, n'importe qui peut être une crapule. »

OceanofPDF.com

JOUR 7

OceanofPDF.com

SŒUR AGNESE ET VITTORIO

Traverser une forêt aussi dangereuse que celle-ci par une nuit de pleine lune, c'était imprudent, mais l'alternative, camper, l'était encore davantage. « Il vaut mieux avancer et mettre le plus de route possible entre ces deux hommes malveillants et nous », a décidé Vittorio. Son instruction militaire lui a été de bon conseil, il en a la confirmation peu avant l'aube lorsque, en arrivant dans une clairière, il doit demander à Agnese de reculer et de se retourner sur-le-champ.

« Passons par là.

— Pourquoi ?

— Il y a deux hommes morts.

— Qui sont-ils ?

— Pour certains, deux crapules, à l'évidence. »

La sœur lève les yeux vers le ciel.

« Pauvres âmes, ils n'ont même pas eu droit à une sépulture.

— On ne peut rien y faire, à mains nues il nous faudrait une journée entière.

— Au moins une prière. »

Tandis que la lumière du soleil gagne du terrain et que les ombres des arbres s'allongent comme pour s'enfuir de là, Agnese, le dos tourné, demande le repos éternel pour les âmes de ces inconnus. Et elle implore de tout son cœur que la vue de ce massacre ait été épargnée aux enfants. Vittorio se tient à ses côtés. Pour la première fois, il prie mieux et plus fort que la sœur, le regard fixé sur deux petites croix en bois plantées à côté des cadavres.

OceanofPDF.com

LES SEIGNEURS DE LA GUERRE 1

Lorsque Italo, Cosimo et Vanda passent la tête entre la bâche souple, le soleil est déjà haut dans le ciel. Ils n'ont pas eu la force de monter la tente et se sont glissés dedans, s'endormant avec les chaussures aux pieds. La recharge d'énergie à laquelle ils s'attendaient après le premier repas copieux avalé depuis leur départ n'est jamais arrivée. Ils sont tellement éreintés qu'ils se demandent si ce bouillon de poule n'était pas un rêve.

« On décide qu'aujourd'hui c'est le dernier jour ? murmure Vanda les yeux baissés. Si au coucher du soleil on n'est pas encore arrivés au camp, on prend un train qui va vers la maison. D'accord ? »

La cave à perpétuité, le mépris du père et les vœux de nonne cloîtrée apparaissent, pour la première fois, comme des solutions alléchantes. Italo regarde ses amis. Vanda a les yeux cernés et les lèvres gercées, Cosimo ressemble à un enfant du sanatorium. Italo lui pose une main sur son épaule, il la sent toute frêle, pointue.

« Va avec elle, ramène-la. »

Ce n'est pas une de ses crâneries habituelles pour se donner un genre, Cosimo le comprend immédiatement. Dissimulé derrière ce ton encourageant et affectueux par lequel Italo cherche à masquer son inquiétude, il y a un point culminant. Quelque chose qui ne s'était jamais manifesté. Cosimo est bouleversé.

« Faisons une dernière tentative, dit-il à son ami en montrant une petite maison au pied d'une colline.

— Trop de route, ça vaut pas la peine. Et puis on dirait une bergerie.

— Encore mieux, si c'est une bergerie il y aura des bergers. Ils sont tout le temps en vadrouille, pas comme les vieilles, et si le camp est proche, ils le sauront forcément, insiste Cosimo.

— Trop de route », répète le *balilla*.

Cette fois, le ton péremptoire du chef d'expédition ne suffit pas à discipliner son ami, qui se met à courir, ignorant même les menaces. « C'est une mutinerie ! » « La cour martiale ! » « Je vais le dire à mon père ! »

Vraiment trop de route, se dit Cosimo en arrivant devant la porte, épuisé. Des clous qui ressemblent à des bulles de rouille, du bois brûlé, il ne sait même pas s'il doit frapper. Il a peur que la maison ne s'effondre au premier coup. Il jette un œil par une fenêtre. Ce n'est pas une bergerie. Malgré l'extérieur si primitif, c'est une petite maison, pauvre certes, mais où il ne manque rien. Une table, des chaises, un meuble avec des assiettes et des verres, un fauteuil déglingué avec deux napperons sur les accoudoirs, beaucoup de toiles d'araignées, beaucoup de poussière. Cosimo pousse la porte d'un doigt, les charnières grincent, une bouffée d'odeur fétide l'assaille. Il prend une bonne inspiration avant d'entrer. Sur la table, une assiette sale couverte de mouches affairées, quelques miettes sur une planche à pain. Il fouille sur les étagères, trouve deux gousses d'ail. Mieux que rien. Il voit un rideau qui va du plafond jusqu'au sol, l'écarte, découvre une autre pièce. Et tout à coup, un frisson lui fait bredouiller la première chose qui lui vient à l'esprit :

« Enchanté, Cosimo. »

Il n'arrive pas à détacher les yeux de la jeune fille qui le fixe, désorientée, depuis sa chaise à côté du lit. Un lit défait, jauni, nauséabond. Elle ne pose pas de questions, n'est pas fâchée. Très maigre, les yeux enfoncés et vides, elle semble exténuée. Elle lève un bras, indique un panier auprès d'elle. Cosimo avance un peu. Dans le panier se trouve un nouveau-né. Est-ce qu'elle le veut ? Il est à côté d'elle, pourquoi ne le prend-elle pas toute seule ? Il fait quelques pas, hésitant. La femme tend alors ses bras frêles. Oui, elle le veut. Cosimo prend le bébé mais le repose immédiatement. Elle bouge, cette chose. Il essaie à nouveau avec une prise ferme mais délicate, l'approche de la jeune fille, qui le pose sur sa poitrine. Avec des

mouvements si lents qu'ils semblent involontaires, elle déboutonne sa veste, sort quelque chose qui devrait être un sein mais non, impossible. Cosimo se retourne, il veut s'enfuir immédiatement de là. Il est dans un état second, sait seulement qu'il doit laisser les miettes et l'ail et s'en aller. Sur le chemin du retour, son cerveau s'agite dans tous les sens : *mais quoi, elle est seule ? elle est malade ? elle est en train de mourir ? mais c'était un téton, ça ? et personne ne fait rien ? et moi je ne fais rien ?*

Il a l'impression que ses pieds s'enfoncent à chaque pas, et il va mettre près d'une heure à rejoindre ses amis.

« Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien.

— Il y avait quelqu'un ?

— Une femme.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Rien.

— Tu pleures ?

— Les moucheron. »

Cosimo ramasse son sac à dos pour se mettre en route et s'éloigner le plus vite possible. En entendant le vrombissement d'un moteur, ils se retournent tous dans la même direction. À une centaine de mètres, un camion militaire avance en zigzag en cherchant un abri entre les fourrés. Les enfants s'accroupissent derrière un tronc, Italo prend les jumelles. Il voit descendre du véhicule six soldats allemands qui s'étirent, et coiffe immédiatement son fez.

« Autant leur demander à eux aussi.

— N'y pense même pas, lui répond sévèrement Cosimo. On reste ici et on regarde ce qu'ils font avant de prendre une décision. »

Les soldats ne font pas grand-chose, si ce n'est parler et décharger un sac de toile d'où tombent des boîtes de conserve. « Ils ont un sac plein de nourriture ! » Les Allemands s'approchent d'un puits un peu plus loin, ôtent leur uniforme, se versent des seaux d'eau froide sur la tête en hurlant et en frissonnant. Ils n'ont pas l'air méchants, ils font ce que ferait n'importe quel gamin : ils s'éclaboussent, se bousculent. Rien qui parvienne à distraire les

enfants, hypnotisés par le scintillement de ces magnifiques boîtes qui sortent de ce beau sac abandonné par terre à côté du camion.

« Je peux essayer de prendre quelques conserves en cachette, suggère Italo.

— Je viens avec toi. À deux, on en prendra plus », lui dit Cosimo.

Le visage sérieux de son ami convainc Italo d'accepter, non sans avoir souligné que, vu qu'il n'a pas reçu de formation, Cosimo devra le suivre et l'imiter sans broncher.

Le *balilla* enlève son manteau et son fez, prend de la terre et la frotte consciencieusement sur sa figure. Cosimo l'imité. La terre est sèche et retombe, laissant leur visage exactement à l'identique, mais lorsqu'ils se tournent vers Vanda, celle-ci acquiesce avec conviction. Elle a trop faim pour les décourager.

La fillette se poste avec les jumelles. Elle voit les petits pillards ramper au milieu des fourrés, rester coincés, donner des coups de canif et, finalement, une fois venus à bout des ronces, arriver sur le bord de la route. Quelques minutes plus tard, les voilà embusqués derrière le camion. Ils se penchent, saluent triomphalement Vanda, qui se jette immédiatement à terre en implorant la Madone. Lorsqu'elle trouve le courage de pointer à nouveau son nez, ses amis ont disparu : les Allemands se sont mis à discuter l'un à côté de l'autre en cachant la vue. L'attente est angoissante, une demi-heure s'écoule avant qu'ils ne décident de s'asseoir. Tous sauf un. Vanda le regarde se diriger vers le sac de provisions.

« Adieu le repas », murmure-t-elle, l'estomac qui crie famine.

Mais un instant plus tard, elle doit retenir un hurlement de joie : Cosimo a surgi d'un buisson avec des gestes d'allégresse et lui fait signe de le suivre. Vanda court après son héros en se frayant un chemin à travers les ronces sans se plaindre. Lorsqu'elle le rattrape, ils restent tous les deux bouche bée, Vanda devant les conserves, Cosimo devant ce qu'il voit en bandoulière sur l'épaule d'Italo, qui vient de les rejoindre.

« On avait dit pas le fusil ! Uniquement les conserves !

— C'est toi qui l'avais dit, pas moi.

— Va tout de suite le rapporter !

— C'est moi le chef ! Et de toute façon ils en ont plein, un de plus, un de moins, quelle différence ? Tu verras qu'ils s'en apercevront même pas ! »

Ils s'enfoncent dans les buissons de l'autre côté de la voie ferrée. Dès qu'ils jugent la distance suffisante, ils ouvrent une boîte à l'aide du couteau et d'une pierre, et entament cette étrange bouillie marron en y plongeant les doigts chacun son tour. Sans même se demander ce que c'est, ils engloutissent une bouchée après l'autre, en apnée. Ils nettoient les bords de la boîte du bout des doigts, se font mal aux poignets pour récupérer les restes au fond.

« Au fait, tout à l'heure... je voulais pas vraiment rentrer », dit Vanda la bouche pleine.

Ils s'étendent en se tenant par la main, échangeant des regards qui valent davantage qu'un serment par le sang. Italo range les conserves dans son sac, à l'abri des tentations. Cosimo s'apprête à lui passer les deux qu'il a dans la poche, mais son attention se porte vers la maisonnette qui ressemble à une bergerie. Vers un rayon du soleil qui perce à travers les nuages.

« Mais où tu vas ? lui demande Italo. Dès que les Allemands repartent, on doit se remettre en route. »

Il ne se retourne même pas.

« Allez-y. Je vous rejoins. »

SŒUR AGNESE ET VITTORIO

Ils avancement comme des bêtes sous le joug, sans joie ni désespoir. Les empreintes de petits pieds dans la boue – trois paires, ils sont encore tous vivants – ne les ragaillardissent pas, le soleil qui s’apprête de nouveau à se coucher sur la voie ferrée déserte ne les décourage pas.

« Allons demander à cette femme là-bas », suggère Agnese en apercevant une vieille paysanne qui rapporte un fagot de petit bois dans sa chaumière. La sœur précède Vittorio pour ne pas l’effrayer. Elle a l’air si pauvre, si fragile, qui sait ce qu’elle a dû traverser.

« Loué soit Jésus-Christ. »

La femme l’accueille avec un sourire édenté et un bonheur incrédule en la serrant dans ses bras. C’est le deuxième automne qu’elle affronte seule, depuis que son fils a été enrôlé de force et qu’elle n’a même pas eu le temps de lui préparer un ballot de vêtements. Un camion rempli d’hommes est passé dans les champs et lui, tremblant comme jamais, a dit à sa mère qu’il ne comprenait pas exactement ce qu’ils voulaient, mais qu’il devait partir. « Je crois qu’ils m’emmènent à la guerre, je vais rentrer tard », a-t-il balbutié, et depuis lors, son assiette de pain et de fromage est restée dans le garde-manger, enveloppée dans une serviette blanche, momifiée comme une relique.

Montrant la porte, elle invite les deux voyageurs à entrer. Sœur Agnese lui prend les mains.

« Madame, est-ce que vous auriez vu trois enfants qui marchaient le long de la voie ferrée ? Deux garçons et une fille ? »

La femme acquiesce et convainc sœur Agnese et Vittorio de la suivre à l'intérieur de la maison.

« Quand ? »

Elle décrit un arc dans l'air avec un doigt.

« Il y a un jour ? Hier soir ou... »

La vieille hoche la tête avant même que sœur Agnese ait terminé sa phrase.

« Ça y est, dit Vittorio. Demain avant le coucher du soleil, on les aura retrouvés ! »

La paysanne indique les chaises, prend trois bols en terre cuite.

« On les rattrapera plus vite l'estomac plein », suggère Vittorio à Agnese, déjà prête à refuser l'invitation.

La sœur prend place. La galanterie de Vittorio, qui l'a attendue avant de s'asseoir, lui arrache un sourire gêné. Il l'a traitée comme une femme.

La vieille verse dans leurs bols un bouillon où flottent des légumes et des os de poulet déchiquetés. Puis elle s'en remplit un et va s'asseoir sur les genoux d'Agnese, en s'excusant avec une caresse sur la joue. *Elle pèse moins que Vanda*, se dit la sœur.

« Ils allaient bien ? » lui demande-t-elle.

L'autre opine de la tête. Elle montre les os dans l'assiette.

« Ils ont mangé ici ? Que Dieu vous récompense pour votre générosité. »

En apprenant que Vanda a pu, elle aussi, se régaler d'un plat chaud, elle se sent moins coupable et les cuillers, malgré la faim, entament le bouillon avec délicatesse, comme à un dîner de la haute bourgeoisie. Agnese est fatiguée, elle porte la nourriture à sa bouche d'une main tremblante, comme Vittorio, comme cette femme. Un banquet d'existences à bout.

« Du bouillon de poule. On en avait vraiment besoin, dit Vittorio.

— C'est du coq », répond sœur Agnese en prenant dans son bol la crête du volatile.

Avec un soupir de béatitude, la vieille femme se met à sucer les petits os un par un, et un par un les laisse retomber dans le bol. Ils serviront encore, qui sait pour combien d'autres bouillons. Vittorio, qui en a déjà mastiqué quelques-uns, sent une vague de dégoût lui retourner l'estomac.

« Vous vivez seule ? » demande sœur Agnese.

La femme montre les photos d'un homme mûr en uniforme, la moustache recourbée vers le haut comme un crochet, et d'un jeune homme d'une trentaine d'années aux joues si rondes qu'elles réduisent à néant la virilité de la pose. Puis elle pointe le doigt vers le ciel. Vittorio intervient, la bouche pleine :

« La patrie vous est reconnaissante pour votre sacrifice. »

Ils sont ainsi, tous les mêmes, songe Agnese, *très doués pour enflammer le cœur des jeunes, mais lorsqu'il s'agit de parler à celui d'une veuve ou d'une mère accablée, on constate la faillite de leurs idéaux.*

La vieille femme a une pensée plus expéditive : elle met un doigt devant sa bouche puis, du même doigt, désigne le bol.

« Tais-toi et mange, traduit Agnese.

— J'avais compris », bougonne Vittorio.

À la fin du repas, la sœur prie, en compagnie de leur hôtesse, devant les photos des défunts et, après avoir repris son sac en toile, s'adresse en chuchotant à son compagnon de voyage :

« Vous auriez de l'argent à lui laisser ? »

Sans hésiter, Vittorio tend un billet, qui reste toutefois entre ses doigts, ignoré par la veuve, comme si la nature et l'utilité de ce bout de papier lui échappaient. À la différence des mains d'Agnese, qu'elle prend dans les siennes et serre contre son cœur.

« Je prierai encore pour vous et vos proches », la rassure la sœur tout en se faisant remettre l'argent.

La vieille le refuse de nouveau avec fermeté et, retrouvant subitement sa douceur, montre une image pieuse qui dépasse du bréviaire.

« Vous le voulez ? C'est San Girolamo, le protecteur des orphelins. »

La femme approche l'image de ses yeux, les mains tremblantes d'émotion. *Je suis orpheline de fils et de mari, personne ne saura me protéger mieux que lui,* songe-t-elle avec une gratitude si enfantine dans le regard qu'elle va droit au cœur de Vittorio et d'Agnese. La sœur ouvre le bréviaire, en quête d'autres images. Santa Chiara, San Rocco et sa préférée, Sant'Agnese. Avant que la vieille puisse l'arrêter, elle arrache les deux

seules illustrations du livre, l'une montrant un Dieu tout-puissant dans les nuages et une autre, richement détaillée, de la Vierge victorieuse.

« Vous auriez pu lui laisser le bréviaire, au lieu de le mettre en charpie, lui chuchote Vittorio en repartant.

— Je l'aurais fait, mais outre qu'elle est muette, elle est analphabète.

— Comment le savez-vous ?

— Et je devrais m'en remettre à vous pour suivre les traces... »

Vittorio soupire. Aussitôt la vieille rentrée dans sa maison, il revient sur ses pas. Devant la porte, il laisse une pierre avec le billet dessous. Sœur Agnese lève les yeux vers le ciel.

« Il a fait une bonne action. Merci, Vierge du Bon Conseil. »

LES SEIGNEURS DE LA GUERRE 2

Cosimo a quelque chose en lui qui... Comment dit-on quand on est triste et heureux à la fois, quand on se sent plein et vide ? Comment fait-on à dix ans pour décrire une tempête sans vent ? On ne fait pas. Sinon avec un soupir, le centième depuis que le garçon a laissé derrière lui le regard anéanti et enchanté de cette femme décharnée devant les boîtes de conserve. Lorsqu'il rejoint ses amis, la nuit est déjà tombée ; il pensait devoir les rattraper le long de la voie, or il les retrouve là où il les avait laissés, ils n'ont pas fait un pas. Il entend les cris des Allemands, eux aussi sont restés au même endroit, à quelques centaines de mètres. Pas vraiment une distance de sécurité, la faim les a mal conseillés. Italo, jumelles à la main, leur fait signe de s'accroupir, la lune est pleine, malédiction ! Cosimo s'exécute, rampe à côté de son ami. À nouveau des cris.

« Ils sont pas encore partis ?

— Eh non.

— J'espère qu'ils ont pas découvert qu'il manquait les conserves et le fusil ?

— Difficile à savoir. Je crois que non », répond le *balilla* en hésitant.

Cosimo lui arrache les jumelles des mains, s'efforce de faire le point sur les silhouettes sombres.

« Tu parles ! Regarde quel savon ils sont en train de passer à ce soldat ! Mince, on est mal, très mal, ils nous cherchent ! »

S'il n'y avait pas eu de vrais soldats et de vrais fusils, ç'aurait été la plus belle partie de chat de leur vie. Au lieu de quoi, ils courent les jambes tremblantes de peur, adoptant des techniques élémentaires comme le

changement soudain de direction. Les militaires découvrent le bivouac et, à partir de là, des traces qui les mettent sur la bonne voie. Ils comprennent immédiatement qu'il s'agit d'enfants et, abandonnant toute précaution, se séparent pour les attraper en premier. Italo profite d'une halte pour vérifier les parages : il ne voit plus les poursuivants. C'est mauvais signe, mais cela l'encourage à dire à ses compagnons de ralentir, de toute façon personne n'ira organiser une rafle pour récupérer quelques boîtes de conserve et un fusil.

Ils dépassent une colline, se dirigent vers un petit torrent, échangent des regards exaltés : une autre aventure à raconter. Et le soldat qui surgit devant eux, ils ne l'ont pas entendu arriver. *Il n'est pas aryen*, pense Cosimo face à son rictus effrayant et au fusil braqué. Le garçon lève les mains en l'air, tandis qu'un filet de pipi s'enroule comme une branche chaude autour de sa cuisse.

« Camarade, balbutie Italo. Vanda, dis-lui que nous sommes des camarades amis. »

La fillette n'ouvre pas la bouche. Les premiers mots du militaire, prononcés sur un ton persuasif et méchant, la font sangloter.

« Vanda, dis-lui que le fusil, je l'ai juste emprunté. »

L'Allemand lui fait signe de le jeter. Italo le prend avec une trop grande désinvolture, mais au moment où le soldat le met en joue avec son arme, il s'empresse de le laisser tomber comme s'il était brûlant.

« Vanda, dis-lui que j'étais sur le point de le rapporter. »

Le soldat ramasse le fusil, le met en bandoulière. Italo ouvre son sac à dos avec des gestes mesurés et lance les conserves à ses pieds. Puis il déboutonne son manteau et montre sa chemise noire.

« Moi, fasciste. Ami.

— Moi aussi. Ami », renchérit Cosimo.

Vanda n'arrive pas à parler, mais elle acquiesce et lève la main.

L'Allemand les regarde d'un air sombre, exagérément renfrogné, mais ils sont tous les trois trop effrayés pour faire le lien avec certaines expressions du père, du grand-père ou de la mère supérieure. Lorsque, le fusil pointé, il

leur fait signe de se tourner puis de se pencher vers l'avant, les enfants s'exécutent sans moufter, les jambes flageolantes et les yeux embués.

« Il va nous tirer dans les fesses ? » balbutie Cosimo.

Le soldat prend le fusil par le canon, s'approche d'Italo en le brandissant comme un bâton.

« C'est sa faute ! » hurle le *balilla* en montrant Cosimo.

Le militaire décide de le satisfaire. Il se positionne devant le présumé coupable, mais lorsque Italo le voit se préparer à frapper, dans un élan de désespoir il s'agrippe à la crosse.

« Non ! Alliés ! Alliés ! »

L'Allemand tire l'arme vers lui, Italo ne lâche pas la prise, même au moment où il se prend un coup de pied. Puis, soudain, un tir. Ils tombent tous par terre. Italo, Cosimo, Vanda. Le soldat également, qui serre les mains contre son estomac. Et se recroqueville. Et lance des gémissements semblables aux mugissements d'un veau.

Des fourrés leur parviennent les appels effrayés de ses camarades, leurs pas précipités. Italo et Cosimo regardent l'homme se contorsionner, incapables de réagir. C'est Vanda qui les prend par la main et les tire de là, vers le torrent. Ils sautent d'une rive à l'autre. Italo trébuche, tombe dans l'eau. Il se relève, l'air hagard, rejoint ses amis et reprend juste haleine pour dire :

« Jusqu'au point de côté ! »

Ils courent comme jamais, haletant et gémissant, et une fois qu'ils n'en peuvent plus, ils marchent à une allure soutenue, sans faire de pause. Cosimo est le premier à s'arrêter.

« Ça suffit. Ça suffit, là », dit-il dans un râle. Puis, en criant aux deux autres qui continuent à avancer : « Ils peuvent pas nous courir derrière, ils doivent emmener leur ami à l'hôpital. »

Les enfants s'arrêtent, brisés de fatigue, les poumons tellement irrigués que chaque respiration a un goût de sang. Ils s'allongent, les bras en croix, comme de petits chris cloués sur le monde. Pendant un bon moment, personne ne parle. La peur passe progressivement, car elle est coûteuse, alors que le désarroi est gratuit. Et reste.

« D'après vous, je l'ai tué ? » murmure Italo.

Bien fait pour lui ! voudrait dire Cosimo. Mais ce n'est pas la bonne réponse, il le comprend aux yeux exorbités de son ami.

« Je pense que non, tu l'as pas tué, d'ailleurs il criait, le rassure-t-il. Et puis il va pas mourir parce que... si tu tires dans le ventre, la balle finit dans l'estomac... donc le lendemain, quand tu fais caca... »

Vanda, soulagée, confirme l'analyse du garçon.

« Moi, un jour, j'ai avalé un bouton. Il était même en fer, et pourtant je suis pas morte.

— Mais il y avait tellement de sang qui sortait », insiste Italo.

Il a les yeux trop ouverts, trop ouverts et fixes, songe Cosimo. Comme certains malades de la tête dans ce sanatorium horrible, celui d'où sortent souvent des cris et des rires étranges.

« Je vais aller en enfer ? demande le *balilla*.

— Et tous les autres soldats, alors ?

— Mais moi j'ai tiré sur l'un des nôtres.

— Quand il y a la guerre, personne ne va en enfer, à part les généraux », explique Vanda, qui le sait de source sûre car quelques mois plus tôt elle a posé la question à sœur Agnese. « Maintenant, on doit juste prier pour la santé de ce soldat, comme ça Dieu comprend que tu voulais pas vraiment lui faire du mal. »

Italo est le premier à s'agenouiller, les mains jointes. Cosimo et Vanda se placent à ses côtés. *Dieu du ciel, aide le valeureux soldat allemand à chier la balle et rappelle-toi qu'Italo avait emprunté le fusil uniquement pour chasser les animaux, pas pour tirer sur nos Alliés. Ah, et souviens-toi aussi qu'il y a la guerre, Dieu du ciel. Et la guerre, ils l'ont faite sans rien nous demander.*

Il faudrait étendre les habits d'Italo au soleil, car ils sont toujours trempés depuis sa chute dans le torrent, mais les enfants ont trop peur pour camper. Cosimo lui donne un maillot et Vanda son manteau, en lui demandant d'avoir la gentillesse de ne pas s'essuyer le nez dessus car elle n'en a pas d'autre. Après une nuit passée dans des vêtements mouillés, Italo tremble, tousse, il a les yeux rougis et brillants, et pourtant rien ne semble pouvoir

l'arrêter. Comme son frère qui, malgré ses blessures et les forces ennemies écrasantes, avait continué à traîner le blessé pour le sauver. Italo, il se traîne lui-même. Sans faire de pause. C'est qu'il vient d'une famille de héros, lui. Ni les balles ni la fièvre ne peuvent arrêter un Barocci.

« Et maintenant, comment on fait pour aller retrouver Riccardo ? chuchote Cosimo à Vanda.

— Pourquoi ?

— On peut pas se présenter chez les Allemands, vu qu'on a fait mal à un de leurs soldats.

— Mais c'est lui qui a commencé. Il voulait nous frapper.

— Non, c'est nous qui avons commencé, on lui a volé son fusil. »

Ils réfléchissent à la question. Difficile de comprendre comment les adultes peuvent réagir quand on a tiré sur l'un d'entre eux. Ce qu'ils doivent faire à présent, c'est mettre à profit leurs dix années d'expérience et raisonner avec la tête de ces personnes étranges qui sont tellement à cheval sur les interdictions, ont toujours peur de prendre froid dans le dos et disent des absurdités du genre : les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures.

« D'après moi, ce soldat ne dira rien, rumine Vanda. T'as l'air de quoi si tu te fais tirer dessus par un plus petit que toi ? Moi j'irais pas le raconter. »

C'est vrai, pense Cosimo.

« Et puis ils venaient d'une tout autre direction. Peut-être qu'ils savent rien sur le camp, comme les autres Allemands qu'on a rencontrés. »

Cosimo lance un regard à Italo. L'ami inébranlable, le meilleur compagnon d'aventures qu'on puisse souhaiter. *Si un de ces soldats était tombé dans le torrent, à l'heure qu'il est il serait déjà à l'infirmerie à se lamenter comme un moribond*, songe-t-il. Et puis Vanda, *aucune fille n'est aussi maligne qu'elle, aucune n'est aussi courageuse, aucune ne protège aussi bien du vent*.

Il crache par terre, bombe le torse. « Moi, les adultes, je ne leur fais plus confiance. Ni aux Italiens, ni aux Allemands, déclare-t-il en prenant la tête du groupe. Riccardo, on va le récupérer sans demander la permission à

personne, peut-être de nuit. Il est très bon pour s'échapper, on devra juste trouver le moyen de l'aider ! »

Vanda acquiesce, l'air déterminé. Italo hoche la tête à son tour et, l'air tout aussi déterminé, fait signe à Cosimo de retourner à sa place. Le chef, ça reste lui.

OceanofPDF.com

JOUR 8

OceanofPDF.com

UN POUR MOI ET UN POUR TOI

Italo s'en est remis au sommeil avec l'expression confiante de celui qui s'abandonne aux soins d'un vieux médecin. Il lui est déjà arrivé plusieurs fois de tomber malade de cette façon, et il a toujours suffi d'une bonne nuit dans son lit au chaud pour le remettre sur pied. Sauf que la tente est tout sauf chaude, et qu'il serait trop risqué de faire du feu. Ils se sont réveillés en pleine nuit, ont mis tous leurs vêtements et attendu l'aube serrés les uns contre les autres avec Vanda au milieu qui, péché mortel ou pas, s'est laissée éteindre.

Ils ne réussissent à se lever qu'en milieu de matinée et doivent se livrer à des réparations d'urgence avant de repartir. Une des chaussures de Cosimo perd sa semelle, celles de Vanda sont usées jusqu'à la corde, éculées comme de vieilles pantoufles. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est les maintenir en les fixant aux pieds avec les coupons d'étoffe noire. Lorsqu'ils se remettent en route, ils ressemblent à des combattants se traînant péniblement sur le chemin du retour après avoir battu en retraite.

Italo repense aux histoires que lui racontaient son père et son frère avant de dormir, autre chose que les princes en justaucorps de sa mère. Les héros, c'étaient les Arditi et les glorieux soldats de la Dixième Flottille. Personne ne parvenait à les arrêter. Et Dieu sait où ils trouvaient les forces, quand ils sentaient leurs jambes aussi flasques. Frissons et bouffées de chaleur soudaines le persécutent. Dès qu'il tousse, c'est un coup de poignard dans le thorax. Son père devra en tenir compte, sa mission de sauvetage n'aura pas non plus été une promenade de santé.

« Vous croyez qu'à l'heure qu'il est, l'Allemand aura fait caca ? demande-t-il d'une voix rauque.

— Je pense que oui, s'il est pas comme Vanda.

— Et ça ira ?

— Il aura mal au ventre. Mais il l'a cherché.

— Tu nous as sauvé la vie, ajoute Vanda.

— Il vous aurait juste donné un coup au derrière.

— Sur le derrière, il y a le sacrum. Tu peux mourir si un coup te le brise.

— Vraiment ?

— Bien sûr. On l'appelle sacrum justement pour ça, on ne doit pas y toucher.

— Tu le diras à mon père ? Pour avoir les médailles, il faut des témoins. »

Une médaille pour avoir sauvé le sacrum de mes amis et une autre pour avoir ramené le futur balilla injustement enlevé, donc une de plus que mon frère, songe Italo. L'espace de quelques instants, il perd le contrôle de ses pensées. À présent, il est debout à côté de Vittorio et sourit comme un homme du monde à un invité important tandis que le père fait les présentations : « Voici mes enfants, Italo... et Vittorio. » Une nouvelle attaque de toux vient le séparer du regard orgueilleux de son père et le ramener, désorienté, en rase campagne. Il prend les jumelles dans son sac. Il a besoin d'un médecin. Si seulement il y avait un village dans les environs. Mais devant lui, il ne voit que la campagne, la campagne et encore la campagne. Puis enfin quelque chose au loin, derrière une colline. Une tache sombre.

« Regarde plutôt toi, Cosimo. J'ai les yeux qui me brûlent. »

Il lui cède les jumelles, indique le point.

« On dirait un toit », dit Cosimo.

Le garçon demande qu'on lui passe la carte, observe le dessin, reprend les jumelles.

« C'est le camp ! »

Vanda aussi veut regarder. Elle aperçoit un bout de toit marron foncé, qui a la même forme que la tour centrale du dessin.

« On est arrivés ! » confirme-t-elle. Tandis qu'Italo et Cosimo hurlent et se prennent dans les bras, elle se penche sur son sac, prend son peigne et se met à arranger ses cheveux. Puis, avec un peu de salive, elle humidifie un coin de son mouchoir pour enlever une tache sur sa robe. Elle frotte avec insistance, de plus en plus vite, au rythme des pensées qui l'assaillent : *la mission est terminée, on retourne à l'orphelinat, ils vont se battre pour adopter la fillette héroïque et soignée, dans une vraie maison, peut-être très loin, et dans ce cas adieu la cour, adieu Cosimo, Italo et Riccardo*. La robe se troue.

« Qu'est-ce que tu fais ? » demande Cosimo.

Vanda remet le mouchoir dans sa poche. Lentement. Sans lever les yeux.

« On n'est pas pressés. Il faudra un jour entier pour y arriver. »

Derrière eux, Italo s'effondre. Ils s'allongent à côté de lui, croyant à un jeu. Cosimo parle des aventures qu'ils vont raconter à Riccardo, Vanda se donne du courage en évoquant le long voyage de retour qu'ils feront tous les quatre. Le *balilla* ne dit rien.

« Il s'est endormi », dit Vanda.

Cosimo le couvre avec son manteau. Il est blanc comme le marbre et, en guise de respiration, un râle de vieillard catarrheux sort de sa bouche. *Si tu ne manges pas, tu ne guériras jamais*, le sermonnait toujours son grand-père lorsqu'il avait de la fièvre, se souvient Cosimo.

« Je vais chercher quelque chose à manger », annonce-t-il en partant d'un pas décidé, mais à peine hors de portée du regard de son amie, il se sent perdu. Cela fait des jours qu'ils ne trouvent pas de nourriture, comment va-t-il faire à présent ? Il sait comment prendre le pain chez le boulanger, c'est facile, on donne la carte et on reçoit la ration de petits pains en échange, et il peut reconnaître un pommier s'il en voit un. Mais dans les environs il n'y a rien, ni fours ni arbres. Même pas une maison à voler. *Courage*, se dit-il, *en route*.

Le temps passe plus vite quand on joue, alors il décide de marcher les yeux fermés, en les ouvrant quelques secondes tous les cinquante pas. Comme les sous-marins dans les films : ils avancent à l'aveugle, mais lorsqu'ils sortent le périscope, ils repèrent toujours un navire à couler. Un,

deux, trois, quatre pas. Étranges, les choses qui viennent à l'esprit quand on a les yeux fermés et qu'on pense à une personne qui n'est plus là. Les derniers temps, Riccardo avait commencé à se ronger les ongles. Il les mordait jusqu'au sang, le regard vitreux, et s'ils l'appelaient il sursautait, souriait et recommençait à jouer comme un forcené. Tout à coup, Cosimo se rend compte qu'il ne lui a jamais demandé pourquoi. Quarante-huit, quarante-neuf, cinquante pas.

« Sortez le périscope ! » hurle-t-il en rouvrant les yeux.

De retour vers la voie ferrée, il aperçoit Vanda agenouillée à côté d'Italo, dont la tête est entourée d'un ruban blanc qui maintient un mouchoir humide sur son front. La fillette remonte le manteau jusque sous son menton et lui parle sur un ton mielleux : « Maintenant ça va passer, tu verras, tout va passer. » On dirait qu'elle joue à la poupée.

« Tu as trouvé quelque chose ? » demande-t-elle à Cosimo en l'apercevant.

Le garçon lui sourit. Il brandit deux grappes de raisin flétri qui ont échappé aux vendanges.

« Il est moche mais sucré. »

Vanda prend Italo sous les bras, le soulève pour l'asseoir.

« Allez, il est temps de se lever. Le repas est prêt. »

La tête d'Italo dodeline. Même lorsqu'il ouvre les yeux, on dirait qu'il dort encore. Il regarde autour de lui.

« On est arrivés au camp ? »

— On y sera demain. En attendant mange, ça te fera du bien. »

Italo prend la grappe de la main de son amie. Il la regarde, n'a aucune idée de ce qu'il doit en faire. Vanda cueille un grain et le met lentement dans sa bouche, comme pour lui montrer la procédure à suivre, puis en détache un autre pour lui.

« Un pour moi et un pour toi », lui dit-elle.

Cosimo sourit. Il sait comment ça va se terminer. Lorsqu'on lui racontera qu'à un moment il n'arrivait plus à manger tout seul, Italo niera tout, dira que ses amis sont des défaitistes.

Le garçon a du mal à avaler, mais il mange un grain après l'autre. Cosimo observe la mystérieuse béatitude qui éclaire le regard de Vanda tandis qu'elle nourrit leur ami. Il en veut un peu, lui aussi, de cette chose qui la rend si heureuse.

« Un pour moi et un pour toi », répète-t-elle en tendant un grain à Italo.

OceanofPDF.com

SŒUR AGNESE ET VITTORIO

Je ne parviens même pas à tenir le rythme d'un invalide, bougonne intérieurement sœur Agnese. Elle repense à ses forces des premiers jours avec la nostalgie qui oppresse les anciens lorsqu'ils se remémorent leur jeunesse. Pour la première fois, même les prières ne lui donnent pas suffisamment de courage pour combler les vingt mètres qui la séparent de Vittorio – dont le cœur, elle l'ignore, est sur le point d'exploser. Il a repéré des traces qu'il n'a pas voulu lui révéler. Les empreintes des enfants à moitié recouvertes par celles de bottes militaires, probablement allemandes. Il les a suivies en silence, a vu une grosse tache de sang séché qui l'a incité à implorer l'aide de l'Être suprême, pas le Duce, l'autre, puis de nouvelles empreintes disparaissant sur la berge du torrent qu'ils viennent de traverser pour réapparaître ici et là entre les herbes. Petites et profondes, signe d'une fuite précipitée. Il n'y a plus de traces de sang. Vittorio s'efforce d'interpréter, de deviner ce qui a pu se passer, mais chaque hypothèse le perturbe. La seule certitude, c'est que les enfants courent de gros risques. Et que ces risques ne sont pas suffisants pour les faire renoncer.

Après de longues minutes, il lève enfin le regard et s'arrête, les yeux fixés sur l'horizon.

« Que voyez-vous là-bas ? Derrière cette colline. »

La sœur le rattrape, tout essoufflée.

« Je ne sais pas, c'est très loin. Peut-être un toit. »

Vittorio observe le ciel. Des nuages de plus en plus sombres sont en train de s'amonceler, comme pour se préparer à une attaque en bonne et due forme.

« Ce soir, il se peut qu'il pleuve. Si c'est bien un toit, ils pourraient chercher à s'abriter là. »

La sœur lève les yeux vers le ciel. *Merci à toi, Vierge Miraculeuse, je savais qu'entre femmes on finirait par s'entendre.*

« Si vous êtes d'accord, reposons-nous maintenant, propose Vittorio, comme s'il demandait conseil à un sous-officier expérimenté.

— Bien sûr. Pour espérer les rejoindre à temps, on devra ensuite marcher sans faire de pause. »

Vittorio se débarrasse de son sac à dos et s'allonge par terre, gémissant de douleur.

« J'en profite pour me rafraîchir au torrent », lui dit la sœur.

Mais elle n'y va pas, elle reste là immobile, les yeux fixés sur lui.

« Certainement. Faites donc, répond Vittorio.

— Pourriez-vous avoir l'obligeance de vous tourner de l'autre côté ?

— Il y a des buissons devant le torrent. »

Sœur Agnese continue à le fixer.

« Comme vous voulez », dit-il en se couchant sur le ventre.

C'est une erreur, songe Vittorio. Si elle était allée se rafraîchir sans faire tant d'histoires, à présent il n'aurait pas toutes ces idées en tête. Une belle femme, sœur Agnese. Elle a un visage gracieux, l'élégance tenace des nobles désargentées, un corps élancé et ferme, pour autant qu'il puisse en juger à travers la robe. Il ne devrait pas y penser, c'est une religieuse, mais dans le cœur d'un homme il n'y a de place que pour une religion à la fois. Il revoit l'instant où il lui a pris la main pour l'aider à franchir des roches, le frémissement qu'il lui a communiqué. Ses yeux se ferment et, dans l'obscurité, son esprit prend la liberté de lui inventer une nouvelle vie. Le voici dans les champs, des champs à perte de vue, l'air est frais et pur, comme s'il venait d'être lavé par une averse printanière. Il tient Agnese par la main et appelle Italo, qui lui fait signe de loin et s'approche à petits pas. Vittorio est plongé dans une béatitude déconcertante, il l'appelle encore une fois et sourit à la sœur, tout en commençant à sentir une douleur mystérieuse derrière la tête. Cette fois, il la sent vraiment.

« Ne bouge pas ! » ordonne une voix sur un ton menaçant.

Vittorio ouvre brusquement les yeux. Il voit des souliers militaires, comprend qu'il a un canon de fusil pointé sur la nuque. Il se retourne lentement en mettant bien ses mains en évidence.

« Où sont les autres ? » lui demande l'homme dressé au-dessus de lui, qui pointe maintenant le fusil sur son front.

Vittorio regarde autour de lui et pousse un soupir de soulagement. Ceux qui l'ont encerclé ne sont pas des bandits, ce sont des militaires. Cela dit, mieux vaut rester prudent.

« Il n'y a personne d'autre que moi.

— Planqué ?

— Mais non, quel planqué ? Je suis le lieutenant Vittorio Barocci. »

Sous les regards moqueurs, Vittorio sort ses papiers de ses sous-vêtements et les tend à l'homme, qui les prend du bout des doigts.

« Qu'est-ce que vous faites ici ?

— J'étais en convalescence pour une blessure reçue au front. Et maintenant je suis en mission.

— Laquelle ?

— Retrouver des enfants.

— Et qui vous a chargé de cette mission en civil ?

— Personne. L'un des trois enfants est mon frère. »

Le soldat lui fait signe de se relever, le fouille sans respect pour son grade. Vittorio ne proteste pas. Ce sont des militaires expérimentés, seul l'un d'entre eux a moins de quarante ans, leurs uniformes sont sales et endossés sans le soin prévu par le règlement, les armes ne sont pas graissées. Puis il pense à Agnese : s'il révélait sa présence, ces soldats ne mettraient plus en doute ses paroles. Peut-être.

« Et vous, qu'est-ce que vous faites ? Une patrouille ? » demande-t-il au militaire.

Les soldats se regardent.

« Disons que nous attendons des ordres précis.

— Où est votre commandement ? Les ordres sont de se joindre à la milice et de se préparer à combattre.

— Avec les Allemands ?

— Évidemment. »

Nouvel échange de regards entre les soldats.

« Les Allemands nous ont visés deux fois déjà. D’abord juste après l’armistice, puis il y a quelques heures. Ils transportaient un blessé et se sont mis à tirer au premier bruit, sans sommation.

— C’est incompréhensible, mais vous pouvez vous joindre à l’infanterie qui est en train de se déployer à...

— Les nôtres aussi nous ont tiré dessus. Un peloton de grenadiers, pour être exact.

— Et aussi les carabiniers, ajoute un autre militaire.

— Sans parler des paysans. Ceux-là, quand il fait nuit, ils tirent sur tout ce qui bouge. »

Ils ont un comportement étrange, pense Vittorio. Mais si c’étaient des déserteurs, ils se seraient tout de suite débarrassés de leurs uniformes, alors non, impossible. Il s’agit de soldats dispersés qui n’attendent que le signal d’une personne autorisée pour retourner servir la patrie. C’est certain !

« À quel régiment appartenez-vous ? Mon père est Carlo Alberto Barocci, dès que je trouverai un téléphone je lui communiquerai votre position et... »

Le soldat pointe de nouveau le fusil sur lui.

« Vous n’allez avertir personne.

— Vous ne pouvez pas me retenir, je suis votre supérieur.

— Je ne prends pas d’ordres d’officiers en civil. Mettez les mains derrière le dos. »

Vittorio se dégage, repousse un soldat qui s’était approché pour l’attacher.

« Je dois retrouver mon frère ! Il est en danger de mort ! » crie-t-il avant d’être immobilisé, puis traîné par deux autres soldats.

« Et pendant que vous y êtes, vous nous ferez peut-être retrouver au passage. J’ai déjà perdu quatre hommes, eux aussi avaient des frères. »

Trop faible pour s’opposer, Vittorio peut seulement espérer qu’Agnese reste cachée.

« Les enfants vont mourir ! » hurle-t-il, dans l'espoir que la sœur saisisse le message. Elle doit comprendre, ils sont tout proches désormais.

Agnese tremble de froid et de peur. Quand elle a vu les soldats arriver, elle était accroupie les pieds dans le torrent, sans sa robe. Elle se sent vulnérable sans cette cuirasse qui l'a toujours protégée des regards malicieux des hommes, éloignant leurs tentations, les transformant même en respect. « Les enfants vont mourir ! » a crié Vittorio juste au moment où elle s'apprêtait à sortir à découvert pour implorer ces soldats. Et le message est clair. Ce sont des hommes effrayés, ils pourraient ne pas la croire et, pire, l'emmener elle aussi.

Elle regarde Vittorio disparaître entre les arbres, et par pudeur s'abstient de prier. La mère supérieure l'aurait fait dans une telle situation, sans doutes ni tergiversations, mais Agnese ne souhaite pas suivre son exemple. Elle veut que les doutes et les tergiversations la tourmentent comme elle le mérite.

JOUR 9

OceanofPDF.com

PENSÉES MIGRATRICES

Au réveil, ils ont essayé d'encourager Italo. « Regarde, le toit est tout près ! Imagine comme on va s'amuser avec Riccardo ! Je me demande si les médailles qu'ils vont nous donner seront en argent ou en or ! »

Italo s'est agenouillé, puis levé comme un soleil blafard et, reprenant les bases, il a réappris à marcher et s'est remis en tête du groupe, mais cela n'a pas suffi à lui rendre l'état d'esprit des jours précédents. Il tremblait, s'affaissait. Ils ont dû lui donner le bras et avancer tout doucement, comme trois petites vieilles à la sortie de la messe. Les yeux fixés sur le toit derrière la colline : un demi-mètre après l'autre, il finirait bien par capituler !

« Si tu veux encore faire une sieste, on va au camp sans toi, suggère Cosimo. Il y aura plein de médecins, on pourrait demander s'il y en a un qui viendrait te rendre visite ici. »

Et après, qu'est-ce que je raconterai à mon père ? réfléchit Italo. Qu'à un pas du but, les secouristes ont dû s'occuper de moi aussi ? Les héros vont à l'hôpital après avoir achevé leur mission, pas avant.

« Vous voulez prendre toute la gloire pour vous », dit-il d'une voix qui semble sortie d'un démon niché dans sa poitrine.

Ni Cosimo ni Vanda ne se hasardent à proposer d'autres solutions, ils se contentent d'encouragements. Et ne regardent plus le toit. Au réveil, ils avaient évalué la distance à trois heures de route. En fin de matinée, ils ont l'impression qu'il en reste toujours autant. Il recule, le bougre.

« Elle ressemblera toujours à ça, notre vie ? Même quand on sera grands ? se lamente Cosimo.

— Ça quoi ? demande Vanda.

— Ça, une arnaque. On pensait qu'on jouerait ensemble toute la vie et on nous prend Riccardo. On pensait que pour le retrouver, il suffisait de suivre la voie ferrée quelques jours et finalement...

— Tu pensais vraiment jouer avec nous toute la vie ? l'interrompt Vanda.

— Bien sûr. Pas toi ? »

La fillette réfléchit, enroule une mèche de cheveux autour de son doigt.

« Si, moi aussi parfois, mais je sais que quand on est adulte, tout change. Quand on grandit, on ne pense pas les mêmes choses que maintenant.

— Alors on doit promettre de devenir des adultes différents. »

Une volée d'oiseaux dérive d'une partie à l'autre du ciel, formant des nuages et des tourbillons. Une antenne vivante qui attend de capter le signal de la migration, l'appel d'un monde meilleur.

« Différents comment ?

— Qu'on fasse pas tout changer, qu'on oublie pas les belles choses, au moins celles qu'on aime le plus. »

Au loin, la volée s'ouvre comme un manteau au-dessus de la cime des arbres. Elle se dissout en un instant.

« Je te promets, je changerai pas, affirme solennellement Vanda. Même quand j'aurai des enfants et que je serai devenue infirmière, j'oublierai pas de m'échapper dans la cour une heure par jour. »

Et moi je ferai la même chose une fois que je serai postier, songe Cosimo. Sa vie sans Italo, Vanda et Riccardo, il ne réussit plus à l'imaginer. D'abord amis, puis compagnons d'armes, et maintenant frères. Il soutient son frère Italo qui a trébuché et doit à nouveau s'arrêter, sourit à l'idée de reconstruire le radeau avec son frère Riccardo, puis, à titre de reconnaissance, tend à sa sœur Vanda un bel escargot qui s'était mis à l'abri au sommet d'un épi. Elle l'examine en le tenant entre deux doigts. La carapace resplendit autant que la chose la plus précieuse qu'elle ait jamais vue, le rosaire en nacre du vicaire.

« Les Français le mangent », dit la fillette, attendant la permission de croquer son cadeau.

Encouragée par Cosimo, elle dépose l'escargot sur sa langue, ferme les yeux et fait crépiter la carapace sous ses dents. Elle le recrache

immédiatement avec un haut-le-cœur et s'essuie la bouche sur la manche de son manteau.

« D'après moi c'est pas vrai, déclare Cosimo avec une grimace. Ils ont fait courir ce mensonge pour qu'on les mange, nous les Italiens, qu'on meure tous et qu'ils gagnent la guerre. »

Comme il l'avait espéré, Italo sourit. Pour la première fois depuis deux jours. Et pour la première fois depuis deux jours, l'espace de quelques instants, il semble à nouveau lui-même. *Je ne m'étais jamais senti aussi heureux pour si peu*, s'étonne Cosimo, trop occupé à retenir ses larmes pour comprendre que ce « peu » est un monde nouveau, inéluctable, fait de trésors qu'il lui reviendra de voir ou non, de sentir ou non. Un monde dans lequel, sans même s'en rendre compte, il vient de faire son entrée. Triomphale. Tel un roi aux chaussures trouées.

SŒUR AGNESE

Toute la nuit, sœur Agnese s'est efforcée de marcher en direction du toit que lui avait indiqué Vittorio. Cela paraissait facile, il suffisait de ne pas perdre de vue les rails, mais la petite route qui les longeait s'en est détachée traîtreusement à la faveur de l'obscurité. Ce n'est qu'à l'aube, en avançant dans la brume, agitée comme un fantôme, qu'elle a réussi à les retrouver. *Vierge Miraculeuse, fais que ces soldats soient fatigués de tuer et qu'ils laissent ce brave garçon retourner auprès de moi. La foi est solide, les difficultés la renforcent, mais je ne sais pas comment l'expliquer à mes jambes. À deux on marchera mieux, avec quatre yeux on ne ratera plus la route.*

Le toit est de nouveau en vue, mais ce n'est plus son objectif. Il n'a pas beaucoup plu pendant la nuit et même si les enfants s'étaient réfugiés là-bas, ils se seraient déjà remis en chemin. En essayant de presser le pas, ses genoux cèdent. Tout devient noir, puis blanc, et dans le blanc réapparaissent le jaune des feuilles et le vert de l'herbe, flous. Avec ce qu'il lui reste de forces, Agnese ramasse son bréviaire. La couverture s'est détachée. Elle rassemble les deux morceaux, embrasse le livre comme elle le ferait avec la main blessée d'une de ses orphelines. Un bruit de pas la fait tressaillir. Elle sent une odeur de pain qui la trouble et doit se concentrer pour avoir la certitude que non, elle n'est pas en train de rêver, elle est bel et bien réveillée. Derrière elle, il y a un garçon qui s'immobilise, retire respectueusement son béret et, tout en restant à distance, lui montre une miche de pain en l'agitant comme on le fait pour attirer un chien méfiant. Sœur Agnese se relève, attend qu'il parle. Mais le garçon ne pipe mot, il la

rejoint lentement et lui tend le pain, tel un ange revigorant, un garçon de quinze ans tout au plus, sale mais bien élevé.

« Que Dieu te bénisse. »

Le pain est tiède, moelleux, il a un goût de feu de bois. Avant même d'avoir avalé la première bouchée, Agnese se sent mieux. Consolée, aimée.

« Est-ce que par hasard tu aurais vu trois enfants marcher le long de la voie ferrée ? »

Le garçon secoue la tête, se gratte la tempe.

« Ma grand-mère va mourir. Vous viendriez donner une bénédiction ? lui demande-t-il en dialecte ombrien, en montrant un point dans la campagne au milieu des arbres.

— Je ne peux pas, ce sont les prêtres qui donnent les bénédictions.

— Vous pouvez pas la donner même aux femmes ?

— Non, je suis désolée.

— L'année dernière, une sœur nous a béni les cochons. »

Agnese hoche la tête. Elle grignote un autre bout de pain, se rendant vulnérable au regard du garçon.

« C'est bon, pas vrai ? C'est ma grand-mère qui nous a appris à le faire. Pauvre petite vieille, ça fait des jours qu'elle appelle le prêtre. Elle a jamais rien demandé à personne, elle voudrait juste mourir avec la grâce de Dieu. »

Entre l'aller et le retour, je vais perdre près d'une heure, pense Agnese. Mais c'est une épreuve du Seigneur, j'en suis certaine. Il sait que je suis à bout de forces, que je ferais n'importe quoi pour retrouver Vanda, c'est pourquoi Il veut mettre à l'épreuve ma foi et ma charité chrétienne. C'est le Seigneur, sans aucun doute. Très masculin, de raisonner de cette façon.

La grande ferme n'a plus qu'une pièce habitable. Dans ce qui devait être à l'origine la cuisine s'entassent armoires, lits et grabats en tout genre. Sur le lit le plus large, placé à côté de la cheminée, gît une grand-mère veillée par trois femmes qui ont hérité du même visage et commencent également à se répartir ses rides.

L'arrivée de la religieuse est accueillie comme un miracle. Un rayon du soleil inattendu qui les laisse bouche bée. L'aînée des sœurs se lève, prend un œuf dur dans une casserole, l'enveloppe dans un mouchoir et le tend à la

sœur. Ce sont des personnes humbles, habituées à payer même les miracles. Agnese le prend, il est chaud, elle le tient dans ses mains en résistant à l'envie de le manger. Elle doit le garder pour les enfants.

« Il vaut mieux faire vite avec ce sacrement, dit la femme en indiquant la vieille d'un signe de tête.

— Il faudrait un prêtre, vous le savez ?

— Et aussi de l'huile bénite », lui répond l'autre en lui tendant un flacon contenant un liquide trouble, jaunâtre, trop fluide. Elles se tournent toutes les deux vers la vieille qui murmure quelque chose, les yeux hallucinés.

« C'est de la soupe à l'ortie, chuchote la femme. Mais on est des pauvres gens, on s'en contente. »

CETTE PETITE CHOSE LÀ-BAS, QUE L'ON DISTINGUE À PEINE

Le coucher de soleil gèle les derniers espoirs d'arriver au camp, et de fait il gèle tout. Une couverture nuageuse plonge la campagne dans l'obscurité, rendant la lune inutile.

Cosimo, Vanda et Italo, désorientés, trouvent à s'abriter dans les ruines d'une petite maison en pierre au toit effondré. La tente étendue sur deux planches inclinées offre une bonne protection. Ils s'assoient dos au mur, blottis dans leur manteau, mais quelques heures plus tard l'humidité imprègne déjà les vêtements et la peau. Cette fois, ils ne verront pas le matin, Cosimo en est certain.

Il prend un bout de chandelle et, après deux tentatives infructueuses, réussit à l'allumer avec la dernière allumette, puis rassemble quelques poutres et place la bougie au centre. Il s'attend à devoir maîtriser une flambée pour éviter d'attirer l'attention, mais du bois humide ne s'élève qu'une timide fumée. Il faut du petit bois. Il trouve les pieds d'une vieille chaise, une petite botte de paille qui devait appartenir à un balai. Lorsqu'il revient sur ses pas, la bougie est devenue une nappe liquide sur le sol. Une flamme ronde et bleuâtre tremble à l'extrémité de la mèche. Il devrait y poser la paille avec une main ferme, donc la main de quelqu'un d'autre. Vanda observe la scène, muette, le regard implorant. La paille vibre sur la mèche, et plus Cosimo s'efforce de la maintenir, plus elle vibre, jusqu'à ce que finalement la flamme s'éteigne en exhalant un ultime souffle blanc. Cosimo s'écroule par terre, se met à sangloter, et peu lui importe que ses

amis soient là, il pleurera et appellera son papa de toutes ses forces jusqu'à en perdre la voix.

« Sous le bois, vite ! » crie Vanda.

Un crépitement. Une petite flamme blafarde qui pointe son nez et dévore l'enchevêtrement de paille. Cosimo sanglote, gémit tout en poussant la paille sous les pieds de la chaise. Vanda court dans les ruines en quête de bouts de papier et de copeaux de bois. Sous leurs yeux adorants, la flamme s'élève, devient jaune et transmet son enthousiasme à l'une des poutres.

« Regarde quel feu, Italo ! »

Italo ne parvient même pas à ouvrir les yeux. Il allonge péniblement les mains en direction de la chaleur. Les amis le prennent sous les bras pour l'approcher, le soutiennent en s'asseyant à ses côtés. Le feu lui réchauffe immédiatement les mains, puis les pieds, le visage. Il gémit de bonheur. Et l'instant d'après, il mouille son pantalon. Les amis détournent le regard pour ne pas le gêner, mais Italo garde les yeux fermés, il ronfle et délire. Cosimo l'allonge, déboutonne son pantalon. D'abord délicatement puis, en s'apercevant que l'autre ne réagit pas, fiévreusement.

« Qu'est-ce que tu fais ? demande Vanda.

— Il peut pas dormir avec un pantalon mouillé, je lui donne le mien. Aide-moi ! »

Ils le retirent, lui mettent le pantalon sec.

« Et toi ?

— Je mets le sien.

— Plein de pipi ?

— Bien sûr. C'est le pipi d'un frère. »

JOUR 10

OceanofPDF.com

LES DIEUX DE L'OLYMPE SONT DES ENFANTS

Le voilà, ce froid dont parle souvent Grand-Père, qui transperce les os, songe Cosimo au réveil. Le brouillard matinal s'est avancé jusque dans la maison en ruine, inutile de se frotter les yeux pour le dissiper. Vanda dort dans les bras d'Italo, dans la position où il l'a vue avant de s'endormir, au milieu de la nuit, après avoir veillé et entretenu le feu jusqu'à ce que l'épuisement prenne le dessus. Il retire le manteau avec lequel il avait couvert ses deux amis ; il est alourdi par l'humidité, inutilisable. Cosimo souffle sur le bois carbonisé, espérant le ressusciter. Ce n'est pas une journée à miracles.

Vanda rouvre les yeux et sa première pensée est de poser la main sur le front d'Italo.

« Brûlant ? demande Cosimo.

— Non. Il est froid.

— Bien, la fièvre est passée. »

Il frappe des pieds par terre en invitant ses amis à se lever. Il a compris maintenant, le seul moyen de se réchauffer le matin est de se mettre tout de suite en route. Il regarde autour de lui pour s'orienter. À travers le brouillard qui commence à s'estomper, il aperçoit la ligne de chemin de fer qui bifurque derrière la colline. Et derrière celle-ci, le toit du camp. Il est tout proche ! Cosimo le montre sur-le-champ à Vanda, qui est au bord des larmes. Mais elle n'est pas du genre à céder facilement, il y a des choses plus importantes. Elle se peigne, s'attache les cheveux avec deux rubans

brodés, enroule de nouveau le tissu crasseux autour de ses chaussures en faisant des nœuds délicats. Et secoue Italo.

« Courage, on est arrivés », lui dit-elle.

Italo entrouvre un œil, émet un sifflement rauque. Il s'assoit avec l'aide de Vanda, mais ne sait pas quoi faire d'autre, ni pourquoi. Il était en train de dormir dans son lit avec sa mère, que font ses amis ici ? Et puis il ne sent plus ses jambes, il a dû les enlever en même temps que son pantalon. Dieu sait où elles sont passées.

« Pourquoi il tremble comme ça ? demande Cosimo dans un filet de voix.

— S'il tremble, ça veut dire qu'il a froid, le tranquillise Vanda. On doit le réchauffer, sinon il n'arrivera jamais à se lever. »

Elle s'assoit derrière lui, le serre contre elle, puis fait signe à Cosimo de s'asseoir devant. « Comme on a fait dans le train », lui dit-elle. Elle étend les bras pour les serrer tous les deux contre elle, caresse d'une main les cheveux de l'un puis de l'autre, chacun son tour, et les berce en se balançant légèrement d'avant en arrière.

« Tu me traduis en allemand : j'ai besoin d'un médecin pour le camarade Barocci Italo ? lui demande Cosimo, déjà étourdi par le balancement.

— Je sais pas comment on dit *camarade*.

— Enfant, alors. Pour l'enfant Barocci Italo. »

Cosimo se réveille secoué par des tremblements. Ce ne sont pas les siens, ni ceux d'Italo. C'est Vanda qui tremble et sanglote tout en montrant un point dans le bois. Agnese doit s'appuyer contre un arbre. La vue des trois enfants assis par terre, serrés les uns contre les autres en si mauvais état, lui coupe le souffle et l'étourdit. Les premiers mètres, elle marche en dérapant, puis se met à courir vers eux. Elle s'agenouille, les étreint, les embrasse sur la tête. Elle embrasse Vanda, qui serre les bras autour de son cou et lui dit en pleurnichant qu'elle a cassé ses chaussures, elle est vraiment désolée ; puis Cosimo, qui sanglote contre sa poitrine : « Moi aussi ! » C'est un tremblement collectif. Sans freins. Elle les embrasse tous à nouveau sur le front. Celui d'Italo est gelé.

« Italo, chuchote-t-elle, effrayée, en lui touchant le visage.

— La fièvre est passée, murmure Vanda.

— Il va bien maintenant, on l’a réchauffé », ajoute Cosimo.

Agnese appelle à nouveau le garçon. Elle le prend dans ses bras, le secoue. Les jambes et la tête dodelinent. Elle pose l’oreille contre sa poitrine, les yeux tellement écarquillés qu’ils semblent vouloir hurler. Vanda et Cosimo le savent, depuis qu’il est malade, c’est difficile de le réveiller le matin. Ils lui prennent la main, lui pincent les jambes. Jusqu’au moment où Agnese se laisse tomber à genoux. Elle garde ce corps inerte dans ses bras, l’étreint comme pour le protéger de quelque chose d’effroyable. Puis elle le dépose lentement à terre, lui croise les mains sur la poitrine. Voyant ce que fait la sœur, Cosimo lui étend les jambes, *comme ça il se reposera mieux*, pense-t-il. Voyant ce que fait Cosimo, Vanda court chercher le fez, le met sous la tête de son ami, *comme ça il se reposera mieux*, pense-t-elle. La sœur les prend par la main, les fait s’agenouiller.

« Il va si mal ? » demande Cosimo.

Agnese les serre contre elle. Elle sait ce qu’il faut dire aux petits en pareil cas, et tout en parlant à des yeux qu’elle ne reconnaît pas, elle a bien conscience que ses mots, les seuls qui lui viennent, sont inappropriés pour eux.

« Il est devenu un ange. »

Elle dit cela, car c’est cela qu’on lui a appris à dire lorsqu’une orpheline ne rentre pas de l’hôpital.

« Votre ami existe encore, mais sous une autre forme, meilleure, même si aucune ne devrait être meilleure que celle d’un enfant. »

Vanda et Cosimo restent bouche bée, attendant des explications supplémentaires, mais la sœur baisse le regard sur ses mains jointes. Il est devenu un ange, c’est tout ce qu’il y a à savoir. *Impossible*, songe Cosimo. *Il est mort comme ça ? Comme un inconnu ? Sans me demander mon avis ?* S’il le lui avait demandé, il n’aurait pas agi de façon irréfléchie comme avec sa mère, il aurait dit non. On n’en parle même pas. Hors de question ! Vanda est terrifiée, confuse. Elle ressent un besoin désespéré de recevoir des instructions et des procédures à suivre.

« On prie ? dit-elle.

— Pensez à toutes les belles choses que vous avez faites avec lui. Vous ne pouvez pas lui dédier meilleure prière », lui répond Agnese tout en prenant l'œuf dur dans son sac.

Les deux enfants le dévorent et, tandis que les restes de la coquille crépitent sous les dents, ils confient leurs souvenirs au dieu du ciel. Italo qui les menait jusqu'au Tibre pour la mission *Allons nous tremper les pieds dans le fleuve sacré* ; Italo qui, perché sur le tas de gravats, planifiait la mission *Reprenons l'ami volé* ; Italo qui avait parfois sa mission personnelle : les serrer fort dans ses bras, tout à coup, sans raison.

Agnese soulève à nouveau le *balilla*, fait signe aux enfants de la suivre et se dirige vers la route.

« On doit aller là-bas », lui dit Cosimo en indiquant la colline.

Sur la route, ils trouveront plus rapidement quelqu'un pour les ramener à la maison, explique sœur Agnese d'une voix faible. Mais les deux insistent, lui montrent la carte, « on est arrivés chez Riccardo maintenant, le camp est là, derrière la colline ! ». La sœur est incapable de répondre. Elle secoue la tête et leur fait à nouveau signe de la suivre.

« Vous décidez de tout, vous les adultes ! hurle Cosimo les poings fermés en tapant du pied. Faites ceci, faites cela... Vous nous dites jamais la vérité ! La guerre, ça devait être contre la France et l'Angleterre, mais après vous prenez Riccardo qui n'est ni français ni anglais ! Maintenant vous nous dites qu'Italo est devenu un ange... ça reste à voir ! »

Il a raison, songe sœur Agnese, nous sommes difficiles à comprendre. Nous passons notre temps à veiller à ce que les enfants mangent suffisamment, qu'ils ne prennent pas froid, et ensuite on descend dans les rues pour fêter le début de la guerre.

« Les adultes sont nuls ! Vous êtes tous nuls ! Je vous fais plus confiance ! » conclut le garçon avant de prendre la fuite.

Sœur Agnese ne parvient pas à le rappeler. Elle le regarde courir à perdre haleine vers la voie ferrée, puis gravir la colline. Mieux vaut qu'il se défoule. Elle repose Italo là où il y a un peu d'herbe, où le sol est plus moelleux. Elle prend Vanda par la main et marche vers le garçon, arrivé tout en haut. Il regarde en bas, et au bout d'un moment, s'assoit par terre.

Vanda et Agnese traversent la voie, mais dès qu'elles attaquent la pente, la petite lâche la main de la sœur. Attendez ici, c'est une affaire d'enfants, semble-t-elle lui signifier par son regard.

Tandis qu'elle gravit les derniers mètres, elle voit pointer le haut du toit. Puis elle l'aperçoit tout entier, y compris les piquets en bois qui le soutiennent. C'est une grange. *La vie me dégoûte*, se dit-elle pour la première fois. Elle n'avait jamais pensé cela, même quand les couples d'adultes mariés venaient à l'orphelinat et couvraient régulièrement de câlins les fillettes les plus antipathiques. Maintenant si, elle le pense, et comment. Elle regarde derrière, vers la vie qui l'attend et qu'elle n'aime pas, puis devant, là où se trouve tout le reste. Et soupire.

« On doit rentrer.

— Toi aussi tu t'y mets ? »

Vanda remplit ses poumons de cet air nouveau, l'air de cette vie qui la dégoûte, et s'en libère rageusement, avec une expression écœurée, avant de tendre la main à son ami.

« Il faut le faire pour Italo. On peut pas l'enterrer dans la robe d'une veuve. »

Cosimo hoche la tête. Il regarde la grange, la voie ferrée qui continue à perte de vue, la portion de monde déjà conquise et, devant lui, celle qui reste à conquérir, puis sœur Agnese, et enfin la main tendue de Vanda. Tout est immobile autour de lui, immobile et silencieux, dans l'attente d'un mouvement de sa part.

« Bien sûr que non. Il doit avoir son uniforme. Avec la cape et tout le reste. »

ÉPILOGUE

OceanofPDF.com

LA FUGUE DES INDOMPTABLES

Ciel dégagé, bleu résolu, nuages inoffensifs, température bienveillante : la journée idéale pour s'échapper. *Mais à quoi ça sert de tout planifier dans les moindres détails si ensuite elle n'en fait qu'à sa tête ?* se désole Cosimo, caché derrière un pilier. Il a beau lui lancer un regard noir et frapper du pied comme on fait pour décourager un chien agaçant, ses efforts se révèlent inutiles, Vanda le rejoint à petits pas rapides.

« Reste à distance. Là on attire trop l'attention, rouspète-t-il.

— J'ai peur de me perdre, c'est la pagaille ici. »

Le pilier ressemble à une grande pendule à coucou d'où leurs têtes pointent et se retirent. *Aucune personne suspecte par ici, aucune par là, on peut y aller*, se rassurent-ils en se remettant en route.

« Je n'y comprends rien, c'est celui-là, le train ? On devrait peut-être demander à quelqu'un. »

Comme toujours quand il est tendu, Cosimo se limite à des bulletins d'information succincts.

« Non. Le quai suivant. Et reste à distance. »

Ils se fraient un passage parmi des dizaines de voyageurs, avancent à contre-courant, bravent les coups de coude et les protestations, pour arriver enfin au bon quai. Postés derrière un autre pilier, ils étudient la situation.

« On court. Quand je dis trois », chuchote Cosimo en montrant la portière ouverte du dernier wagon.

Au « trois » il part, grimpe les marches d'une traite et disparaît dans le wagon. Vanda prend son temps. Elle monte une marche après l'autre sous le regard exaspéré de son ami.

« Détends-toi, maintenant c'est bon !

— C'est bon quand moi je le dis ! Ils sont de plus en plus malins, ceux-là ! »

Quelques passagers se retournent, s'amusent de cette prise de bec tout en s'affairant à ranger les bagages. Cosimo passe d'un wagon à l'autre, se courbe en passant devant les fenêtres pour échapper aux regards qui pourraient le reconnaître de l'extérieur ; Vanda se penche un tantinet pour lui faire plaisir, quelques secondes seulement quand il se retourne. Le risque est réel que quelqu'un puisse déjà avoir remarqué leur absence, elle en a conscience, mais elle sait aussi que Cosimo aime bien entretenir la tension, exagérer les dangers. Autrement il ne s'amuse pas.

Ils prennent place. Vanda, côté couloir, arrange sa coiffure, lisse sa robe de la paume de sa main. Maintenant oui, tout est en ordre, elle est prête à partir. Cosimo, en revanche, est à nouveau agité. Il gesticule, glisse de son siège et, indifférent aux regards des voyageurs, s'agenouille, les yeux au ras de la fenêtre, pour scruter le quai. Vanda se baisse avec indolence en s'appuyant avec le coude sur le siège laissé libre par Cosimo.

« Ce sont eux ? lui demande-t-elle, histoire de lui montrer qu'elle participe.

— J'ai l'impression. Regarde à deux heures. »

Vanda lève à peine la tête au-dessus de la fenêtre.

« De l'autre côté ! dit Cosimo.

— Alors dis-moi à droite ! »

Elle lorgne à nouveau, remarque deux inconnus qui arpentent le quai en regardant à chaque fenêtre. Ils cherchent certainement quelqu'un, mais pas eux. Fausse alerte, pour changer. Tandis que les portes du train se ferment, elle arrange une nouvelle fois ses cheveux et sa robe, puis s'adresse à son ami, toujours agenouillé :

« Tu vas faire tout le trajet comme ça ? »

En s'agrippant au rebord de la fenêtre, Cosimo se relève juste assez pour atteindre le siège puis, avec une décompression de vieux piston, se laisse tomber sous le regard amusé de Vanda.

« Fais un peu la maligne. Huit pilules par jour pour toi, quatre seulement pour moi. Je suis un jeune homme par rapport à toi.

— Sept pilules, pas huit. Le diurétique, je l'ai arrêté hier, sinon je faisais tout le voyage aux toilettes. »

Le train qui glisse à toute vitesse sur les rails est un accélérateur de souvenirs. Aucun des deux ne dit rien, ça n'aurait pas de sens de demander toutes les deux minutes « tu te souviens ? ». Évidemment que Cosimo se souvient, évidemment que Vanda se souvient. De tout, dans les moindres détails. C'est un passé qu'il est impossible d'archiver, il les accompagne partout comme un fardeau sans poids, évanescent, chaotique, et redevient présent et solide au premier stimulus, réordonnant en un instant les milliers d'images, d'odeurs et de sons éparpillés. *C'est de là qu'on est partis*, songe Vanda en se rappelant sur-le-champ l'odeur repoussante des cigarettes allemandes, le bruit de ses pas amplifié par la nuit, la silhouette du train de marchandises qui ressemblait à un gigantesque animal tapi dans l'obscurité. *C'est de là qu'on est partis*, songe Cosimo en sentant l'odeur d'eau de Cologne d'Italo. Il s'était rasé avant de partir, « comme ça je suis tranquille pour tout le voyage », avait-il expliqué en se massant le menton. Et la voix de Vanda qui, après à peine vingt minutes de marche, voulait savoir quand ils prendraient le petit déjeuner. Puis les phares d'un camion qui les avait éclairés comme un flash pendant un instant, imprimant dans son album de souvenirs l'image d'Italo marchant le torse bombé et de Vanda sursautant, effrayée. Hébété par les souvenirs, Cosimo sourit, le regard perdu dans le vide, ou du moins c'est ce qu'il croit jusqu'au moment où il se retrouve les yeux dans les yeux avec une jeune fille qui vient d'entrer dans le wagon. Il se penche immédiatement en avant pour être dissimulé par le dossier.

« Ta petite-fille ! chuchote-t-il à Vanda.

— Cecilia ? demande-t-elle en cherchant refuge auprès de lui.

— Très grande, cheveux roses au carré, anneau dans le nez.

— Doux Jésus, c'est elle. Elle nous a vus ?

— Je ne sais pas, elle regardait par ici mais maintenant elle s'est assise. »

Cosimo se penche juste assez pour étudier les mouvements de l'intruse.

« Elle a pris son portable ! Va lui dire quelque chose, sinon à la prochaine gare on se retrouve avec la police et toute la famille dans le train ! »

Vanda jette un coup d'œil discret.

« Mais non, elle a mis ses oreillettes. Elle écoute de la musique, regarde. »

En effet, la jeune fille bouge la tête en rythme en fredonnant du bout des lèvres.

« On ne peut pas faire tout le voyage recroquevillés. Espérons qu'elle descende à la prochaine gare.

— Elle a seize ans, tu penses qu'elle va à Florence toute seule ?

— Alors elle n'est pas là par hasard. Elle t'a suivie.

— Évidemment, elle veut sûrement venir avec nous. La pauvre, quand ses parents vont découvrir qu'elle s'est encore enfuie. Et pauvre de moi. »

Ils prennent leurs portables. Vanda a reçu dix-huit appels, Cosimo sept. Il a perdu, ce sera à lui de régler la note au wagon restaurant.

« Elle veut découvrir où on va ?

— Oh non, elle le sait très bien. »

Cosimo observe à nouveau la jeune fille. Cette soumission trompeuse, cette grâce inattendue chez une adolescente de seize ans aux chevilles et aux poignets aussi massifs, le regard qui semble toujours dire : *j'ai peur, mais je le fais quand même*.

« Elle te ressemble.

— Tu peux le dire tout haut. »

Si elle pense à sa fille, et surtout à sa petite-fille, Vanda se sent infinie. Destinée à durer beaucoup plus que ce corps qui ne veut rien entendre et qui, malgré l'avis contraire de sa propriétaire, se prépare lentement à capituler. Une grande chance, et ça n'a pas été la seule. Comme elle en rêvait, elle est devenue infirmière, s'est mariée, a pu s'acheter une maison toute pour elle. Un petit prodige, pour quelqu'un qui avait cessé de jouer à dix ans à peine. À l'époque, elle regardait les autres orphelines aux prises avec leurs poupées, toujours affectées des maladies les plus diverses, et ne pensait qu'à une chose : *les enfants malades ne se comportent pas de cette manière, eh non, idiote, la fièvre ne passera pas uniquement parce que tu*

prends cette voix mielleuse. L'envie de jouer lui est revenue à l'âge de vingt-neuf ans, lorsque sa fille est née après dix heures de travail – le premier miracle de tous les enfants, ils viennent au monde et remettent tout de suite au monde les parents –, puis peu avant ses soixante-dix ans, en devenant grand-mère.

Pour Cosimo, les choses se sont passées autrement. Il n'est pas devenu postier, n'a pas fait le tour du monde et l'envie de jouer n'est plus jamais revenue, même à la naissance des enfants de Sebastiano. L'oncle sérieux, ils l'appelaient, mais c'était leur préféré quand même, car il leur apprenait à allumer le feu, à s'orienter de nuit, à distinguer les plantes comestibles des vénéneuses et, où qu'ils aillent, à retrouver le chemin de la maison. « Pourquoi ? » lui avaient-ils demandé un jour, étonnés par son dévouement extraordinaire. « On ne sait jamais, ça pourrait vous être utile », avait-il répondu.

Quant à Agnese et Vittorio, ils n'ont plus de leurs nouvelles depuis des années et sont donc autorisés à penser qu'à plus de cent ans, ils sont encore bien vivants. La sœur est partie vivre en Afrique après le mariage de son orpheline préférée. « Tu vois ce que tu as fait ? Maintenant je vais devoir courir le monde pour en trouver une autre comme toi », lui a-t-elle dit lors de la fête d'adieu. Vittorio, lui, s'est embarqué dès la fin de la guerre sur son unique jambe pour chercher fortune en Argentine. Il doit l'avoir trouvée, puisqu'il n'est plus jamais revenu.

De l'autre côté de la fenêtre, les immeubles se succèdent, de plus en plus hétéroclites et gris, avec pour seule uniformité les centaines d'appendices blancs tournés vers l'est. Jadis, il fallait connaître le mouvement de la Terre ainsi que les étoiles pour s'orienter, désormais il suffit de regarder les paraboles. Il se passe des millions de choses là-bas dehors, et l'on ne sait jamais lesquelles on remarquera. Cosimo aperçoit une fillette qui regarde passer le train de l'autre côté d'une clôture rouillée. *Il y a encore de l'espoir*, songe-t-il sans trop savoir pourquoi. Un instant et c'est fini, la petite fille n'est plus visible, et qui sait s'il lui restera quelque souvenir d'elle dans une minute, un mois, une année. Son esprit est un filet aux mailles de plus en plus larges, mais de temps à autre il s'ingénie à retenir

des déchets sans importance. Le coup d'épaule de ce garçon, quelques jours plus tôt, sur le trottoir... Pourquoi ? Est-ce qu'il avançait trop lentement, marchait trop au milieu ? Il y pense encore.

Le deuxième prénom de son père, en revanche, s'est enfui, il a échappé aux mailles. Il avait pourtant de l'importance, c'était celui de l'arrière-grand-père, un pan d'histoire familiale dont il attend obstinément le retour, jour après jour. Il a un instant d'égarement, ça lui arrive parfois, sans raison. Le regard toujours fixé sur le paysage, il cherche la main de Vanda, la serre. Elle est en train de le regarder, il le sait, il sent ses yeux et elle sourit, il en est certain car lui aussi, il ne peut s'empêcher de sourire. Les doigts s'emboîtent, se serrent, se murmurent des choses. Comme la fois où ils se tenaient debout dans le train de marchandises, comme celle où ils ont sauté depuis la berge, comme les mille autres fois où il n'y avait rien de plus important ni de plus juste à faire. La main de Vanda. Quelle chance de l'avoir encore là. *Je ne peux vraiment pas me plaindre*, doit-il admettre.

Il a quatre-vingt-quatre ans sonnés et s'il repense au travail, au mariage, aux jours heureux, effrayants ou insignifiants, il trouve miraculeux d'avoir mené une vie semblable en apparence à celle de n'importe quelle autre personne. Il ne s'y attendait pas. Pour le reste... que devrait-il faire ? Il n'a pas d'autre choix, n'en connaît pas et s'en contente. Il affronte ce qui lui reste à vivre sans tergiversations, avec le dos droit et ce sourire fort et gentil, indéchiffrable pour la plupart des gens. Le patrimoine commun de ceux qui savaient quelle était la bonne voie et n'ont pas eu peur de l'emprunter.

En cet automne de 1943, il a marché un peu plus de deux cents kilomètres avec ses amis. Rien comparé à la distance qui le séparait d'Auschwitz, mais suffisamment pour souder son existence autour d'un point ferme : le 16 octobre, on va au cimetière rendre visite à Italo et définir en sa présence les détails du plan. Puis, le jour convenu, on échappe à la surveillance de la famille et on file le long de la voie ferrée avec Vanda. Pour mener à bien la mission.

Il n'a jamais manqué une année. Riccardo aurait fait pareil pour lui.

OceanofPDF.com

PARMI LES 2 091 PERSONNES DE RELIGION JUIVE DEPORTÉES
PENDANT L'OCCUPATION DE ROME, IL Y AVAIT 281 ENFANTS.
AUCUN D'ENTRE EUX N'EST RENTRÉ.

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Au centre d'un petit monde

Vanda et Riccardo

Italo et Riccardo

Cosimo et Riccardo

Voleurs d'amis

Les explications de Vittorio

Les explications de sœur Agnese

Les explications du grand-père

Le destin des impavides

Cette étrange détermination

Le départ

JOUR 1

Le second départ

Sœur Agnese et Vittorio

Rapides comme le vent

Sœur Agnese et Vittorio

JOUR 2

Le saut dans le vide

Sœur Agnese et Vittorio

De minuscules lueurs
Sœur Agnese et Vittorio

JOUR 3

Aube glorieuse
Sœur Agnese et Vittorio
Les étranges dons du seigneur
Sœur Agnese et Vittorio

JOUR 4

À l'école de la hardiesse
Sœur Agnese et Vittorio
L'empire caché
Sœur Agnese et Vittorio

JOUR 5

Le retour de cacadessous
Sœur Agnese et Vittorio
La bonne chrétienne
Sœur Agnese et Vittorio

JOUR 6

Le monde des hommes adultes
Sœur Agnese et Vittorio
La déesse édentée
Sœur Agnese et Vittorio

JOUR 7

Sœur Agnese et Vittorio
Les seigneurs de la guerre 1
Sœur Agnese et Vittorio
Les seigneurs de la guerre 2

JOUR 8

Un pour moi et un pour toi

Sœur Agnese et Vittorio

JOUR 9

Pensées migratrices

Sœur Agnese

Cette petite chose là-bas, que l'on distingue à peine

JOUR 10

Les dieux de l'Olympe sont des enfants

Épilogue

La fugue des indomptables

Parmi...

Présentation

Copyright

Achevé de numériser

OceanofPDF.com

Fabio Bartolomei

La dernière fois que nous avons été des enfants

Octobre 1943. Les Allemands occupent Rome. Italo, Cosimo, Vanda et Riccardo ont dix ans. Le soir, ils bravent le couvre-feu pour aller jouer dans une grande cour d'immeuble. Mais un soir Riccardo ne vient pas. Ni le lendemain, ni le surlendemain. Italo, Cosimo et Vanda se renseignent. Mais ils comprennent tout de travers. Riccardo a été mis dans un train par les Allemands, direction le nord, vers un camp. Pourquoi ?

Nous savons, nous, que le ghetto de Rome a été raflé le 16 octobre 1943 et que tous ses habitants, dont plus de cinquante enfants, ont été envoyés dans les camps de la mort. Mais nos petits mousquetaires – ils étaient quatre et ne sont désormais plus que trois – ne peuvent même pas imaginer cette réalité-là. Non, il y a erreur, il faut faire libérer Riccardo. C'est un devoir, une mission.

Alors ils partent, à pied, en suivant les rails de chemin de fer en direction du nord, à la recherche d'un camp — de vacances ? d'entraînement ? — qui ne doit pas être bien loin. Mais très vite, sans rien à manger et dans le froid de l'automne, qui augmente, surtout la nuit, l'équipée risque de très mal tourner. Évidemment, des membres de leurs familles, affolés, se sont lancés à leur poursuite. Jusqu'où iront-ils ?

Fabio Bartolomei est très connu en Italie comme scénariste et romancier. C'est la première fois qu'il est traduit en français. Le film tiré de *La dernière fois que nous avons été des enfants* sortira courant 2023.

OceanofPDF.com



26, rue de Condé, 75006 Paris
www.mercuredefrance.fr

BIBLIOTHÈQUE ÉTRANGÈRE
Collection dirigée par
Marie-Pierre Bay

Titre original :

L'ULTIMA VOLTA CHE SIAMO STATI BAMBINI

© 2018 by Edizioni E/O.
© Mercure de France, 2023, pour la traduction française.

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre
La dernière fois que nous avons été des enfants de Fabio Bartolomei
a été réalisée le 23 février 2023
par les [Éditions Mercure de France](#)
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715259317 – Numéro d'édition : 440445).

Code Sodis : U44610 – ISBN : 9782715259331
Numéro d'édition : 440447.

Le format ePub a été préparé par Entrelignes (64)
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

OceanofPDF.com